

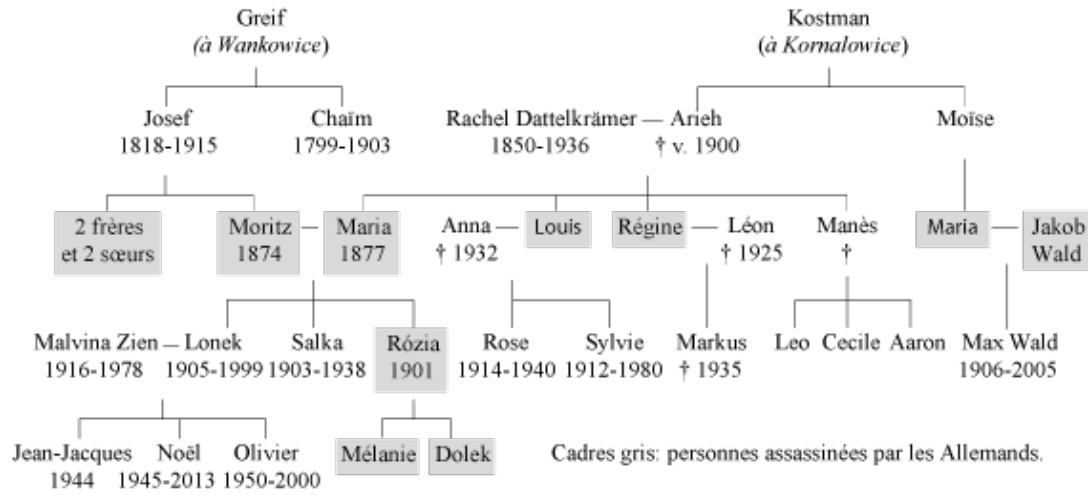
Jean-Jacques Greif

Lonek le hussard



22 rue du petit musc 75004 Paris 01 48 87 57 36
greif.jj@gmail.com

Lonek



1910 Le fils de l'aubergiste

Ma mère demande :

– Où est Lonek ?

Une de mes sœurs répond.

– En haut de l'escalier, comme toujours... Lonek, mère te réclame !

– Lonek est pas là. L'est parti en Chine !

Je m'assois sur la plus haute marche pour écouter l'auberge. Un mélange de paroles indistinctes, de rires et de chants monte du rez-de-chaussée comme un délicieux fumet au-dessus d'une soupe qui mijote.

À la belle saison, mon père engage trois ou quatre musiciens. De gros bonshommes, possédant chacun plusieurs instruments, qui prennent autant de place sur l'estrade qu'un orchestre entier. Je me dis : "Quelqu'un qui joue du violon, du hautbois et de la grosse caisse, c'est forcé qu'il soit gros comme trois." Je trouve leur musique plus belle quand je l'écoute dans la pénombre de l'escalier. Je préfère le parfum de résine qui s'élève des planchers à l'odeur aigre de leur transpiration. J'oublie leurs visages rougeauds, leurs grimaces, leurs bedaines gonflées comme des outres pleines de vent. J'essaie de reconnaître les instruments : la trompette qui rit et le violon qui pleure, le hautbois qui glousse et l'accordéon qui roucoule.

Parfois, mon père joue des valses et des polkas au piano. Les musiciens le félicitent.

– Vous avez vraiment appris tout seul, pan¹ Greif ?

– Bah, je joue ce que j'entends, c'est tout. Je ne sais pas lire la musique, comme vous.

Je suis très fier de mon père. Il sait tout faire. Sauf lire la musique, bon, mais cela n'a pas d'importance, puisqu'il la joue quand même.

Le jeudi, jour de marché, les clients sont si nombreux que je ne distingue plus aucun son dans le brouhaha qui s'élève dans l'escalier. Ma mère descend tenir la caisse à la place de la cousine Malcia.

– Va donc aider Max, dit-elle à la cousine.

Max Weintraub, c'est le garçon de café. On devrait plutôt dire : le vieillard de café. Ses cheveux sont tout gris. Il porte un costume noir et un long tablier blanc. Pour l'appeler, les clients disent : *Herr Ober*². Rien ne vaut l'allemand pour ce genre de titre.

Je ne passe pas toute la journée dans l'escalier. Il suffit de peu de chose pour m'attirer en bas : un éclat de rire plus fort que les autres, une voix parlant une langue

¹ Monsieur (en polonais).

² Littéralement : "Monsieur Supérieur".

inconnue, le bruit d'un verre cassé. Hélas, quand ma mère y est, elle m'interdit de descendre.

– Ce n'est pas un endroit pour un enfant.

– M'en fiche. Je vais manger des pommes magiques, alors je grandirai et je pourrai y aller.

Les adultes ont de la chance. Ils s'amusez tant qu'ils veulent. Leur mère ne leur adresse aucun reproche. Ils jouent aux cartes, aux dés, au billard. Ils boivent de la bière en trempant leur nez dans la mousse. Ils mangent des gâteaux blancs et roses que l'on sort d'une vitrine. Dès que ma mère a le dos tourné, je me mêle aux buveurs de bière et aux joueurs de billard. Je les observe, je les écoute, j'essaie de comprendre leurs blagues, j'apprends leurs jurons.

Je connais tous les habitués. Mon père m'a enseigné des tours de calcul mental et m'exhibe comme un chien savant.

– Voyons, Lonek, pourrais-tu me dire le carré de soixante-cinq ?

– Euh... Laissez-moi réfléchir, père... Soixante-cinq ?

– Oui, soixante-cinq multiplié par lui-même.

– Cul de nonne et couilles de moine, quel casse-tête... Quatre mille deux cent vingt-cinq !

– Et maintenant, le carré de soixante-quinze ?

– De soixante-quinze ? Je réfléchis... C'est encore plus difficile... Cinq mille six cent vingt-cinq¹ !

Les buveurs de bière écarquillent les yeux comme si des cornes venaient de me pousser sur la tête.

– Votre fils est un génie, disent-ils à mon père. Quel âge a-t-il donc ?

– Cinq ans.

– Vous en ferez sans doute un *Herr Professor* !

Moi, j'ai d'autres projets.

– Quand je serai grand, je serai soldat colonel.

Souvent, des troupes s'arrêtent à Sambor, notre ville, après avoir effectué des manœuvres près de la frontière. Les soldats et les officiers viennent boire la fameuse bière de l'auberge Greif. J'attends leur visite avec impatience. Les hussards, les dragons, les lanciers ! Je les reconnais au dessin de leurs épaulettes ou de leurs boutons dorés. J'aime tout spécialement les beaux cavaliers hongrois que l'on appelle *Honveds*. Je les imagine sur le champ de bataille : ils chargent l'ennemi au grand galop, sabre au clair, en riant crânement. À l'attaque ! Allez rôti en enfer, foutus mécréants ! Les rots sauvages qu'ils exhalent après avoir bu leur chope de bière

¹ Il y a un truc : il faut multiplier le premier chiffre par son suivant immédiat et ajouter vingt-cinq. Pour soixante-cinq, on multiplie six par sept. Cela donne quarante-deux. On juxtapose quarante-deux et vingt-cinq : quatre mille deux cent vingt-cinq.

sonnent déjà comme des cris de victoire. Ils chantent en chœur de vieux airs barbares que l'on ne peut entendre sans frissonner, puis me soulèvent avec la plus grande délicatesse et me posent sur leurs genoux. *Hop, hop, hop, Bubchen auf Pferdchen*, murmurent-ils en me faisant sautiller – c'est-à-dire, "petit garçon sur petit cheval"...

Les honveds parlent un allemand de soldat, qu'ils ont appris à l'impératif.

"Demi-tour – gauche ! En avant – marche ! Présentez – armes !" Les habitués de l'auberge parlent polonais, ukrainien ou yiddish¹. Les voyageurs et les soldats parlent croate, tchèque, hongrois, roumain. Les fonctionnaires de l'empire et les officiers autrichiens parlent le véritable allemand.

Mes sœurs se moquent de mes ambitions.

– Soldat, ça vaut rien, comme métier. Ça rapporte rien du tout.

– Tout ce que tu gagneras, c'est de te faire tuer.

– Tu reviendras de la guerre estropié et tu marcheras avec une jambe de bois. Clip clop clip clop !

– Tu devrais plutôt faire avocat ou docteur.

Je rapporte ces propos à messieurs les officiers.

– Elles disent que docteur, c'est mieux que soldat.

– Eh bien, tu peux devenir médecin militaire.

– Tu porteras un bel uniforme et tu pourras devenir médecin-colonel ou médecin-général.

Un cousin imprimeur fabrique pour moi un beau diplôme en lettres ornées : "Dr Léon Greif, médecin-général-en-chef de l'armée impériale autrichienne". Mon père le fait encadrer et l'accroche au-dessus de mon lit.

Mon père, Moritz Greif, tout le monde le connaît. Je veux dire, tous les habitants de Sambor et des environs. C'est qu'il tient la principale auberge de notre ville. À Lwów, qui est la capitale de la Galicie orientale, peut-être qu'ils ne le connaissent pas, parce que c'est trop loin².

La capitale de tout l'empire, c'est Vienne. Moi, je parle polonais³, mais je suis autrichien. Un jour, ma mère remarque que je la regarde de travers, alors elle décide de me montrer à un spécialiste.

– Les médecins de province ne valent rien. Nous irons à Vienne ! La femme du maire m'a recommandé un bon docteur pour les yeux.

– Je vais prendre le train ! Je vais prendre le train !

¹ Dialecte proche de l'allemand parlé par les juifs d'Europe centrale. Le mot *yiddish* signifie simplement "juif".

² Une soixantaine de kilomètres. Voir les cartes à la fin du livre. Lwów se prononce Lvouf.

³ De 1815 (congrès de Vienne) à 1918, la Pologne a cessé d'exister. Elle était partagée entre l'Allemagne, l'empire austro-hongrois et la Russie.

Nous partons donc à la capitale. Nous franchissons les montagnes des Carpates, puis nous allons jusqu'à Cracovie, en Galicie occidentale. Là, nous changeons de train. À Brno¹, en Moravie, nous obliquons au sud pour atteindre Vienne. Cela fait au moins mille kilomètres en tout. Le spécialiste me montre des dessins et regarde mes yeux avec une loupe. Il dit que je suis astygmate et qu'il va me corriger. J'ai peur qu'il me batte, mais pas du tout. À la fin, je reviens chez nous avec des lunettes. Mes sœurs se mettent à rire en me voyant.

– Tu ressembles à un clown, avec tes binocles.

– Z'êtes jalouses parce que je suis stigmaté et pas vous.

– Y a une fille dans ma classe, elle est comme ça. C'est "astygmate". Ça veut dire bigleux. Pas de quoi se vanter.

– En tout cas, moi je suis allé à Vienne !

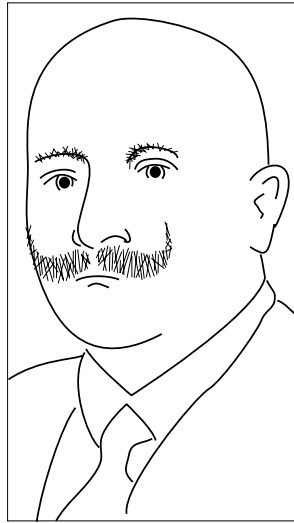
Ma mère dit toujours que la civilisation, avec ses grandes cités où règnent la raison et le progrès, se trouve à l'ouest, derrière les Carpates. De l'autre côté, à l'est, c'est la barbarie, le vaste océan de la steppe qui s'étend jusqu'au bout du monde – une immensité hostile habitée par des cosaques féroces, des Tartares et des Chinois.

Vue de Vienne, la Galicie orientale se trouve au-delà des montagnes, c'est-à-dire presque déjà chez les Tartares. Le spécialiste de Vienne nous regardait comme des bêtes curieuses.

– Vous vivez là-bas, dans les Confins ? Un de mes cousins, qui est professeur de lycée, a été confinaire au début de sa carrière. Heureusement, il est rentré depuis longtemps.

Comme nous habitons tout près des cosaques féroces, nous avons besoin des hussards, des dragons et des honveds pour nous protéger. Mon père lui-même a été soldat pendant trois ans dans le 77^{ème} d'infanterie à Jaroslaw. Au régiment, on le surnommait "Bouboule". Il se rase le crâne et arbore une belle moustache blonde, relevée comme un guidon de vélo des deux côtés du nez.

¹ Les Moraves arrivent peut-être à prononcer ce nom comme il s'écrit, mais moi je dis Borno.



Il est fort comme un Turc. Il ne craint pas les honveds et les autres. Souvent, j'entends tout un vacarme dans la rue au milieu de la nuit.

- Manche à balai dans le cul du diable !
 - Je te ferai bouffer de la merde en compote !
 - Embrasse mon cul !
 - Arrête de me dégueuler dessus, espèce de caniche !
- C'est mon père qui expulse des clients ivres.

“Moritz” est une transposition de *Mojżesz*¹. Les gens savent bien que nous sommes juifs, mais ils n'en font pas toute une histoire. L'empire existe depuis si longtemps que ses peuples ont fini par se résigner à vivre ensemble. À Sambor, les médecins, les avocats et les autres notables sont juifs. Ils parlent yiddish et polonais. Il y a aussi des juifs pauvres qui parlent seulement yiddish, et des Polonais catholiques, pas beaucoup plus nombreux que les juifs. Bona Sforza, une reine polonaise d'origine italienne, a fondé notre ville au seizième siècle pendant une chasse. Sambor signifie “cerf” en polonais, et d'ailleurs je peux voir de ma chambre le cerf de bronze qui surmonte le beffroi de l'hôtel de ville.

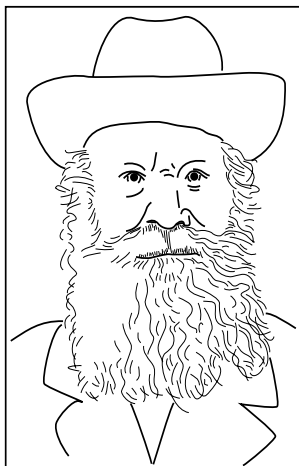
Mon grand-père paternel, Josef Greif, vient parfois de son village, Wankowice², pour nous dire bonjour. Il prend ma main dans ses grosses pattes rugueuses. Je voudrais bien retirer ma main, mais je n'ose pas.

– Père, pourquoi les mains de grand-père sont-elles si raides et si rêches ? On dirait du bois.

– C'est parce qu'il travaille la terre. Il est jardinier. Tu as remarqué comme il est voûté ? C'est à cause de son métier.

¹ Moïse. On prononce à peu près Moïzèche.

² Prononciation : Vankovitsé.



Mon grand-père marche en s'appuyant sur une canne qui ressemble à un sarment de vigne. Il a plus de quatre-vingt-dix ans, car il est né vers 1820. Il porte une longue barbe blanche comme un juif de l'ancien temps et parle yiddish. Mon père, lui, parle un polonais parfait, sans le moindre accent. Ma mère se trompe parfois dans la déclinaison des noms et la conjugaison des verbes. Mes parents parlent yiddish entre eux, polonais avec nous. Mon père s'adresse à ma mère en allemand quand il ne veut pas que nous le comprenions. À force de fréquenter les Honveds, il sait dire des choses comme "un ours a violé ta mère" en hongrois.

Nous considérons la Galicie orientale comme une province polonaise. Pourtant, seuls les habitants des villes sont polonais. Autour de Sambor vivent des paysans ruthènes. Ils parlent ukrainien, mais il ne faut pas les confondre avec les Ukrainiens qui habitent de l'autre côté de la frontière, en Russie, et qui observent la religion orthodoxe. Les Ruthènes ont leur propre religion, que l'on appelle gréco-catholique¹ ; ils respectent l'autorité du Pape de Rome. Ces paysans ruthènes sont si pauvres qu'ils marchent pieds nus et tirent leur charrue eux-mêmes. Ils détestent les propriétaires de leurs terres, qui sont polonais.

La province voisine de la nôtre, la Bukovine, est roumaine. Sa capitale, Czernovitz², se trouve à deux cent cinquante kilomètres au sud de Sambor. C'est là que vivent mon oncle Louis et ma tante Régine³. Oncle Louis, frère de ma mère, vient souvent chez nous. Je remarque qu'il lui manque un doigt.

– Où l'est, votre doigt, onc' Louis ?

– Ma foi, je ne sais pas où il est. C'est ton oncle Manès qui me l'a coupé...

¹ Ou "uniate". Un royaume ruthène a existé au moyen-âge en Ukraine. Il y avait aussi en Gaule des "Rutènes", dans la région de Rodez, mais cela n'a rien à voir.

² Sur les cartes à la fin du livre, j'ai écrit ce nom comme il se prononce : "Tchernovitz".

³ Voir l'arbre généalogique à la fin du livre.

– Je le connais pas, onc' Manès. L'est méchant ?

– Tu ne le connais pas parce qu'il est parti en Amérique. Ce n'est pas par méchanceté qu'il m'a coupé le doigt. Je vais te raconter ce qui s'est passé. Toi, tu aimes bien les soldats, et ton père a passé trois ans au régiment, mais nous, le service militaire nous faisait peur. Dans le temps, l'armée ne prenait pas les juifs. Ils disaient que nous aimions mieux les livres que les armes et que nous faisions de mauvais soldats. Et puis ils ont commencé à enrôler aussi les juifs, au cas où il y aurait une nouvelle guerre.

– Alors vous ont rôlé ?

– Non, justement. En dehors de ton père qui est très fort, les juifs ne savent pas combattre... Les autres soldats se moquent d'eux et les maltraitent. Manès et moi, nous n'avions pas du tout envie d'être battus au régiment, donc nous avons décidé que chacun couperait un doigt à l'autre. Tu comprends, s'il te manque un doigt, tu ne peux pas être soldat.

– Moi, je veux devenir soldat, alors je ferai bien attention à mes doigts !

– N'imité pas tes oncles... Vois-tu, Manès a levé la hache et m'a coupé le doigt, mais j'avais tellement mal que je me suis à moitié évanoui. Je ne pouvais vraiment pas prendre la hache à mon tour et couper son doigt. Quand il a vu l'effet que cela me faisait, Manès a changé d'avis : il a préféré garder tous ses doigts ! Il s'est enfui à Hambourg, c'est un grand port en Allemagne, et là il a trouvé du travail sur un bateau qui allait en Amérique.

Mon père n'a pas eu peur du service militaire. Il ne ressemble pas aux autres juifs. Il mange du jambon, boit de la vodka, jure et plaisante avec les clients. Le samedi matin, il reste derrière son comptoir pendant que nous allons à la synagogue. Il n'y entre que trois fois par an, c'est le minimum qu'un juif puisse faire : pour la Nouvelle Année, le Grand Pardon et la Pâque¹.

Quand il était jeune, il était garçon de café comme Max, et maintenant il est devenu patron.

L'auberge occupe tout le rez-de-chaussée de notre maison. Les deux pièces qui donnent sur la place de l'hôtel de ville servent de bar et de salle à manger. On y sert de la charcuterie, des viandes froides, du fromage, du caviar, de la vodka ; et la fameuse bière de l'auberge Greif, qui monte de la cave dans des tuyaux de cuivre couleur de feu. Quand il est temps de percer un nouveau tonneau, c'est mon père qui descend dans la cave. Personne ne peut le faire à sa place ! Les pièces de devant sont presque aussi sombres que la cave. Elles ont des fenêtres minuscules et des murs épais – car il fait très froid, en hiver, au pied des Carpates.

¹ L'année juive commence en septembre. On célèbre le Grand Pardon ou Yom Kippour une semaine plus tard. La pâque commémore la fuite d'Égypte.

Derrière, du côté du jardin, se trouve une grande salle qu'animent chaque été les gros musiciens et deux ou trois jeunes femmes très joyeuses. Le billard occupe une sorte de renfoncement de cette grande salle.

Les robes des jeunes femmes chantent quand elles se déplacent : “Frou-frou, frou-frou...” Leurs visages sont peints comme ceux des poupées. Des parfums capiteux se mêlent à l'odeur de leur corps. Elles savent dire “mon chéri” en plusieurs langues. Elles exercent un métier mystérieux, je me demande si ça s'apprend à l'école : *entraîneuses*. Elles dansent avec les clients et les encouragent à commander des boissons. Elles amusent un paysan ruthène qui vient de vendre des légumes au marché, elles consolent un soldat morave ou slovène que le mal du pays rend mélancolique.

Notre appartement occupe une partie du premier étage. C'est le domaine des femmes : Maria, ma mère ; Rachel, ma grand-mère ; Rózia et Salka¹, mes deux sœurs. Ma mère vient du village de Kornalowice. Là-bas, elle se nommait Marjem². Ma grand-mère, qui est veuve, l'a suivie à Sambor. Quand une femme attend un enfant, on appelle cela une grossesse. Plus ses enfants sont nombreux, plus elle est grosse. La silhouette de ma mère dit : “J'ai eu trois enfants”, celle de ma grand-mère : “Moi, quatre !”

Je suis né le 16 août 1905. Comme mon grand-père maternel est mort, on m'a donné son prénom : Arieħ. C'est de l'hébreu, ça veut dire “lion”. Cette coutume de donner le nom du grand-père, mes parents l'ont observée pour faire plaisir à ma grand-mère. Eux, ils pensent que les juifs doivent s'adapter au nouveau siècle. On remplace Mojzesz par Moritz, Myriam par Maria, et Arieħ par Léon³. Tout le monde préfère le diminutif Lonek, et moi aussi.

Les fenêtres de notre appartement donnent sur la place de l'hôtel de ville. La bâtiment carré de la mairie se trouve au milieu de sa place. Son horloge sonne tous les quarts d'heure. Toutes les heures, un pompier qui se tient en haut du beffroi ajoute un coup de sifflet à la sonnerie de l'horloge. La place n'est pas pavée comme les belles rues que j'ai vues à Vienne ; elles est enneigée en hiver, poussiéreuse en été et boueuse entre les deux.

Un grand fourneau à bois occupe le centre de notre cuisine. Quand on ouvre sa porte, on voit les flammes bondissantes. C'est pour cela qu'une maison s'appelle un foyer. Des flammes plus petites, emprisonnées dans les globes de verre des lampes à pétrole, se reflètent sur les casseroles rouges accrochées à l'un des murs.

¹ Diminutifs de Rosalie et Salomé.

² Myriam. On prononce : Marième.

³ En polonais, on écrit Leon, sans accent.

Chaque matin, un porteur d'eau vient remplir le tonneau rangé dans un coin. Comme personne n'a jamais connu l'eau courante, nous ne regrettons pas son absence. De temps en temps, on verse de l'eau chaude dans une grande bassine en zinc pour le bain. Les cabinets sont cachés dans le jardin.



Ma mère est la gardienne du foyer et de la morale. Elle a couvert les murs (sauf l'endroit où se trouvent les casseroles) de panneaux de coton blanc sur lesquels elle a brodé des maximes en langue allemande avec du fil rouge. Un panneau pour chacun des dix commandements, plus quelques commandements plus récents : “Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd’hui”, “Aide-toi, le Ciel t’aidera”, “Qui vole un œuf vole un bœuf”, “Bien mal acquis ne profite jamais”, etc. Elle pense que les murs doivent être habillés, comme les gens : dans la salle à manger et dans le salon, elle a accroché de grandes tapisseries représentant des scènes de chasse.

Elle dit que nous devons courir dans le jardin, pas dans l'appartement. Pour nous en empêcher, elle a accumulé les obstacles. Il y a partout des vitrines remplies de bibelots et d'argenterie, des tables recouvertes de châles multicolores, des commodes, des poufs, des fauteuils, des guéridons portant des vases ou des chandeliers. Un piano à queue Bechstein¹ trône dans le salon. Je partage une chambre avec mes deux sœurs ; la chambre de mes parents est tendue de tissu rose.

Malcia, la cousine pauvre de ma mère qui travaille à l'auberge comme caissière et servante, loge dans une petite alcôve derrière la cuisine.

Notre appartement n'occupe que la moitié du premier étage. L'autre moitié, qui donne sur la rue Batory et sur notre jardin, est louée à M. Hammerman, agent d'assurances – à part une chambre où logent en été les entraîneuses. Quand je

¹ Marque allemande très réputée au début du XX^e siècle.

m'installe en haut de l'escalier, j'espère toujours apercevoir une des belles danseuses et humer son parfum. Mes sœurs, au contraire, craignent que ces *femmes de mauvaise vie* leur jettent un sort ou les contaminent. Pour les éviter, elle rentrent en toute hâte dans la cuisine, se précipitent au fourneau et goûtent les sauces en sortant une langue timide.

Un jour, alors que je suis assis sur ma marche habituelle, Monsieur Neuberg, le bijoutier, monte l'escalier en soufflant.

– Où vas-tu, pan Neuberg ?

– Je vais voir pan Hammerman.

– Non non non, moi je sais, tu vas pas voir pan Hammerman, tu montes aux putes !

M. Neuberg éclate de rire et caresse mon crâne, rasé de près comme celui de mon père.

– Ah ah ah ! Toi, tu es un petit rigolo... Ah ah ah ! Tu es bien le fils de pan Greif. D'ailleurs tu lui ressembles, avec ta tête toute ronde !

– Pas vrai. J'ai pas de moustaches !

Comme son rire résonne dans le couloir, ma mère sort de la cuisine pour savoir ce qui se passe. M. Neuberg répète ma réplique en riant de plus belle.

– Tu vas pas voir pan Hammerman, tu montes aux putes !

Ma mère ne rit pas. Elle m'allonge en travers de ses genoux et me donne ce qu'on appelle une bonne fessée, mais je ne sais pas pour qui elle est bonne. Ma mère pense que M. Neuberg se sent offensé et que ce supplice est nécessaire pour apaiser sa colère.

Les petites dents du renard.

Pourquoi me punit-elle ? Je commence à soupçonner une chose étrange, c'est que le haut et le bas sont séparés. Les belles entraîneuses appartiennent au bas, donc on ne doit pas les mentionner en haut. On mange du jambon en bas, mais pas en haut. En bas, on peut placer un morceau de viande et un bout de fromage dans la même assiette, alors qu'en haut on emploie des assiettes séparées¹. Les mots comme pute, merde et foutredieu, qui donnent aux phrases du bas tout leur sel, ne doivent pas monter l'escalier ! La puissance de mon père est immense, puisqu'il règne à la fois sur le bas et le haut.

J'aimerais bien observer et comparer le bas et le haut, pour comprendre cette situation curieuse. Hélas, ma mère me prive de ma belle liberté. L'offense faite à pan Neuberg l'inquiète. Elle a peur que je me mette à ressembler aux clients de l'auberge. Elle les trouve vulgaires. Elle me consigne au premier étage pour me protéger.

Au lieu d'étudier les buveurs de bière, j'étudie la Thora². Ma mère engage Schimelé Nussbaum, un savant professeur. Il vient deux fois par semaine, précédé de son immense barbe grise et d'une forte odeur de tabac et d'oignons.

– Comment vas-tu, mon garçon ?

– Bien, monsieur.

– Eh bien, remercie l'Éternel qui règne sur toutes choses, car c'est lui qui te maintient en bonne santé !

Il lit un passage en hébreu et le traduit en polonais ; la fois suivante, je dois lire le même passage et le traduire. Je n'essaie pas vraiment d'apprendre la langue hébraïque ; je me fie simplement à ma mémoire pour réussir l'exercice. Mon professeur paraît satisfait, c'est ce qui compte.

– Remercie l'Éternel qui t'a donné un bon cerveau !

Je découvre la parole sacrée, mais je dois grandir avant de pouvoir espérer la comprendre. Les plus grands sages se disputent sur son sens depuis des siècles, alors moi, pauvre débutant, je ne peux rien dire. Je devine que Schimelé Nussbaum se moquerait de moi si je lui avouais combien je déteste ce *Yahweh* qui tire toutes les ficelles. Pourquoi se montre-t-il si méchant avec Adam et Eve ? Qui vole un œuf vole un bœuf, c'est vrai, mais eux, ils ont seulement volé une pomme. Ensuite, *Yahweh* favorise injustement Abel, et puis il laisse Caïn tuer son frère, alors qu'il pourrait très bien l'en empêcher. Le pire, c'est l'histoire d'Abraham. *Yahweh* lui ordonne de tuer

¹ Les juifs religieux ne mangent pas de porc et évitent d'associer viande et laitages dans un même plat (parce qu'il est écrit dans la Bible : "Tu ne mangeras pas l'agneau dans le lait de sa mère.")

² Les premiers livres de la Bible.

son fils ! Abraham pourrait désobéir, comme Adam et Eve, mais non, il accepte ; quel idiot ! Mon père ne se conduirait pas ainsi, heureusement... Je frissonne rien que d'y penser.

Comme je récite sans faute, la leçon est souvent finie avant l'heure. Pour meubler le temps qui reste, Schimelé Nussbaum me raconte une histoire drôle :

Un *shnorrer*¹ arrive dans une petite ville de Pologne. Il trouve la maison du juif le plus riche et se renseigne auprès des voisins sur le maître des lieux.

– C'est Moïse Rosenzweig. Vous n'avez jamais entendu parler de lui ? Il appartient à la famille Rosenzweig de Bialystok. Il est avare et déteste les *shnorrer*. Il vous invitera à dîner pour remplir ses obligations, mais il vous posera tellement de questions à table que vous ne pourrez pas manger.

Le *shnorrer* sonne à la porte et demande à voir M. Rosenzweig.

– Je viens de Bialystok, lui dit-il.

Le juif riche paraît enchanté de voir un compatriote et l'invite à dîner. Mme Rosenzweig lui indique la place d'honneur. Les domestiques posent sur la table une carpe farcie dont le fumet laisse deviner qu'elle sera délicieuse. Le *shnorrer* s'apprête à découper un morceau de carpe pour le poser sur son assiette, mais son hôte l'interroge avant qu'il ait eu le temps d'accomplir son geste.

– Quoi de neuf à Bialystok ? Que devient Meyer l'avocat ?

– Meyer l'avocat ? Il est mort.

– Mort ? Meyer ?

Rosenzweig, abasourdi par cette nouvelle, devient tout pâle et pose sa fourchette. Il se tourne vers sa femme.

– Tu entends cela, Leah ? Mon bon ami Meyer... Il n'était pas si vieux. Je me demande pourquoi sa femme ne m'a pas prévenu. Il a dû laisser une grosse fortune à ses enfants.

Pendant ce temps, le *shnorrer* a coupé une part de carpe farcie et commence à la dévorer. Rosenzweig l'interrompt de nouveau.

– Et Getzel, comment a-t-il pris la chose ?

– Quel Getzel ?

– Eh bien, Getzel, le fils de Meyer, celui qui est drapier.

– Ah, Getzel le drapier. Il est mort !

Le *shnorrer* prend une seconde portion de carpe. Son hôte ne paraît même pas le remarquer.

¹ Pour obéir à la loi juive, il faut se montrer charitable. Le *shnorrer* est une sorte de mendiant qui profite de cette obligation de charité. Les juifs pieux l'invitent à dîner, lui offrent de vieux vêtements, etc.

– Getzel mort lui aussi... Tu entends, Leah ? Quelle horrible nouvelle. Il me devait mille roubles ! Tout n'est pas perdu. Son associé, Joseph Efrimovitch, honorera sans doute ses dettes. C'est bien lui qui a repris l'affaire, non ?

– Joseph Efrimovitch ? Il est mort.

– Mort ? Leah, nous sommes ruinés... *Oy weh*¹ !

Le shnorrer trempe un grand morceau de pain blanc dans la sauce. Le maître de maison paraît de plus en plus nerveux...

– Mon ami, avez-vous des nouvelles de Rachel, la fille de Meyer ? C'est elle qui va hériter de sa fortune, maintenant. J'arriverai peut-être à m'arranger avec elle.

– Rachel ? Je la connaissais bien. Elle est morte.

– Que me dites-vous ? Je me demande si vous êtes sérieux. On dirait que tous les habitants de Bialystok sont morts.

– Ah, mon cher, quand je mange une aussi bonne carpe farcie, le monde entier est mort pour moi ! Mais je vois que vous ne l'avez même pas goûtée vous-même... Vous n'avez pas faim ?

À force d'écouter les leçons et les histoires de Schimelé Nussbaum, je finis par me sentir juif. Je porte le gilet à franges des juifs pieux. Je mange les repas cachères² que prépare ma grand-mère, après avoir récité les prières adéquates en me couvrant la tête.

Ma grand-mère observe toutes les traditions. Elle porte en permanence un foulard qui cache ses cheveux. Je demande à ma sœur Salka pourquoi elle ne veut pas montrer ses cheveux.

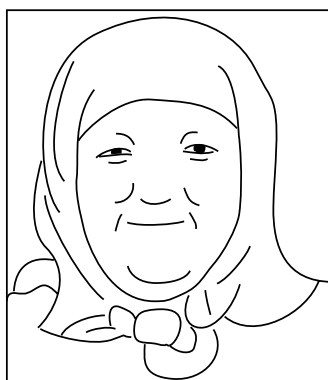
– Si un juif pieux les voit, il risque d'avoir des pensées impures qui le détourneraient de l'étude des textes sacrés. Tu sais quoi ? Pour être sûre de ne pas induire les juifs pieux en tentation, elle est chauve, comme toi.

– Je suis pas chauve. Ma tête est rasée.

– C'est ça : elle se rase la tête, comme toi !

¹ Oh malheur ! (Littéralement : Oh douleur !)

² Quand on a bien observé toutes les lois en préparant la nourriture, celle-ci est dite "cachère".



Quand ma grand-mère me coupe les ongles, elle recueille soigneusement les bouts d'ongle.

– Le jour où le Messie viendra (fasse l'Éternel que ce jour arrive bientôt), tous les juifs iront à Jérusalem. Pas seulement les juifs vivants, mais aussi les morts. Ils reconstitueront leur corps et chemineront sous la terre jusqu'à la terre promise. Si tu disperses des morceaux d'ongles n'importe où, tu devras les chercher.

– Je dois les garder toute ma vie et demander qu'on les mette dans mon cercueil ?

– Non, ce serait trop difficile. Je vais plutôt les brûler, ainsi tu n'auras pas à les chercher sous terre.

Mon gilet à franges ne change pas mon caractère. Je galope dans les couloirs en imitant une sonnerie de trompettes. Sus à l'ennemi ! À vos ordres, capitaine ! Pas de quartier ! Bjeh, ils s'enfuient, les couards ! Culs de chien ! Noyez-vous dans votre merde en enfer !

On me surnomme "le petit hussard". Il ne faut pas me contrarier ou me faire attendre. Je tape du pied par terre, je deviens tout rouge, je pleure, je hurle des insultes : "Bave de chien galeux, crotte de nez du diable", je boude pendant des heures. Ma mère multiplie les fessées pour m'apprendre à vivre. Heureusement, ma sœur Salka me console.

– Ne pleure pas, Lonek.

– C'est pas juste.

– Les adultes font ce qu'ils veulent. C'est comme ça.

– Je la déteste. Je vais la tuer. La couper en morceaux et la brûler dans le poêle. Non, je sais... Je vais prendre une tranche de jambon en bas et je la jeterai dans la soupe quand elle aura le dos tourné !

– Tu oublies qu'elle a des yeux derrière la tête ! Allons, tu l'aimes bien quand même, ta petite maman...

Salka, c'est ma sœur préférée. Elle a seulement deux années de plus que moi. Rózia a quatre ans de plus, elle est trop vieille. Salka se moque toujours, mais je n'ai pas peur de lui répondre. Nous nous disputons pour un oui ou pour un non.

- C’est toi, Lonek, qui as volé le bout de gâteau que j’avais laissé sur la fenêtre ?
- T’avais pas marqué ton nom dessus, pet de mule !
- À quoi bon marquer mon nom, puisque tu ne sais même pas lire ! Et d’abord, tu as bien vu que c’était le mien : tu étais là quand je l’ai commencé hier.
- C’est pas juste que tous les gâteaux soient pour toi.
- Qu’est-ce que tu racontes ? Maman t’a aussi donné un gâteau hier, mais tu l’as mangé en trois bouchées. Tu n’es qu’un glouton.
- Et toi, t’es pas gloutonne ?
- Ah non, le Ciel soit loué !
- Alors un demi-gâteau te suffit.

Elle est rusée. Quand elle m’attaque, je lui résiste parce que je suis déjà très fort, alors elle sort sa botte secrète : elle me chatouille.

- Héhé, qui va bientôt demander grâce à sa sœur ? C’est le petit hussard !
- Ah, la chienne pisseuse ! C’est pas du jeu...

Je trouve une parade. C’est simple, je décide de ne plus être chatouilleux. Il suffit de penser très fort à autre chose. J’imagine que je suis un honved sur le champ de bataille, ou bien Moïse traversant la mer Rouge à pied sec. La même méthode fonctionne aussi quand ma mère me frappe. J’imagine que c’est moi qui lui donne une fessée : “Grosse truie poilue, tu l’as bien méritée !” Au lieu de pleurer, je ricane intérieurement. Décontenancée, elle baisse les bras. Elle va se plaindre auprès de ma grand-mère.

– Ce gosse est devenu tellement endurci que la fessée ne lui fait plus rien... Je souffre plus que lui !

Un an ou deux plus tard, à l’école, le maître nous raconte l’histoire d’un enfant spartiate qui a laissé son renard lui manger le ventre ; il ne voulait pas révéler qu’il élevait l’animal en cachette. Ce petit Spartiate, quel homme ! Comme lui, je veux apprendre à ignorer la douleur. Je coince mon doigt dans l’entrebaillement de la porte et je serre de plus en plus fort. J’imagine les petites dents du renard. Au début, elle me gratouillent et chatouillent le ventre, c’est presque agréable, et puis elle s’enfoncent dans ma chair et je dois résister à une douleur atroce... Ah, cul de chien, ça fait mal ! Mon doigt devient tout bleu et tout rouge, il me supplie d’ouvrir la porte, mais je refuse d’obéir à un vulgaire doigt... Si l’ennemi me capture sur le champ de bataille et me torture, je pourrai lui rire au nez !

Mon père ne s’inquiète pas trop de voir son fils kidnappé par les femmes. Son regard ironique dit : “Qu’elles fassent ce qu’elles veulent ! Ça lui passera avant que ça me revienne !” Il ignore que je me prends pour un Spartiate, mais il pense qu’un garçon finit toujours par devenir un homme. De temps en temps, il me happe au passage quand je reviens de l’école et me donne une leçon de billard ou de whist. Il

est très fier de voir comme je comprends vite les principes du whist. Je suis resté un as du calcul mental : mon professeur de la Communale, M. Wierzbianski, s'en montre tout ébahi.

Le trajet de la boule de billard obéit à des lois géométriques, mais les gens très habiles, comme mon père, arrivent à contourner la loi en donnant de l'effet. Je pourrais le regarder jouer pendant des heures. Le langage spécial qui sert à commenter les coups de billard m'intrigue. Les joueurs s'esclaffent, mais je ne vois pas ce qu'ils trouvent drôle.

– Eh, Marek, t'as la queue bien molle, aujourd'hui.

– T'vas voir si elle est molle, ma queue. Fais gaffe à tes boules !

Le travail de mon père ne lui laisse pas beaucoup de temps libre. En été, c'est sans lui que nous allons nous baigner dans le Dniestr, à quelques kilomètres de Sambor¹. Mon père nage comme un poisson, paraît-il. Chaque année, il remportait le championnat de cyclisme du 77ème d'infanterie. Pourtant, il n'a jamais trouvé le temps de m'enseigner la natation et le vélo.

Vers 1911 ou 1912, alors que j'ai six ans, je prends l'habitude de m'asseoir sous le piano pendant qu'une *demoiselle* donne des leçons à mes sœurs. C'est pour remplacer la musique dans l'escalier. L'instrument gémit et gronde, murmure et tonne. Je suis tout secoué, je ne peux même pas dire ce que je ressens. Un édredon de notes m'enveloppe comme un duvet, me réchauffe, m'emmène au pays des rêves. La *demoiselle* pose une question de solfège, mais Rózia et Salka ignorent la réponse. Elle sont stupides ! Il faut tout de même répondre à cette pauvre demoiselle.

– Une tierce mineure !

La *demoiselle*, est toute étonnée.

– Tiens, tu es là, toi ? Et comment sais-tu que c'est une tierce mineure ?

– Il l'a dit au hasard.

– Au hasard, ha ha ! Je suis moins bête que toi, c'est tout.

La demoiselle pose d'autres questions. Je connais toutes les réponses : les quarts et les quintes, les tons et les demi-tons, les double-croches et les triples-croches. Elle raconte l'affaire à mes parents.

– Il faut mettre cet enfant à l'étude du piano, immédiatement. C'est un génie, peut-être un nouveau Mozart !

Mes sœurs doutent de mon génie.

– Le solfège, c'est du calcul, alors pour lui c'est facile.

– Il calcule comme un chien savant.

¹ La frontière a souvent bougé, mais pas le Dniestr. Pour trouver Sambor sur une carte, il suffit de poser le doigt à l'est des Carpates et de remonter le Dniestr – orthographié *Dnister* sur les cartes récentes.

La demoiselle est très modeste. Elle affirme que je mérite mieux qu'elle. Ma mère m'inscrit chez le meilleur professeur de Sambor, Mlle Czwartacka. À huit ans, je joue une *Romance Sans Paroles* de Mendelssohn au cours d'une audition des élèves. Le public m'applaudit avec enthousiasme.

1914. La guerre.

Oncle Léon, le mari de ma tante Régine, dirige une menuiserie avec oncle Louis, le frère de ma mère. Au début de l'été 1914, il vient acheter du bois à Berhometh, dans les Carpates, tout près de Sambor. Il m'invite à rentrer à Czernovitz avec lui pour y passer mes vacances. J'aime beaucoup son fils, mon cousin Markus, qui a six ans de plus que moi. Je rencontrerai pour la première fois mes cousines Sylvie et Rose, filles d'oncle Louis et de tante Anna.

– Je fêterai mon anniversaire chez vous, mon oncle.

– Tu auras quel âge ?

– Neuf ans !

Oncle Léon loue une voiture à cheval pour aller à Lwów, capitale de notre province. Chaque fois que je visite cette grande ville, j'admire ses larges avenues pavées, bordées d'immeubles majestueux. Je compte les étages.

– Regardez, mon oncle, cette maison a cinq étages... Et celle-ci, en comptant les fenêtres dans le toit, quatre, cinq, six !

Les passants me semblent affreusement pressés. Ont-ils jamais le temps d'entrer dans l'une des innombrables boutiques ?

À Lwów, nous prenons le train pour Czernovitz. Dans le wagon, des passagers annoncent une grave nouvelle : l'archiduc Franz-Ferdinand a été assassiné à Sarajevo le 28 juin.

– Et où est-ce donc, ce Srajenko ? demande oncle Léon.

– C'est en Bosnie-Herzégovine, mon oncle, près de la mer Adriatique. Ce pays appartient à l'empire depuis que nous en avons chassés les Turcs. Les Serbes disent que la Bosnie-Herzégovine devrait leur revenir, parce qu'ils ont aussi battu les Turcs.

– Tu en sais, des choses, mon garçon. C'est à l'école que tu apprends tout ça ?

– À l'école, on n'apprend rien du tout. Je le sais parce que je lis le journal de mon père.

Les passagers du train m'écoutent avec étonnement. Ils me trouvent bien savant pour mon âge. Avec ma bonne mémoire, je retiens tout ce que je lis. J'ai acquis beaucoup d'aplomb auprès des hussards et des autres clients de l'auberge. Je parle de la Bosnie-Herzégovine comme si j'étais revenu de ce pays trois jours plus tôt.

Nous oublions vite cet attentat à l'autre bout de l'empire. Pendant un mois, je m'amuse avec Markus et avec mes nouvelles cousines. Sylvie est née en 1909, Rose en 1911. Je rencontre Max Wald, fils d'une cousine de ma mère. Il est né un an après moi et habite à côté de Czernovitz.

Le 23 juillet, les Autrichiens adressent un ultimatum à la Serbie : “Nous vous soupçonnons d’avoir commandité l’attentat et de cacher l’assassin. Laissez-nous enquêter à Belgrade.” La Serbie refuse. Le 28 juillet, l’empire déclare la guerre à la Serbie. Des tas de pays entrent en guerre par contre-coup : la Russie, alliée de la Serbie ; la France et l’Angleterre, alliées de la Russie ; l’Allemagne, alliée de l’empire ; et aussi des pays comme la Turquie ou le Japon.

Heureusement, mon cousin Markus est trop jeune pour partir à la guerre, mon père et mes oncles sont trop vieux... Tous les trains transportent des troupes, donc je ne peux pas rentrer chez moi.

L’armée russe occupe vite Czernovitz et Lwów, villes situées au bout de la grande plaine d’Ukraine. Elle avance ensuite prudemment vers les Carpates. Un grand désordre militaire traverse Czernovitz jour et nuit : des régiments à pied et à cheval, des convois de vivres, des canons tirés par une douzaine de chevaux. Je vois des cosaques ! Ils portent des bonnets de fourrure en plein été et des bottes de cuir luisantes. Comme ils parlent la même langue que les paysans ruthènes, je peux échanger quelques phrases avec eux. Ils m’appellent *maltchik*¹ et me donnent des bonbons. Je trouve la guerre plutôt distrayante.

À Sambor, ma mère et ma grand-mère ne trouvent pas la guerre distrayante. Elles n’ont pas envie d’attendre les cosaques pour admirer leur uniforme. Pour elles, le mot *cosaque* évoque forcément le mot *pogrom*²... Elles profitent des quelques jours pendant lesquels les soldats de l’empire tiennent encore Sambor pour aller se réfugier à Vienne avec mes sœurs.

Pour mon père, le mot *cosaque* évoque le mot *vodka*. Il a travaillé dur pendant des années, il a mis de l’argent de côté, il vient justement de s’endetter pour acheter les murs de l’auberge au propriétaire. Ce n’est pas le moment de s’enfuir. Au contraire ! La guerre est une aubaine : il espère rembourser la dette plus tôt que prévu.

Au début de l’hiver, les Autrichiens reprennent Czernovitz (mais pas Lwów et Sambor). Ainsi, le facteur peut nous apporter une lettre de Vienne : ma mère invite mes tantes à la rejoindre dans la capitale. Tante Régine et tante Anna acceptent aussitôt. Elles craignent une contre-offensive des cosaques. Ils pourraient se montrer moins aimables que la première fois. Elles ne pensent pas seulement à elles-mêmes, mais aussi à Sylvie et Rose, les filles d’Anna. Elles n’ont que quatre et six ans, mais les cosaques, ces loups féroces, aiment tout spécialement la chair fraîche.

Comme la ligne de chemin de fer directe, qui passe par Lwów, reste coupée, nous prenons un petit train jusqu’à Dorna-Vatra, au pied des Carpates. Ensuite, nous nous entassons dans une charrette bâchée, au milieu de nos énormes malles, et franchissons

¹ Garçon.

² Massacre de juifs.

le col de Tihuca, non sans mal. Le charretier insulte ses quatre chevaux en roumain, mais les nobles coursiers paraissent ignorer cette langue et refusent d'aller plus vite. Les deux fillettes demandent constamment :

– Est-ce que nous sommes bientôt arrivés ?

Nous dormons à Bistrica dans une auberge sombre et froide qui ressemble plutôt à une ferme. Ensuite, nous prenons un nouveau train jusqu'à Budapest ; nous arrivons à Vienne après plus d'une semaine de voyage, épuisés mais soulagés. La suie du train nous a noircis comme des charbonniers, et nous ne sentons pas très bon.

Ma mère pense qu'une fille ne doit pas être trop instruite. Elle n'a donc pas tenté de trouver une école à Vienne pour Rózia et Salka. Et moi ? Je ne suis pas une fille, quand même. Bah, il est trop tard : l'année scolaire est déjà plus qu'à moitié écoulée. Et puis il est certain que l'empire va bientôt reprendre la Galicie orientale. Nous pourrions rentrer à la maison.

Toutes ces dames – ma grand-mère, ma mère, mes tantes Régine et Anna, mes deux sœurs et mes deux cousines – et moi, seul homme de la maisonnée, occupons deux grands appartements près du Danube. Nos journées sont bien remplies. Nous nous promenons, allons dans les pâtisseries en tramway, fréquentons l'opéra-comique. On voit dans la rue des voitures qui avancent avec un moteur électrique ou je ne sais quoi. Chaque fois que j'en aperçois une, je me demande : "Où est donc le cheval ? Ils l'ont oublié !" Après la voiture sans cheval, je découvre le théâtre sans acteurs. Des images qui bougent sont projetées sur une toile blanche accrochée au-dessus de la scène. Ils appellent cela le "sicépatographe", ou quelque chose d'approchant.

Les cafés de Vienne sont les plus grands du monde. On pourrait placer dix auberges Greif dans un seul café !

Nous louons un piano, achetons des valses et des opérettes de Johann Strauss et d'autres compositeurs à la mode. Je joue à quatre mains avec Salka. Nous chantons et dansons.

Un vieux professeur habite au-dessus de chez nous. Nos séances de musique et nos danses endiablées le dérangent. Il vient frapper à notre porte pour se plaindre.

– Je vous prie de bien vouloir nous accorder votre indulgence, bien estimé Herr Doktor, lui dit ma mère, dans un allemand qui sent son yiddish. Mes enfants étudient la musique. Je leur dis de jouer leurs gammes et leurs exercices, mais vous savez ce que sont les jeunes, ils ont besoin de s'amuser !

– Qu'ils s'amuse... Qu'ils s'amuse... Mais il ne faut pas qu'ils se couchent trop tard : on a besoin de beaucoup de sommeil, à leur âge.

– Je vous comprends bien, Herr Doktor. Figurez-vous qu'en-dessous de chez moi, en Galicie orientale, il y a aussi de la musique. Tout un orchestre ! Mon mari est aubergiste ; il est resté là-bas, que Dieu le garde...

– Aubergiste... Vous avez entendu parler de Gustav Mahler, l'ancien directeur de l'opéra ?

– Euh...

– Il composait des symphonies vraiment affreuses. Son père était aubergiste, lui aussi. J'espère que vos enfants réussiront aussi bien que lui, chère Madame, mais qu'ils composeront des musiques plus agréables à entendre.

– Vous êtes trop aimable, Herr Doktor. Remercie M. le professeur, Lonek...

– *Jawohl, Mutter*¹.

Je joins les talons et j'incline la tête pour saluer ma mère et le grand professeur. Je peux suivre la conversation sans mal : j'ai étudié l'allemand à l'école, et maintenant je me perfectionne en jouant avec des petits Viennois sur les rives du Danube. C'est d'ailleurs en allemand que je communique avec mes deux cousines, Sylvie et Rose. Les juifs de Bukovine parlent allemand plutôt que roumain, je ne sais pas pourquoi.

J'apprends aussi le français avec mes sœurs. Une demoiselle tchèque, qui a longtemps vécu à Paris, vient nous donner des cours trois fois par semaine. Nous représentons des fables de La Fontaine sous forme de petites scènes de théâtre devant notre mère, nos tantes et nos cousines.

– Qu'est-ce là ?

– Rien.

– Quoi rien ?

– Pé dé chose.

– Mais encore ?

– Lé collier dont jé suis attaché, dé cé qué vous voyez est pét-être la cause.

– Attaché ? Vous né courez donc pas où vous voulez ?

– Pas toujours ; mais qu'importe ?

– Il importé si bien, qué dé tous vos repas jé né veux en aucuné sorte, et né voudrais pas même à cé prix un trésor.

Notre public n'y comprend rien, mais applaudit poliment tout de même.

¹ Oui, mère.

1915. Revoir Sambor.

Au mois d'août 1915, les Autrichiens reprennent Sambor et nous rentrons chez nous.

Mon père nous annonce une triste nouvelle : mon grand-père, le vieux Josef, est mort à Wankowice.

– Il venait de célébrer ses quatre-vingt-dix-sept ans. Sa santé était excellente. Mon oncle Chaïm avait cent quatre ans quand il est mort, l'année de la naissance de Salka. Il était né en 1799, au dix-huitième siècle !

– C'est lui qui a vu l'empereur Napoléon, père ?

– Oui, Lonek. Il l'a vu en 1812, à Varsovie. Il m'en parlait souvent. Il disait que c'était le libérateur des juifs d'Europe, le nouveau Moïse !

– Moi, j'ai vu l'empereur Franz-Josef à Vienne, dans un carrosse doré. Il a une grande moustache blanche qui rejoint ses cheveux. Il a l'air vieux et triste.

– Il a onze ans de moins que ton grand-père, mais il est triste parce que beaucoup de personnes sont mortes dans sa famille. Son frère a été fusillé par les Mexicains, sa femme a été assassinée, son fils s'est suicidé et son neveu a été tué à Sarajevo.

– Ce sont les cosaques qui ont tué grand-père ?

– C'est la guerre qui l'a tué. On trouve encore des pommes de terre et de la farine, parce que les cosaques ne font pas la moisson, mais ils volent très bien les poulets et les vaches. La viande est devenue rare, et aussi les œufs et le lait. Il n'y a plus un seul fruit au marché. C'est mauvais pour les enfants et les vieillards : ils tombent malades, et parfois ils meurent.

– Mais vous, père, vous avez mangé beaucoup de pommes de terre et de farine : vous avez un gros ventre !

– C'est exprès, mon petit Lonek. Ils mobilisent maintenant les réservistes même au-dessus de quarante ans, mais en voyant cette bedaine ils m'ont déclaré inapte.

– J'aurais bien aimé vous voir en uniforme, père, remarque Salka avec un grain d'ironie dans la voix. Avec des soldats comme vous, on aurait déjà vaincu ces affreux cosaques et la guerre serait finie !

– Et qui donc ferait marcher l'auberge, si j'étais parti au front ? Je vois que vous avez acheté de nouvelles robes à Vienne, mesdemoiselles. Peut-être bien que cela coûte de l'argent, ces falbalas ?

– Ne vous fâchez pas, père, je plaisantais...

– Toujours aussi espiègle, ma Salka. Nous aurons du mal à trouver un mari pour toi : il craindra que tu te moques de lui !

Mon père est de bonne humeur, mais ma mère a les yeux rouges. Salka me révèle qu'ils se sont disputés.

– C'est incroyable : pendant que nous étions à Vienne, père habitait avec la cousine Malcia ! Il prétend que c'était pour la protéger des cosaques, mais il éprouve quelque difficulté à convaincre mère... Il refuse de renvoyer Malcia, et tu sais quoi ? Elle est fiancée, maintenant, avec le fils du charbonnier de la rue Batory.

Comme j'ai manqué toute une année d'école, je devrais rentrer en dernière année de communale à l'automne 1915. Mes camarades ont pris une année d'avance sur moi et commencent leur première année de lycée. Je trouve cette situation très vexante. Ah, mais non, je ne me laisserai pas faire ! Je vais tout seul au lycée et je demande à passer l'examen d'entrée...

– Bah, c'était très facile, dis-je modestement à mes parents ébahis.

Mon père rachète des poules, des canards et des oies pour remplacer ceux que les cosaques ont volés. Le grand jardin de l'auberge produit des prunes et des pommes en quantités suffisantes. Nos pommes rouges d'hiver, acides et parfumées, sont vraiment délicieuses. Par comparaison, les pommes que l'on mange à Vienne n'ont aucun goût !

Ce qui manque le plus, c'est le beurre et le fromage. Mon père achète deux vaches rousses à un paysan. Ces vaches me fascinent presque autant que les canons qui traversent la ville. Mes propres vaches ! Moi qui adore le lait ! Nous les baptisons Cigale et Fourmi. "Regardez, disent les habitants de Sambor, le fils de l'aubergiste qui mène ses vaches..." Je les conduis jusqu'à la prairie, au bord du Dniestr, en les menaçant d'un grand bâton.

Et puis mon père est mobilisé quand même, comme sous-officier, pour surveiller une compagnie qui déterre les morts. Pauvres morts ! On les a ensevelis au hasard, avec toutes ces batailles ; il faut les regrouper dans un cimetière militaire. Je lui rends visite pendant les vacances de l'été 1916. Il habite chez un curé ruthène. Les deux enfants du curé me montrent comment moissonner le blé. Chez les gréco-catholiques, seuls les hommes mariés peuvent devenir prêtres. Je me demande ce qu'en pense le Pape de Rome.

Déterrer les morts ! Quelle idée répugnante...

– Comment savez-vous où ils sont enterrés, père ?

– S'ils sont enterrés profond, nous ne le savons pas et nous les laissons tranquilles. Nous allons sur les champs de bataille. Souvent, un bras ou une jambe sort de terre. C'est-à-dire, un os avec un bout de vêtement autour. Parfois, nous trouvons des cadavres qui n'ont pas été enterrés du tout. Les animaux ont mangé la chair.

– Vous enterrez aussi les ennemis ?

– Les lambeaux d’uniforme qui restent ne nous suffisent pas pour dire si les squelettes sont autrichiens ou russes, donc nous les traitons tous de la même manière.

Mon cousin Markus échappe à la conscription en se blessant à la main.

Un autre cousin, Benjamin, frère de Malcia, est bel et bien soldat. De passage à Sambor, il me raconte que son régiment a traversé la Turquie, alliée de l’empire, pour se battre contre les Russes en Arménie. Il me parle du *quartier réservé* d’Istanbul.

– Ecoute ça, mon vieux : les portes sont entr’ouvertes, et tu aperçois des femmes nues dans la pénombre. Ah, on ne se gênait pas pour y aller ! On ne se gênait pas !

Ce vieux fossile de Franz-Josef meurt en 1916. L’empereur Karl se montre prêt à entreprendre les réformes indispensables, mais il est trop tard ; l’empire affaibli se décompose à vue d’œil.

Vers la fin de l’année 1917, profitant de la confusion dans laquelle la révolution d’octobre plonge la Russie, l’Ukraine se déclare indépendante ; les troupes de l’*hetman*¹ Petlioura s’emparent de la Galicie si rapidement que, cette fois, nous n’avons pas le temps de fuir à Vienne. Je suis élève de troisième année. Bahriak, un élève de cinquième année, fils du concierge du lycée, qui s’est engagé dans une milice polonaise, est tué dans une bataille.

Jusque là, les professeurs du lycée donnaient leurs cours en allemand. C’était une obligation d’un bout à l’autre de l’empire ; seuls les instituteurs de la communale pouvaient parler polonais. Maintenant, l’ukrainien remplace l’allemand, et aussi, pendant qu’on y est, le grec remplace le latin.

En mars 1918, les Allemands signent la paix avec les Soviétiques à Brest-Litovsk. Ils écartent l’hetman Petlioura du pouvoir et contrôlent une Ukraine dirigée par leur marionnette Skoropadski. L’hetman revient après l’armistice du 11 novembre 1918, mais il doit lutter contre les Russes blancs, contre les anarchistes de Makhno, contre l’armée rouge. Je vois passer beaucoup de soldats ! La France envoie même des troupes pour aider Petlioura. La Pologne, enfin indépendante, se range aussi de son côté. En fin de compte, les Soviétiques réussissent à vaincre et annexer l’Ukraine. La Pologne conserve la Galicie orientale pour elle-même.

Les Galiciens se réjouissent d’être polonais, mais les juifs portent le deuil. En 1919 et 1920, les cosaques de l’hetman en déroute se vengent de leur défaite sur leurs victimes traditionnelles. Utilisant l’armement perfectionné de la grande guerre, ils se livrent à des pogroms abominables, dont chacun espère que ce sont les derniers du siècle.

¹ Chef cosaque.

1919. Aux Armes, mes Frères !

À force de jouer des valses toute la journée, j'ai accompli de grands progrès en piano. Vers la fin de la guerre, Salka et moi devenons élèves de Mlle Zielonczanka, professeur délégué du conservatoire de Lwów. Une fois par an, elle nous emmène à Lwów, où nous nous présentons à l'examen pour passer dans la classe supérieure du conservatoire. Jusqu'en 1922, Salka est la meilleure élève de Mlle Zielonczanka ; c'est elle qui conclut le concert annuel de la classe. En 1923, c'est moi qui joue en dernier. J'ai beau être aussi vaniteux qu'un coq dans une basse-cour, je reconnais que ma sœur est plus douée que moi, plus musicienne. Si seulement elle se montrait moins nonchalante... Je tente de l'encourager.

– Il faut travailler ! Note par note ! Jusqu'au bout ! Jusqu'à la perfection ! Avec de la volonté, tout est possible.

– La volonté, c'est précisément ce qui me manque, mais je ne sais pas où ça s'achète.

– Ça se travaille, comme le reste. Tiens, moi, par exemple...

– Oui, je connais ton histoire. Donc, pour devenir meilleure pianiste, il faut que je me coince les doigts dans la porte. Je me demande parfois si tu n'es pas un peu bête, mon petit hussard !

Salka et moi, nous nous opposons à la troïka constituée par notre grand-mère, notre mère et notre grande sœur. Rózia, ronde et placide, déjà presque aussi grosse qu'une mère de famille, accepte les maximes de fil rouge sans discuter ; elle a hâte de régner sur sa propre cuisine, pour pouvoir l'aménager de la même manière. Ma grand-mère cite une expression yiddish : *A tisholeh, a benkele, a baleboosteh bei sich zu sein !* Une petite table, un petit banc – Oh, être une maîtresse de maison !



Cette Rózia est hypocrite, c'est un défaut que je ne supporte pas.

– Prières par-ci et prières par-là, cachère comme-ci et cachère comme-ça, mais regarde comment tu traites la bonne. Ce n'est pas une esclave, quand même.

– Je la traite comme je veux. Je suis la patronne, et elle est la bonne.

– Tiens donc ! C'est peut-être Yahweh qui a décidé que tu serais la patronne ? Tu as de la chance, voilà tout... Simple question de hasard ; tu pourrais tout aussi bien être à sa place, et elle à la tienne.

J'ai perdu depuis longtemps ma belle foi religieuse. Ma mère s'indigne.

– Tu parles mal à ta sœur aînée. Tu devrais lui présenter des excuses. On croirait entendre un *bolchevik*¹!

En ces temps de guerre contre les Soviétiques, c'est à peu près la pire insulte possible. Mon père trouve la scène très drôle.

En 1919, je tombe malade. Le docteur Klauber, un excellent praticien formé à Vienne, déclare qu'il s'agit d'une scarlatine.

– Nous devons faire attention. Des complications rénales sont possibles. Le jeune homme doit être isolé car il est très contagieux.

Ma grand-mère, désespérée, court chez un rabbin réputé pour les miracles qu'il accomplit. Un grand sourire éclaire son visage quand elle revient de sa visite chez le saint homme.

– Il m'a conseillé d'ajouter "Chaïm" à ton prénom.

– Le prénom de l'oncle de père ?

– C'est un mot hébreu qui signifie "vie". Ainsi, tu vivras certainement centenaire, comme ton grand-oncle.

– Avec ton rabbin, on n'a plus besoin de médecins. Il suffit que tout le monde s'appelle Haïm. Je me demande pourquoi il y a encore des gens qui meurent jeunes.

J'ai mal aux reins, comme le docteur Klauber le craignait.

– C'est une néphrite, une inflammation rénale. Vous devez limiter les visites à celles qui sont vraiment indispensables.

Celui-là, avec sa raideur allemande, tout ce qu'il dit paraît impératif ; cela ressemble à une interdiction, mais c'est peut-être seulement un conseil, au fond. Salka, n'y tenant plus, vient me voir. À son tour d'être malade : scarlatine, puis néphrite. Hélas, si ma néphrite guérit totalement, celle de Salka devient chronique.

En mai 1923, je passe mon baccalauréat. En juin 1923, j'obtiens mon diplôme de fin d'études du conservatoire de Lwów, en même temps que Salka.

¹ Révolutionnaire russe.

Je sais calculer le carré d'un multiple de cinq, mais je n'aime pas beaucoup les mathématiques et la physique ; j'ai une bonne mémoire, mais je déteste apprendre par cœur les leçons d'histoire et de géographie. Je me suis pris de passion pour la littérature. Comme l'allemand m'est aussi familier que le polonais, je lis en traduction allemande les meilleurs auteurs anglais, français et italiens. Je vénère les poètes : Mickiewicz, Goethe, Schiller, Dante, Pétrarque, Tasso, Byron, Shelley, Lamartine, Pouchkine. En classe terminale, je découvre les philosophes : Kant, Hegel, Spinoza, Descartes, Auguste Comte. Je connais même les philosophes polonais, sur lesquels on m'interroge au baccalauréat.

Je ne fréquente pas un lycée "juif", mais un lycée public accueillant les trois communautés. On sait très bien qui est quoi, car pour l'enseignement religieux obligatoire la classe se sépare en trois groupes : catholiques, gréco-catholiques, juifs. Cela ne m'empêche pas d'avoir des camarades catholiques¹. À vrai dire, leur nombre diminue peu à peu, parce que la Pologne nouvelle n'aime pas beaucoup les juifs. On nous reproche d'avoir soutenu l'empire et l'empereur, et de ne pas avoir réclamé l'indépendance. Puisque nous aimions tant les Autrichiens, nous aurions dû les suivre quand ils sont partis. La Pologne aux Polonais, etc. Le maire de Sambor n'est plus l'avocat Steurman (dont le fils est pianiste et professeur de piano à Vienne), comme sous l'empire, mais un gros négociant catholique.

J'ai du mal à comprendre ces changements de perspective. Je ne me sens pas spécialement juif. Je ne ressemble pas aux juifs snobs qui parlent allemand et ne rêvent que de Vienne, et encore moins aux talmudistes barbus tout droit sortis du moyen-âge. Il n'y a pas plus polonais que moi ! Non seulement j'obtiens toujours le prix d'excellence en polonais, mais j'interprète le rôle principal, celui du préfet de l'École des Cadets, dans une représentation de *La Varsovienne* que donnent les classes de septième et huitième année. Cette pièce de théâtre, écrite par le célèbre poète Stanislas Wyspianski, évoque l'insurrection de 1830. Je me précipite sur la scène, je brandis mon grand sabre et je hurle : "Aux armes, mes frères, aux armes !" d'une voix chargée d'émotion, capable d'entraîner tous les frères du monde.

Ce qui émeut les frères ne touche pas les sœurs. Salka plaisante.

– La Pologne et toi, vous avez un siècle de retard...

– Tu peux te moquer de moi, mais pas de la Pologne !

– Ouvre les yeux. Ta Pologne s'est réveillée après cent ans de sommeil, comme la Belle au Bois Dormant. La pauvre est atrocement démodée, mais elle ne s'en rend même pas compte. Ton honneur, ton héroïsme, tout ce fatras féodal, ça n'existe plus

¹ L'un d'eux, André Kuzniewicz, est devenu plus tard un écrivain connu. Dans un de ses livres, *Volte*, il raconte l'amitié qui le liait à Lonek (rebaptisé Rudek), ainsi que l'harmonie fragile qui régnait encore entre les différents peuples, à Sambor, entre 1920 et 1925.

dans les autres pays d'Europe, surtout depuis la guerre. Remarque, la Pologne devient intéressante si tu la considères comme une sorte de musée des mœurs...

Quand un souffle d'air frais descend de la montagne et adoucit les longues soirées d'été, il est de bon ton de se promener sur la place de l'hôtel de ville de Sambor, le long des avenues AB et CD – à l'intersection desquelles se trouve l'auberge Greif. Quelque géomètre fou a donné ce nom aux deux avenues qui constituent la moitié du quadrilatère entourant l'hôtel de ville, sans remarquer que d'habitude les côtés AB et CD d'un carré ne se rencontrent pas. En parlant de ces deux avenues élégantes, bordées des plus beaux magasins de la ville, on dit "le Corso", à l'italienne.

Nous volons des fleurs dans les jardins publics pour les offrir aux demoiselles... Les élèves de la classe de huitième, c'est-à-dire de terminale, font la cour à quatre élèves de septième année : Frydka, Zozia, Hanka et Anda. Elles sont inséparables ; quand on parle d'elles on dit *la quadrette*. La plus belle, avec sa silhouette mince et ses grands yeux noirs, c'est Frydka.

Je m'habille pour aller au bal du baccalauréat : frac, cravate de soie, souliers vernis. J'inscris mon nom sur le carnet de bal des jeunes filles. Il me suffit de les regarder pour les faire rougir... Elles se souviennent du préfet de l'École des Cadets. Le bal commence toujours par la polonaise. Ensuite, c'est la valse, le quadrille, le menuet, la mazurka. Pour la polonaise, je choisis Frydka la belle. La reine du Corso danse avec moi ! Tous mes camarades sont jaloux.

Je tombe amoureux de Frydka. Ou peut-être que je crois tomber amoureux d'elle... En tout cas, je suis très fier de devenir son chevalier servant.

Moi qui suis aussi ponctuel qu'une horloge de gare, je bats la semelle sur la neige durcie en l'attendant. Elle ne peut pas s'empêcher d'être toujours en retard. Quand elle arrive enfin, elle rit comme si elle m'avait fait une bonne farce.

– Mon pauvre petit loup ! Cela fait longtemps que tu es là ? Le bout de ton nez est tout rouge... Attends, je vais l'embrasser pour le réchauffer.

Dès que j'entends sa voix cristalline, ma colère se dissout comme un morceau de sucre dans une tasse de thé brûlant...

Pendant les vacances d'été, je lui rends souvent visite chez elle. Ma mère trouve que je rentre bien tard.

– C'est inconvenant : on ne reste pas chez une jeune fille jusqu'à minuit.

– Ne vous inquiétez pas, Mère...

Comme ma sœur l'a remarqué, je crois à l'honneur, à la vertu et à toutes ces vieilleseries. Je considère que les jeunes filles, et aussi les jeunes hommes, doivent rester chastes jusqu'à leurs noces. Je pourrais broder quelques maximes de fil rouge pour la collection de ma mère : "La fidélité commence avant le mariage", "Ce qu'un

homme exige de sa fiancée, il doit se l'imposer aussi lui-même", "La pureté exalte l'amour".

Une femme qui perd sa vertu, elle n'a plus qu'à devenir entraîneuse. Pourquoi est-ce que je pense aux entraîneuses, d'un seul coup ? C'est qu'elles apparaissent dans mes rêves et se glissent dans mon lit sans me demander la permission. Pourtant, je croyais avoir oublié l'odeur bouleversante de leur chevelure, la blancheur nacrée de leur peau, le frou-frou de leur robe.

Des forces troubles se livrent un combat secret au fond de mon âme, de mon cœur et de mon corps. Je me demande à quoi sert la vie. Je ressemble au Werther de Goethe, qui souffrait de *Weltschmerz*¹. Je décide d'accomplir mon année de service militaire en devançant l'appel ; je dépose ma demande en juin 1923, juste après le baccalauréat, et je pars six mois plus tard, en décembre. C'est un remède bien connu contre le Weltschmerz. Se remettre les idées en place... Je veux aussi montrer aux Polonais que les juifs ne se dérobent pas, comme on le prétend.

La période des classes se déroule pendant trois mois au régiment d'artillerie légère de Lwów. Ensuite, je passe six mois à l'école d'officiers de réserve de Cracovie. Je joue du piano, accompagné par un orchestre, au grand bal annuel. Je reviens comme aspirant au régiment de Lwów pour le dernier trimestre.

Mon père a profité de son service militaire pour devenir cycliste et nageur. Je deviens cavalier. Ce n'est pas dans l'armée polonaise que l'on remplacerait les chevaux par des chars. Personne ne voudrait plus devenir officier ! J'apprends à accomplir sur le dos d'un cheval le genre d'acrobaties que l'on présente d'habitude dans les cirques. Je saute du cheval au galop, je me remets en selle d'un bond. Notre instructeur est sévère.

– Comment es-tu assis sur ta selle ? Regarde où sont tes genoux !

Bubchen auf Pferdchen ! Hop, hop, hop !

Comme j'ai été élevé dans une toute petite ville, pratiquement à la campagne, j'ai toujours aimé les animaux. Mon père possède deux chiens, qui habitent dans le jardin et n'ont pas le droit de monter au premier étage : un chien de garde et un fox blanc nommé Bubi, que j'adore tenir dans mes bras et embrasser. Il emprunte parfois une carriole à cheval pour rendre visite à un fournisseur. Vers 1910, il s'est acheté un phaëton et un beau cheval noir. J'avais quatre ou cinq ans. Il m'emmenait et me laissait les rênes... Je n'imaginais pas de plus grand plaisir. Pendant la guerre, l'écurie est devenue étable : les deux vaches rousses ont remplacé le beau cheval, "réquisitionné" par les cosaques.

¹ "Douleur du monde". Une sorte d'angoisse vague, métaphysique. Werther finit par se suicider.

1925. Mariages.

En décembre 1924, ayant achevé mon année de service militaire, je m'inscris au cours de concerto du conservatoire de Lwów. J'étudie le troisième concerto de Beethoven, le concerto d'Anton Rubinstein, le premier concerto de Tchaïkovski.

Je loue une petite chambre sans piano. Comme d'autres étudiants du conservatoire, je m'arrange avec une famille bourgeoise (juive, cela va sans dire) : en échange de leçons données aux trois filles de la famille, je peux travailler sur leur piano à certaines heures. La fille aînée prépare son baccalauréat en compagnie d'une amie, Minka, qui s'assoit souvent près du piano quand j'étudie mes concertos. Ses commentaires montrent qu'elle connaît et apprécie ces œuvres. Elle est artiste elle-même : elle dessine et veut devenir peintre. C'est une jeune fille blonde, dont le visage ovale, aux traits fins et réguliers, a quelque chose de fragile et de touchant.

Une douce amitié nous lie bientôt l'un à l'autre. Je lui parle en musique. Mes doigts lui susurrent des mots doux en caressant les touches. Elle m'écoute et me comprend. Elle est amoureuse de moi, me semble-t-il. Je pourrais tomber amoureux, moi aussi, mais je me l'interdis, puisque je suis fiancé à Frydka la brune.

J'obtiens mon prix de concerto en juin 1925. Je reçois les félicitations de Steuerman, fameux pianiste et professeur, qui est venu tout spécialement de Vienne pour présider le jury.

– Greif ? Vous êtes de Sambor ? Le fils de Moritz ?

– Oui, maître.

– Vous savez que j'ai déterré les morts avec lui pendant la guerre ?

– Bien sûr, maître.

– Votre niveau est remarquable. Je suis sûr que Cortot, à Paris, vous accepterait sans difficulté dans sa classe à l'École Normale de Musique. Si vous voulez, je peux rédiger une lettre de recommandation.

– Je vous remercie, maître. J'espère que je saurai me montrer digne de l'honneur que vous me faites.

Le grand Alfred Cortot ! Le meilleur professeur du monde ! Paris ! Je me vois déjà saluant le public de la salle Pleyel, qui applaudit à tout rompre. J'imagine mon nom sur les affiches. Je pourrais même enregistrer mes interprétations sur des disques pour gramophone.

J'écris au professeur Cortot de la part de Herr Steuerman. Son assistante me répond qu'elle réserve une place pour moi dans la classe, sous condition que je passe un petit examen d'entrée.

Avant de partir en France, je retourne à Sambor pour les vacances d'été. On donne une grande fête à l'auberge : mes deux sœurs se marient.

Rózia et Salka ont arrêté leurs études avant la fin du lycée. C'est en vain qu'un voisin, Michel Eizenberg, a donné des leçons de mathématiques à Rózia. Ce Michel Eizenberg est parti étudier la médecine à Vienne, car un système appelé *numerus clausus* limite sévèrement le nombre de juifs à l'université. Il ne manquait pas de venir nous saluer chaque été. Ma mère le recevait avec plaisir et préparait pour lui ses meilleurs *Krapfen*¹ ; elle espérait évidemment une demande en mariage. Le voici en effet qui se présente un jour en habit et demande la main de... Salka. Quel hurluberlu ! Pourquoi ne demande-t-il pas son ancienne élève ? Il sait pourtant bien que cela ne se fait pas de marier la cadette avant l'aînée. Pour ajouter à la confusion, Salka, que l'on croyait amoureuse du pianiste avec lequel elle joue à quatre mains, accepte la demande de Michel Eizenberg. Elle a sans doute envie de devenir maîtresse de maison, elle aussi. En tout cas, elle a beaucoup grossi depuis quelques temps.



Ma pauvre mère en est réduite à supplier un marieur de trouver le plus vite possible un bon parti pour Rózia – c'est-à-dire un médecin... Le marieur recommande Benek Bernfeld ; comme Michel Eizenberg, il a étudié à Vienne. Il est déjà chauve et bedonnant, mais ce n'est pas le moment de se montrer trop difficile². D'ailleurs Rózia est encore plus grosse que lui.

Mon père a promis qu'il aiderait Benek Bernfeld à s'établir. Je ne trouve pas très sympathique ce futur beau-frère qui se marie par intérêt.

¹ Beignets.

² Note littéraire : dans *Martin Chuzzlewit*, de Dickens, l'affreux Jonas choisit aussi la cadette des sœurs Pecksniff, à la surprise générale, mais le fiancé qui doit consoler l'aînée réussit à s'enfuir en Nouvelle Zélande à la fin du roman.

L'oncle Manès est venu spécialement d'Amérique avec son fils aîné, Leo. Il a réussi dans la métallurgie, à Pittsburgh. Il n'est quand même pas millionnaire, sinon il aurait emmené aussi son épouse et ses deux autres enfants, Aaron et Cecile. Le mariage lui donne l'occasion de revoir sa mère – Rachel, ma grand-mère maternelle – qui est âgée de soixante-quinze ans. Rachel découvre un petit-fils américain. Mon cousin Leo, qui a reçu comme moi le prénom du grand-père Arie, étudie le droit. Ces Américains se nourrissent autrement que nous : il est immense. Impossible de communiquer avec ce géant. Il ne connaît ni le polonais, ni l'allemand, ni le russe. Quand il parle anglais avec son père, on dirait un âne qui brait. D'ailleurs, même compte tenu de sa taille, ses oreilles sont vraiment trop grandes.

Manès est malheureux à l'idée de devoir repartir. Il quitte sans doute sa mère pour toujours, ainsi que son frère Louis, ses sœurs Régine et Maria.

– J'ignore si je pourrai entreprendre de nouveau ce long voyage. Si seulement vous pouviez tous venir en Amérique... Hélas, ils n'accueillent plus les immigrants aussi généreusement qu'il y a vingt ans. C'est dommage, car à Pittsburgh, la métallurgie manque de bras...

Ma grand-mère se met à rire.

– Ce n'est pas à mon âge, quand même ! Tu voudrais peut-être que je travaille dans ta métallurgie ?

Louis et Léon (le mari de Régine), qui ont déjà plus de cinquante ans, se voient mal, de leur côté, changer de continent et de métier.

– Nous devons certainement quitter Cernovitz, remarque. Nous envisageons de nous installer à Berhometh, près des scieries.

– Quand nous avons fondé et développé notre menuiserie, nous étions des citoyens autrichiens établis dans une province de l'empire. Maintenant que nous sommes des juifs polonais dans la Roumanie indépendante, notre affaire périclite faute de commandes.

– Ah, si c'était à refaire, je partirais bien en Amérique avec toi...

Oncle Léon, qui est gros et cardiaque, travaille de moins en moins ; mon cousin Markus, âgé de vingt-six ans, le remplace.

Mon père vient de célébrer son cinquantième anniversaire, lui aussi. Il explique à Léon que depuis quelques années, ma mère s'inquiète : combien de temps pourra-t-il encore se coucher à quatre heures du matin ?

– Si j'ai décidé de lui céder, vois-tu, ce n'est pas parce que je me sens fatigué, mais parce que le dancing... sans les Honveds et les autres... J'avais aussi la clientèle des notables juifs. Ils n'ont plus tellement envie de danser, ces gens-là.

– Tu vends l'auberge ?

– Non, mais je la transforme. C'est simple : au rez-de-chaussée, je remplace la salle de danse par un restaurant gastronomique ; à l'étage, je renvoie les, euh, danseuses, et

je donne congé à pan Hammerman, afin d'aménager un logement et un cabinet médical pour les jeunes mariés. C'est que j'ai promis d'installer Benek Bernfeld : contrat moral, tu comprends... Ah oui, je compte aussi m'associer avec mon frère Favek, qui fabrique des liqueurs près de Wankowice. Tu te souviens de la cousine Malcia ? Elle est mariée avec le fils du charbonnier de la rue Batory. Elle vendra des liqueurs et des cigarettes avec son mari dans la pièce où se trouve actuellement le billard.

Le mariage me donne l'occasion de revoir mes cousines Sylvie et Rose, les filles d'oncle Louis et de tante Anna, et mon cousin Max Wald.

Les deux fillettes que j'ai connues à Vienne sont devenues de belles adolescentes. Elles parlent allemand, roumain et français.

- Quand vous habiterez à Berhometh, vous apprendrez le polonais.
- Tu pourras nous donner des leçons, Lonek.
- Ce serait avec plaisir, mais moi je pars à Paris le mois prochain.
- Dans ce cas, nous devrions vite t'enseigner le français !
- Je l'ai un peu étudié à Vienne. Il y avait une *démoiselle* qui venait trois fois par semaine.

- Vraiment ?

- Vous avez oublié. Vous étiez toutes petites.

Les parents de Max Wald sont revenus de Bukovine en Galicie dès la fin de la guerre. Ils se sont installés dans une petite ville. Max était pensionnaire au lycée de Sambor. Comme il est plus jeune que moi, il me suivait avec une année de retard. C'était un grand garçon timide, qui avait du mal à apprendre le polonais. Après le baccalauréat, il s'est inscrit dans une école de commerce de Vienne et maintenant il travaille dans une société d'import-export à Prague.

- Est-ce que tu fais ton import-export avec l'Amérique ? lui demande Sylvie.
- Oui, nous avons quelques clients aux États-Unis.
- Alors tu connais l'anglais. Tu devrais t'entretenir de commerce international avec le cousin Leo !

- Je lis du courrier en anglais et je réponds avec l'aide d'un dictionnaire. Quand il parle avec son père, je ne comprends pas un mot...

Je lui demande s'il apprend le tchèque à Prague.

- C'est le contraire de l'anglais. Je le parle un peu, mais je ne sais pas du tout le lire ou l'écrire. Mes collègues et les autres gens que je connais parlent tous allemand.

Moi-même, cela fait longtemps que je n'ai pas parlé allemand. Depuis l'indépendance, les Polonais découragent l'usage de la langue de Goethe, qui rappelle l'empire. Je remarque que l'oncle Manès parle allemand avec un soupçon d'accent anglais.

Je propose à oncle Manès d'aller à sa place chercher les visas de retour au consulat américain de Varsovie ; ainsi, il pourra rester quelques jours de plus à Sambor, puis rejoindre Cherbourg par le chemin le plus court en changeant de train à Cracovie et à Prague.

Je me réjouis de découvrir Varsovie. D'un côté, la nouvelle capitale de mon pays ne vaut sans doute pas l'ancienne ; comment comparer la modeste Vistule au Beau Danube bleu ? D'un autre côté, un patriote qui a tenu le premier rôle dans *La Varsoviennne* se doit de connaître la glorieuse cité qui, entre toutes, incarne l'âme polonaise.

J'emporte de quoi acheter les visas et payer une nuit d'hôtel, mais les visas coûtent plus cher que prévu, parce que le cours du zloty a changé. Comment donner à l'hôtelier ce que je lui dois ? Je télégraphie à Sambor, mais j'oublie d'indiquer mon adresse dans le texte du télégramme. Je connais les poètes, les philosophes et les grands compositeurs, mais personne ne m'a jamais enseigné comment envoyer un télégramme. En attendant un mandat qui n'arrive pas, je me promène sur les boulevards, je parcours Varsovie de long en large sans oser parler à personne. Je reviens à l'hôtel toutes les deux heures et demande si aucun messenger n'a déposé une lettre expresse pour moi. L'hôtelier commence à me regarder de travers. Le quatrième jour, j'ai l'idée de retourner au consulat américain, où mon père a effectivement envoyé l'argent. Je peux enfin manger (pendant ces quatre jours, j'ai bu du lait), payer l'hôtel et rentrer à Sambor.

L'aiguillage.

L'été touche à sa fin. Je connais déjà Vienne et Varsovie, maintenant je vais découvrir Paris ! Je prépare mes valises. Je choisis mes partitions et livres préférés ; je plie les chemises et les costumes coupés sur mesure par le meilleur tailleur juif de Sambor. Je vérifie soigneusement mon passeport et mon billet de train.

Je promets à Frydka de lui écrire un jour sur deux.

– Je trouverai un logement à Paris. L'été prochain, je viendrai passer mes vacances à Sambor, puis nous repartirons ensemble là-bas.

Une semaine avant mon départ, Frydka me déclare, d'une voix grave un peu théâtrale, qu'elle doit me soumettre une demande impérative.

– Si tu veux vraiment te marier avec moi, mon amour, il faut que tu renonces à la musique... À quoi cela te mène-t-il ? Artiste, c'est peut-être amusant, mais ce n'est pas une vie. Personne n'est artiste. Nous devons penser à l'avenir. Si nous voulons fonder une famille, élever des enfants, nous aurons besoin d'argent. On ne peut pas plaisanter avec ces choses-là. Il faut que tu choisisses un vrai métier ! Ou alors tu renonces à moi. Nous rompons nos fiançailles... Un beau garçon comme toi, tu trouveras facilement quelqu'un d'autre.

– Mais, ma chérie... Il faut que je réfléchisse... Je vais te dire... Demain...

Je suis totalement abasourdi. Je rougis, je bredouille, je ne sais que répondre.

À l'insu de Frydka, j'ai revu Minka, la jeune fille étherée de Lwów qui aimait tant m'écouter quand je jouais mes concertos. Elle est venue à Sambor ; nous nous sommes promenés sur les bords du Dniestr. Ah, ce n'est pas elle qui m'interdirait de devenir pianiste !

Le seul ennui, c'est que je ne suis pas fiancé avec Minka, mais avec Frydka. Le soir, dans mon lit, j'examine scientifiquement la situation. De ma lecture des philosophes, j'ai retenu que l'être humain, étant doué de raison et possédant un libre-arbitre, peut déterminer lui-même l'itinéraire de sa vie. Dans le passé, le fils du rabbin devenait rabbin et le fils du boulanger, boulanger, suivant un chemin tracé par une prétendue volonté divine. Superstitions ! Époque révolue ! Une seule volonté dirige mes pas : la mienne. Je dois d'abord définir les données ; puis exclure, comparer, déduire, c'est-à-dire résoudre le problème comme s'il s'agissait d'algèbre ou de logique.

Premièrement, je suis fiancé, c'est-à-dire engagé. Qui reprend sa parole est déshonoré... L'honneur, c'est ce qu'un homme possède de plus sacré... Que dira-t-on, à Sambor, si j'abandonne ma fiancée ? Qu'une fois de plus, un riche fils de famille s'est moqué d'une jeune fille pauvre. Ignoble !

Deuxièmement, Frydka veut fonder une famille bourgeoise. Quoi de plus normal ? Je serai le chef de famille. Nous aurons des enfants. J'achèterai une voiture automobile. Je procéderai comme mon père : j'emprunte, j'investis, je rembourse ; il suffit d'un revenu régulier.

Troisièmement, la vie d'artiste est imprévisible. Si tout va bien, on peut devenir un Paderewski, qui reçoit des cachets mirifiques pour chaque concert. Si tout va mal... Je finirai comme le pianiste dont m'a parlé Oncle Manès, sur le navire transatlantique : un Polonais, ancien élève du conservatoire de Varsovie...

Quatrièmement, il est néanmoins permis de penser que la probabilité de réussite d'un pianiste talentueux est supérieure à celle d'un pianiste sans talent. Mon jeu est plus précis et plus vigoureux que celui de Salka, mais il arrive que Salka joue des pièces mélancoliques, comme les mazurkas ou les nocturnes de Chopin, de manière plus émouvante que moi. Je travaille plus qu'elle, mais j'ai peut-être moins de talent. Ai-je même autant de talent que mon père ? Il vient de la campagne, il n'a jamais étudié la musique, pourtant il joue des airs de Verdi et d'Offenbach de façon fort entraînante sur le piano droit du dancing.

En vérité, l'honneur m'interdit de rompre les fiançailles. Et si je tentais de temporiser ? Sans quitter Frydka, je lui demande un sursis d'un an et j'essaie de gagner ma vie avec la musique ; si j'échoue, il sera toujours temps d'apprendre un autre métier. Ou bien je trouve le moyen de devenir à la fois pianiste et agent d'assurance... Oui, mais sans talent, je ne gagnerai jamais assez pour nourrir une famille et acheter une automobile. Frydka a raison, je dois le reconnaître. Attention ! Je ne cède pas à son ultimatum : ma décision résulte d'un travail d'analyse suivi d'un choix libre et rationnel.

Je me tourne et retourne dans mon lit : ai-je bien vérifié, rationnellement et scientifiquement, toutes les options possibles ?

Si Salka n'était pas partie en voyage de nocces au bord de la mer Baltique, je pourrais lui demander son avis. Bah, je peux imaginer ce qu'elle me dirait.

– Tu as travaillé pendant des années pour préparer ta carrière d'artiste, et tu vas y renoncer ? Si tu manquais de talent, Steuerman ne t'aurait pas recommandé au meilleur professeur du monde. Cette femme t'a envoûté ! Je sais pourquoi tu refuses de rompre tes fiançailles... C'est parce que tu ne veux pas admettre que tu t'es trompé en confondant une vague attirance avec l'amour. Monsieur se prétend infaillible ! Tu te prends pour un hussard ou pour le préfet de l'école des cadets parce que tu ne veux pas admettre que tu n'es qu'un pauvre juif comme les autres. La vérité, c'est que tu n'es pas si courageux que ça. Tu as peur de l'avenir. Tu es prêt à échanger ta vocation musicale incertaine contre n'importe quel métier ordinaire et rassurant. Ta Frydka t'offre un échappatoire : tu lui obéis au nom de l'honneur, donc tu ne révéles aucune faiblesse !

Il faut que je réfléchisse encore. On verra bien, à Paris... Tiens, au fait, à quoi ressemble Paris ? À Varsovie, en plus grand ? Quand je suis revenu de Varsovie avec le passeport de mon oncle Manès, l'un des voyageurs de mon compartiment m'a dit qu'il arrivait de France. C'était un homme assez grossier, qui n'avait visité aucun des célèbres monuments de la capitale du monde, mais ne tarissait pas d'éloges à propos des *Petites femmes de Paris*... J'essaie de me souvenir : à quelle gare ce voyageur est-il descendu ? Je me revois dans le compartiment... Justement, le train est arrêté dans une gare. Les hauts-parleurs émettent des sons incompréhensibles, ils choisissent toujours des voix trop graves, et d'ailleurs cette voix-là parle anglais. Au moment où le train s'ébranle et repart, je m'aperçois que j'ai très bien compris ce que disait la voix : *Lwów, cinq minutes d'arrêt, Lwów, cinq minutes d'arrêt*... Hé, je vais rater ma correspondance ! Je m'empresse de descendre ma valise du porte-bagage ; si je cours jusqu'au bout du wagon, je peux encore sauter sur le quai avant que le train ne roule trop vite. Je dois d'abord ranger dans la valise tous mes vêtements qui sont éparpillés sur la banquette en face. Je n'arrive pas à ouvrir la valise pour y ranger les vêtements... Le train est sorti de la gare de Lwów. En me penchant par la fenêtre, je vois l'embranchement de Sambor qui s'arrondit vers le sud dans le lointain. Je ne reverrai jamais plus les miens. Je décide d'aller jusqu'à la locomotive et de prier le chauffeur de forger une clef pour ouvrir ma valise. Je traverse le soufflet et entre dans le wagon qui précède le mien. Arrivé au milieu de ce wagon, je découvre qu'il s'agit d'un wagon-dancing et m'étonne de ne pas avoir remarqué plus tôt sa présence, étant donné l'ambiance endiablée qui y règne. Des *Petites femmes de Paris* lèvent la jambe avec entrain au son du French Cancan de *La vie parisienne* d'Offenbach, joué sur un rythme frénétique par un pianiste... un pianiste... Ainsi donc, mon père était dans le train et je ne m'en étais pas aperçu ! Une danseuse est assise sur ses genoux et sautille en mesure...

– Si tu veux devenir un vrai pianiste, tu dois pouvoir jouer avec une femme sur les genoux, me dit-il en yiddish.

– Oui, père, je vais essayer...

Il faut d'abord que je m'habille, car je suis couché dans mon lit et vêtu d'une chemise de nuit.

Pendant les quelques jours qui me restent avant le départ, je me demande quelle profession choisir. Les juifs qui n'ont pas étudié au lycée, les travailleurs manuels, deviennent tailleurs ou maroquiniers ; les autres, médecins. Va pour la médecine ! De nombreux juifs polonais étudient la médecine à Paris ; j'en ai souvent entendu parler à Sambor et à Lwów. Cela facilite mon choix : il me suffit de les suivre sur cette route bien tracée.

J'arrive à Paris le 10 septembre 1925. J'écris aussitôt à mes parents pour les informer de ma décision. Je m'installe dans un petit hôtel situé au coin de la rue Geoffroy Saint Hilaire et de la rue Lacépède, à cinquante mètres du bâtiment de la rue Cuvier où se donnent les cours de l'année préparatoire de médecine – que l'on appelle PCN¹. Plus tard, je trouve une belle chambre au 18, rue Linné, chez Mme Gomez. C'est une femme déjà âgée, abandonnée par son mari.

– Il était voyageur d'commerce, figurez-vous. Un jour, p'dant la guerre, m'sieur m'écrit d'Marseille, com' quoi l'a rencontré n'aut' femme sur la Can'bière, c'est leur grande av'nue là-bas, et qu'par conséquent j'ai pas b'soin d'l'attendre. J'ai décidé d'l'oublier, vous pouvez m'croire !

Elle ne l'oublie pas, puisqu'elle ne se lasse pas de me raconter cette histoire – ainsi que le reste de sa vie. Au début, j'ai du mal à la comprendre, parce qu'elle parle vite en avalant la moitié des syllabes. J'ai étudié la grammaire française et lu des romans en français à Lwów, en prévision de mon séjour à Paris, mais le français parlé ne ressemble pas à celui des livres. Madame Gomez est un bon professeur. Si j'arrive à comprendre ce qu'elle dit, je pourrai noter plus facilement les cours du PCN. Je l'encourage à parler. Elle est enchantée d'avoir trouvé un auditeur aussi attentif.

– Vous croyez p'têt qu'i m'envoie d'l'argent ? Rien du tout ! P'dant qu'i boit du pastis avec sa traînée, j'suis obligée d'louer des chambres et d'tricoter à façon. Moi qu'avais une bonne, j'fais mon ménage moi-même. R'marquez, j'vous trouve bien prope. Si tous les locataires p'vaient ête com'vous...

– Qu'est-ce qué c'est, “sa traînée” ?

– Sa garce, sa catin, sa gourgandine, sa poule, sa morue, sa pute, sa marie-couche-toi-là...

J'enrichis mon vocabulaire.

¹ Sciences Physiques, Chimiques et Naturelles.

1927. Drame de la Jalousie.

Pendant les premiers mois de mon séjour à Paris, je ne touche plus un clavier. Et puis un jour, je découvre que l'on recherche des pianistes pour jouer dans les salles de cinéma¹. J'ajoute ainsi un peu d'argent de poche à la mensualité que m'envoient mes parents.

Je joue la musique pâteuse et pathétique de Rachmaninov pour accompagner *Les Misérables* dans le grand cinéma de la rue Monge². Je vois le film plusieurs fois. Je joue automatiquement, à force, et je connais l'histoire par cœur. Tiens, la roue de la charrette s'est cassée une fois de plus, et ce pauvre gars est coincé là-dessous. Heureusement, M. Madeleine, alias Jean Valjean, va le sauver. Je regarde l'écran en pensant à Frydka et à mon bonheur futur. Parfois, la magie de l'image me saisit malgré moi. Alors que j'ai vu Jean Valjean soulever la charrette à la projection précédente, une angoisse affreuse m'envahit tout à coup. Et s'il n'y arrive pas, cette fois-ci ? Des cauchemars me réveillent la nuit. Je m'enfuis dans une sombre forêt, ou dans les égouts. Le monde entier m'accuse d'un crime que je n'ai pas commis, au son des préludes de Rachmaninov.

Je me sens à la fois impatient et inquiet à l'approche des examens de fin d'année. J'ai hâte d'affronter l'obstacle. Je connais bien mes sujets, mais je crains de commettre des fautes de français à l'écrit et de ne pas comprendre l'examineur à l'oral. En fin de compte, tout se passe bien.

Je prends congé de Mme Gomez et je retourne à Sambor pour les vacances d'été, comme prévu. En septembre 1926, à vingt-et-un ans, je me marie avec Frydka. Mes parents me trouvent un peu jeune. En vérité, je me sens capable d'attendre encore un an, c'est-à-dire d'habiter à Paris avec ma fiancée en respectant sa vertu, mais la mère de Frydka, qui se méfie de la nature humaine, n'y croit pas. Nous tergiversons et hésitons si bien qu'il n'est plus temps d'organiser une grande fête. Selon la coutume, un mariage doit se dérouler dans la famille de l'épousée ; nous allons donc à Lwów, dans le grand appartement de la tante de Frydka. Un rabbin officialise l'union en nous donnant sa bénédiction nuptiale. Je me sens étranger à la religion juive depuis longtemps, mais nous devons faire appel au rabbin parce que le mariage civil n'existe pas.

Nous nous arrêtons à Vienne pour notre nuit de noces. Ce qui est très embêtant, c'est que nous ignorons tous les deux ce que font un homme et une femme dans un lit.

¹ Jusqu'en 1929, le cinéma était muet. Des pianistes jouaient souvent dans les salles.

² Ce cinéma n'existe plus : un supermarché l'a remplacé depuis longtemps.

Nous tentons timidement ceci et cela, mais sans aboutir à grand-chose. Plus tard, à Paris, nous finissons par trouver... Je me demande si tous les mariages commencent de cette manière.

Je ne fréquente plus le bâtiment de la rue Cuvier, mais celui de la rue de l'Ecole de médecine. J'ai donc choisi un petit hôtel de la rue Grégoire de Tours.

Le lendemain de notre arrivée, alors que je montre à Frydka le quartier latin, je rencontre un étudiant polonais de mes amis. Nous bavardons, nous évoquons un film de Chaplin vu au printemps dernier, nous rions, nous n'avons que vingt-et-un ans... Dès que l'étudiant s'est éloigné, Frydka, qui est devenue toute rouge, se tourne vers moi.

– Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de ce film de Chaplin dans tes lettres ? Avec qui l'as-tu vu ? Tu avais juré de tout m'écrire.

– Comment ça, je ne t'en ai pas parlé ? Ecoute, je t'ai bien écrit un jour sur deux, comme je l'avais promis. J'avais parfois énormément de travail, alors je négligeais ce qui n'était pas important.

– Et de quoi d'autre ne m'as-tu pas parlé ?

Ce terrible soupçon s'introduit comme un ver diabolique dans le fruit de notre mariage. Frydka découvre qu'elle aime jouer les commissaires. Elle m'interroge toute la nuit pour remplir les blancs que comportait ma correspondance. Comment mes réponses pourraient-elles la satisfaire ? Pour mieux imaginer ma vie à Paris, elle a passé des semaines ou des mois dans la grande bibliothèque de Lwów à lire des livres et des magazines décrivant le quartier latin. Elle en sait plus que moi sur les carabins¹, le bizutage, les quat'zarts².

– J'ai vu des photographies dans un magazine...

– Eh bien moi, je n'ai rien vu du tout.

– Je ne te crois pas. Ecoute, mon loup, ce serait plus simple que tu me dises la vérité tout de suite.

– Tu veux que j'invente je ne sais quelle débauche pour te faire plaisir ?

Puisque je nie farouchement, Frydka est bien obligée de continuer son interrogatoire la nuit suivante...

– Tu as menti à propos de ce film de Chaplin, oui ou non ? Comment puis-je savoir ce qui était vrai et ce qui était faux dans tes lettres ? Ma mère m'avait prévenue...

– Elle t'a dit que je mentais dans mes lettres ?

– Elle m'a dit que tous les hommes mentent.

¹ Etudiants en médecine.

² Bal de l'école des Arts et Métiers.

Alors que je dois comprendre et apprendre des sujets difficiles dans une langue que je ne maîtrise pas encore complètement, je pars à la faculté après une nuit blanche. Frydka reste dans son lit afin de prendre des forces pour la suite du combat.

Après avoir observé mes réactions à plusieurs sortes d'arguments, elle trouve enfin le défaut de ma cuirasse.

– J'aurais dû me douter que tu me tromperais avec n'importe quelle fille... Derrière tes beaux airs de cadet de la garde, tu n'es qu'un voyou. Tu as quand même passé ton enfance au-dessus d'une maison de passe. Car enfin, comment qualifier ces "danseuses" qui habitaient au premier étage ? Ne pouvait-on pas monter chez elles en payant une somme convenue ? Un pourcentage de cette somme n'était-il pas prélevé par le patron de l'établissement ? Quel est donc le mot utilisé par les Français ? Hareng ? Non, ce n'est pas cela... Ah oui, *Maquereau* ! Et ta mère, malgré toute sa religion et sa morale, n'est-elle pas une ancienne... ?

Quand elle insulte mes parents, je deviens fou furieux. Incapable de trouver les mots pour répondre, je frappe sauvagement Frydka. Elle jubile... C'est bien la preuve qu'elle a visé juste !

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Ainsi, je peux me changer en un vulgaire voyou de la même manière que le Dr Jekyll se transforme en Mr Hyde. Même pas besoin d'avaler une potion magique. Ma mère m'a souvent raconté que je me fâchais tout rouge quand j'étais petit, mais elle ajoutait que je m'étais calmé avec l'âge. Ma mère... Je ne peux pas laisser dire que ma mère... Tiens, c'est ça, je me bats pour défendre l'honneur de la famille Greif, comme un vrai Polonais. J'obéis au commandement "Tu honoreras ton père et ta mère", respecté par toutes les personnes civilisées. Une gifle pour Papa ! Un coup de poing pour Maman !

En sortant de la faculté, rue de l'Ecole de Médecine, j'entre parfois dans la librairie François, au carrefour de l'Odéon, pour consulter une revue ou un livre. Quand j'arrive à l'hôtel, je vois dans les beaux yeux noirs de Frydka une lueur mauvaise que je connais bien...

– Le cours s'est achevé à quatre heures, il est cinq heures moins le quart. Qu'as-tu fait entre-temps ? Avec quelle fille as-tu fricoté ? Quel nouveau mensonge vas-tu inventer ?

– J'ai troussé une marie-couche-toi-là dans une maison close !

Nous prolongeons le supplice en hurlant nos injures à voix basse, au lieu de crier franchement. Nous conservons une sorte de souci des convenances. Dans un hôtel, on entend tout d'une chambre à l'autre... J'apprends l'art de donner des coups silencieux dans l'obscurité la plus complète. J'utilise une petite portion de ma force, qui est immense : au lycée, je remportais tous les tournois de lutte gréco-romaine. Par moments, j'observe la scène comme en sortant de moi-même. "C'est un combat de nègres dans un tunnel", me dis-je. Les étudiants français appliquent cette expression

aux clichés radiographiques défectueux. Quand le film est blanc, ils disent : un combat d'ours blancs sur la banquise.

Le principal résultat de ces perturbations conjugales, c'est que je rate mon examen d'histologie. Je ne peux pas rentrer à Sambor pour les vacances, comme prévu, puisque je dois préparer la session de septembre. Frydka part donc toute seule.

Ouf ! Enfin dormir. Où ? Je cherche un endroit tranquille sur la carte. À Sambor, je saurais bien trouver un petit village des Carpates propice au bachotage... Là ? Montreuil ? Le nom ressemble à Mont Blanc ou Mont Dore ; c'est certainement un coin montagneux. Ah, mais le voyage en train me paraît un peu court, et la montagne n'est pas au rendez-vous. J'aborde un passant à l'air aimable et lui demande son avis.

– Essayez donc les bords de la Marne, me conseille le quidam.

C'est ainsi que je m'installe à Joinville, chez une vieille dame qui loue des chambres, pour préparer mon examen.

Ce pavillon situé au bord de l'eau ne ressemble pas spécialement à l'auberge Greif, mais le verger me rappelle celui de Sambor. Oncle Léon (le mari de tante Régine) est mort. Ma mère a recueilli Régine, qui est sa sœur ; elle lui a donné l'ancienne chambre d'enfants. Mon cousin Markus travaille à Berhometh, dans les Carpates. Pour l'instant, oncle Louis et tante Anna restent en Roumanie avec leurs deux filles. Ah, comme j'aimerais revoir Salka, et mes parents, et tous les autres ! Je ne suis jamais resté si longtemps loin de chez moi...

La propriétaire du pavillon loue une autre chambre à deux étudiants turcs. Juifs turcs. De gais lurons, ceux-là. Il faut les voir chanter et danser dans le jardin avec leurs amis et amies, se baigner dans la Marne, cuire des brochettes et boire leur liqueur anisée...

Je regarde avec curiosité les belles Orientales. Je me souviens (en rougissant) de la visite de mon cousin Benjamin dans le quartier réservé d'Istanbul. Je les croise dans les couloirs ou dans le jardin, je leur souris, je leur dis poliment bonjour.

De temps en temps, les deux étudiants vont travailler à Paris pour gagner un peu d'argent. Un jour qu'ils sont partis, une des jeunes filles vient leur rendre visite. Je l'ai déjà remarquée : elle est très brune et rit beaucoup en montrant de grandes dents blanches. L'absence de ses amis n'a pas l'air de la gêner ; elle se change dans la salle de bains, puis plonge dans la Marne. M'apercevant à ma fenêtre, elle m'invite à venir la rejoindre.

Justement, je désirais profiter de la rivière pour apprendre à nager. Je viens de m'acheter un maillot de bain. Je descends sur la rive, j'entre prudemment dans l'eau...

– Euh, jé ne sais pas nager, mais j'ai décidé d'apprendre...

La jeune Turque rit bruyamment :

– Ce n'est pas difficile, je vais vous montrer !

Elle effectue quelques mouvements de brasse à titre d'exemple, puis me demande de l'imiter.

– Allonge-toi dans l'eau, je te soutiendrai.

Elle place ses mains sous mon ventre. Elle me chatouille en riant... Et moi, la sensation de ces mains caressant ma peau... Une sensation... un désir... un bouleversement...

Je croyais que les juives turques tenaient à rester pures jusqu'à leur mariage, mais mon instinct viril, qui se réveille après un long sommeil, interprète certains gestes de la jeune fille comme des avances indiscutables. Comment résister à mon instinct ? Je me sens malheureux, j'ai besoin d'être consolé de mes déboires et de ma solitude. Nous passons de la rivière à la chambre ; après le cours de natation, ma nouvelle maîtresse me donne un cours d'éducation sexuelle dont j'avais bien besoin.

Au fond, ce qui m'arrive est parfaitement normal. Quand Frydka me poussait à bout, je regrettais souvent de n'avoir pas effectivement accompli les actes qu'elle me reprochait. Voilà, maintenant c'est fait, et bien fait. La fidélité dans le mariage, c'est une convention stupide. Salka avait raison quand elle se moquait de l'honneur et de toutes ces fadaïses. Je pourrais broder de nouveaux principes avec du fil rouge : "Tant qu'à être puni, autant commettre le crime", "On ne vit qu'une fois", "Il faut sauter sur l'occasion". Dans l'argot des étudiants en médecine, le mot "sauter" a un sens obscène. "Cette petite Turque était une occasion, tu as bien fait de la sauter", diraient-ils. "À la hussarde !" ajouteraient-ils.

Au bout de deux mois, le matin même du retour de Frydka, nous nous quittons bons amis.

Transformé par mon été turc, je ne me donne plus le mal de répondre à mon épouse, de lui expliquer que l'on peut fort bien passer quarante minutes à feuilleter des livres chez François, de surveiller mon emploi du temps pour en rendre compte. Frydka est convaincue que je mens en permanence... Elle me gifle dans la rue parce que je regarde une autre femme. Elle me gifle chez un Polonais qui donne une fête pour la Saint Sylvestre, parce que j'enlace tendrement (dit-elle) la femme avec laquelle je danse. Elle me sait trop timide pour répliquer en public, mais je lui rends les coups plus tard, en ajoutant les intérêts.

Aux nuits blanches à la maison succèdent les nuits blanches à l'hôpital. Plus j'avance sur la voie de ma future profession, plus je me sens capable d'analyser scientifiquement la situation de mon couple. C'est très simple : *Moi médecin, toi malade*. J'explique à Frydka qu'elle montre tous les symptômes d'une psychose maniaco-dépressive avec accès de paranoïa.

– Tu ferais bien de te soigner avant que ton état empire. D’ailleurs ta mère est folle aussi.

– Le plus fou des deux... Je suis allée à la bibliothèque et j’ai lu des livres de psychanalyse. Tu ressembles à ton auberge. En haut, les bonnes manières, les belles paroles, la société et ses convenances. En bas, les pulsions infantiles et les désirs grossiers, la goinfrerie et les turpitudes. Tu refoules ces bas instincts, mais ils te dominent inconsciemment !

En 1928 et 1929, nous passons nos vacances à Sambor et jouons la comédie pour présenter à nos parents l’image heureuse qu’ils attendent. En 1930, nous rendons visite au cousin Markus, à Berhometh. Personne ne me comprend aussi bien que Markus ; il remarque tout de suite que quelque chose ne va pas. Il déclare à mes parents qu’à son avis je suis malheureux.

Heureuse initiative. Je ne parlais pas à mes parents, de peur de m’entendre dire, ouvertement ou à mots couverts : “Ah, nous l’avions bien prévu”. Je n’avais pas envie de reconnaître devant eux que le libre arbitre, éclairé par la raison scientifique, pouvait commettre une erreur que leurs préjugés anachroniques auraient permis d’éviter... L’intervention d’un médiateur évite la confrontation douloureuse du fils prodigue et de ses parents. Je peux revenir sur mes pas discrètement, sans perdre la face.

Nous avons tout de même tenu quatre ans. Il y avait aussi des réconciliations. Si je me suis entêté dans ma folie, c’est peut-être que ce Mr Hyde tapi au fond de moi se délectait de la violence qui animait nos nuits. Je voulais aussi éviter de peiner mes parents, qui avaient placé tant d’espoirs en moi. Maintenant que Markus leur a tout dit, ce qui le rend d’ailleurs en partie responsable de leur déception et de leur chagrin, je me sens libre de prendre l’inévitable décision. Je demande à Frydka de me laisser repartir seul à Paris.

– Il faut que je prépare les concours dans les meilleures conditions possibles, ma chérie. Quant à l’avenir de notre couple... Dans un an, nous en reparlerons.

1930. Une Française nommée Yanka.

Je n'ai pas envie de retourner à l'hôtel de la rue Grégoire de Tours, dans lequel on dort si mal. Un de mes amis me cède une chambre qu'il occupait dans un hôtel de la rue Rollin ; c'est une ruelle étroite, qui monte de la rue Monge à la rue du Cardinal Lemoine, et qui présente la particularité de commencer par un escalier. En me penchant par la fenêtre, j'aperçois l'escalier, la rue Monge avec ses passants et ses voitures, ainsi que le jardin qui entoure les arènes de Lutèce.

Je loue un petit piano droit, que je réussis à glisser dans ma chambre en repoussant le lit tout contre le mur. Frydka m'empêchait de jouer du piano. Elle était jalouse de la musique. Je ne devais rien aimer, en dehors d'elle.

De l'autre côté de la rue Rollin, tout près, une jolie jeune femme époussette et balaie son appartement en chantonnant. Sa fenêtre est ouverte, parce qu'il faut aérer quand on fait le ménage. La mienne est ouverte aussi, parce que le mois de septembre est chaud. Elle porte un tablier et un fichu ; c'est sûrement une bonne. Je pense à la cousine Malcia, qui était servante à l'auberge Greif et qui trône aujourd'hui, comme une reine, dans sa petite boutique de liqueurs et de cigarettes.

Je me sens heureux. Cela fait des années que je ne me suis pas senti aussi heureux. Le bonheur du prisonnier libéré ! Retrouver Paris, le quartier latin, les croissants avec le café au lait du matin, les camarades à la faculté et à l'hôpital... Tout me paraît neuf, prometteur, printanier – avec quelques mois de retard. Dans mon exubérance, je lance à la jeune bonne d'en face une friandise rapportée de Pologne. Elle jette le biscuit dans la rue et ferme sa fenêtre.

Ma mère a bourré ma valise de bonbons, de gâteaux, de chocolats et autres sucreries. Elle pense que l'on ne trouve rien à manger à Paris. Sa sollicitude me rappelle mes premières années d'école : elle ne manquait jamais de glisser dans ma gibecière ("tu le mangeras à la récréation") un petit pain au saumon ou au caviar. J'ai été un fils de riche, avec mes chemises sur mesure et mon caviar, mais j'habite maintenant dans une minuscule chambre d'hôtel, comme les autres étudiants. Quand je pense au dévouement de ma mère, mes yeux s'embuent de larmes.

Je pleure aussi en assistant à un concert de Horowitz¹. J'aurais pu monter sur scène à sa place...

Je vois parfois le nom d'Alfred Cortot sur les affiches. Au lieu de m'apitoyer sur mon propre sort, je ferais mieux de m'inscrire à l'école Normale de Musique. Je manque de pratique, mais je pourrais m'y remettre. Huit heures par jour. Les

¹ Pianiste virtuose russe (1904-1989). Vers 1930, après plusieurs tournées en Europe, il s'est installé aux États-Unis et a acquis la nationalité américaine.

gammes, les arpèges, les exercices de Czerny. Simple question de volonté. Non, c'est impossible... Après tout ce temps, la recommandation de Steuerman ne vaut pas mieux qu'un morceau de pain rassis. J'ai choisi. J'obéis au Destin. Si j'avais nourri pour la musique une véritable passion, comme Horowitz et les autres, rien n'aurait pu me détourner de ma voie. Je n'aurais pas cédé au chantage de Frydka. Elle rêvait de devenir la femme du docteur, pas la femme du pianiste.

Elle prétendait qu'elle n'avait pas eu elle-même l'idée de me déconseiller le piano, mais qu'elle obéissait à des instructions secrètes de mon père. Comme elle avait l'habitude d'inventer n'importe quoi pour salir mes parents, je ne la croyais pas. Et pourtant... Mon père avait fait imprimer par son cousin le diplôme de médecin-général-en-chef accroché au-dessus de mon lit. Il ne m'a jamais demandé si je regrettais d'avoir abandonné le piano. Maintenant, je suis trop vieux : vingt-cinq ans... À l'hôpital, on m'appelle déjà "Docteur".

Je joue du Chopin sur mon piano droit. Mes mains bondissent sur le clavier ; le délicieux sentiment de liberté qui me vivifie depuis mon retour leur donne des ailes ! Souvent, la femme au fichu m'écoute et sourit. Elle a une grande bouche qui ne demande qu'à rire. Un beau jour, elle m'applaudit.

– Est-ce que vous pouvez jouer la valse numéro sept ?

– Vénez l'écouter ici !

– Ça non, je ne peux pas. Non vraiment, c'est impossible.

Quelques jours plus tard, elle traverse quand même la rue.

– Une minute, pas plus... Euh, mon mari tient le magasin de radios rue Monge, tout de suite à gauche en descendant l'escalier. Vous comprenez...

– Et moi qui vous prétais pour une bonne !

Elle s'appelle Jeanne. Son mari lui apporte la sécurité, mais elle ne l'aime pas. Je découvre vite que ma manière de jouer Chopin lui tourne la tête. Mon accent polonais lui paraît exotique. Avec moi, elle a l'impression de voyager très loin sans quitter sa rue. Nous prenons l'habitude de nous promener au parc Montsouris, jusqu'au jour où je, hmm, saute sur l'occasion...

Pendant quelques mois, nous louons des chambres *à l'heure* dans des petits hôtels plus ou moins propres. Et puis elle quitte son mari et nous nous installons dans un hôtel de la rue des Gobelins. Elle célèbre sa nouvelle vie en remplaçant son prénom par un équivalent polonais, Yanka.

Je regrette un peu la rue Rollin et son escalier, mais nous ne pouvons tout de même pas habiter en face de son mari.

Quand je vivais avec Frydka, je fréquentais surtout des étudiants polonais. Il me semblait que les étudiants français nous méprisaient parce que nous venions d'un pays à peine civilisé et parlions avec un accent ridicule. Yanka me fait découvrir,

dans les quartiers de la rue Monge et des Gobelins, le petit peuple de Paris. Des gens simples et gais, ouvriers, commerçants, artisans, qui me rappellent un peu les clients de l'auberge Greif. Avec de grandes différences : ici, les concierges savent lire, on les voit même assis devant leur porte à éplucher "Le Petit Parisien", et ils ne se saoulent pas tous les dimanches (enfin, disons, moins que les Polonais).

Les parents de Yanka habitent rue Pestalozzi, à deux pas de la rue Monge. Leur appartement, avec son parquet ciré et ses meubles rustiques, me rappelle celui de Mme Gomez, dont le mari vivait à Marseille avec une traînée. Le père de Yanka est un gros bonhomme rougeaud qui insère sans effort apparent une plaisanterie ou deux dans chacune de ses phrases. Il parle avec le même accent "parigot" que l'actrice Arletty, une enfant du quartier. Il connaît par cœur tous les opéras italiens. Son épouse, une Bretonne pleine de bon sens, me prend en amitié. Je crois comprendre qu'elle trouve Yanka un peu trop volage. Comme elle a l'impression que je suis un homme sérieux, elle espère que sa fille se calmera en ma compagnie.

Ce qui m'étonne le plus, c'est que le père de Yanka énonce des opinions politiques "de gauche" et les étaye avec des arguments solides et mêmes des références à Marx et Bakounine. Il me demande pourquoi je ne suis pas resté en Pologne pour étudier la médecine.

– Moi, jé suis venu en France pour étudier le piano et j'ai choisi la médecine par hasard, mais les autres "Polonais" de la faculté de médecine doivent s'expatrier parce que l'université est pratiquement interdite aux juifs.

– Ça par exemple ! Mais comment savent-ils que vous êtes juifs ?

Je souris, mais en vérité j'ai envie de pleurer tellement sa question me bouleverse.

– C'est absolument extraordinaire que vous me posiez cette question.

– Ah bon. Et pourquoi donc ?

– Parce que cela prouve qu'en France, on peut être juif sans que personne ne le sache. Vous avez bien de la chance, croyez-moi.

– Oui, mais vous ne m'avez pas répondu. Comment le savent-ils ?

– Eh bien, c'est écrit sur ma carte d'identité : religion mosaïque. Chez nous, on ne déclare pas les naissances à la mairie, mais à l'église ou à la synagogue. À l'école publique, il y a des cours de religion obligatoires ; les catholiques vont d'un côté, les juifs de l'autre. Les juifs polonais sont venus d'Allemagne au moment des croisades, pour fuir les persécutions. Ils parlent une sorte de dialecte allemand et portent souvent des noms allemands. "Greif", par exemple, signifie "griffon" en allemand. C'est un nom courant en Allemagne et en Autriche.

– Si vous parlez votre propre langue, évidemment, ils vont vous reconnaître. En France, les juifs parlent français. Pourquoi ne parlez-vous pas polonais ?

– Ils ont gardé leur langue comme les Québécois, qui ont gardé le français dans un pays où les gens parlent anglais. En fait, les juifs de ma génération parlent polonais.

Cela ne change rien à l'affaire. On dit que les Polonais ont une sorte de sixième sens, qui leur permet de savoir qui est juif.

– Si j'ai bien compris, cela ne suffit pas de parler polonais. Vous devriez changer de nom, en plus.

– Et de prénom ! À ma naissance, mes parents m'ont donné un prénom hébreu, Arie'h, c'est-à-dire "lion", pour honorer mon grand-père qui était mort. C'est ce prénom qui figure sur ma carte d'identité, même s'ils l'ont tout de suite remplacé par son équivalent polonais, Léon.

– Lonek, c'est Léon ?

– Oui, ma chérie, c'est un diminutif, comme Jeannette pour Jeanne. De toute façon, les Polonais catholiques n'appellent pas leurs enfants Léon, de peur qu'on suppose qu'ils se nomment en vérité Arie'h. Ils ne les nomment pas Maurice, parce que les juifs remplacent Moïse par Maurice.

– Les juifs devraient donc éviter aussi Léon et Maurice.

– Certains juifs choisissent de vrais prénoms polonais, comme Stanislas ou Casimir.

– C'est amusant, Casimir.

– On ne dit pas vraiment Casimir ; on utilise le diminutif Kazik. Pour Stanislas, on dit Stachek ou Stajenku.

À partir du moment où je vis avec Yanka, je commence à me sentir un peu français. J'ai passé cinq ans à Paris, mais j'ai toujours eu l'intention de repartir en Pologne, dès la fin de mes études, pour y exercer la médecine en transformant mon diplôme – ce que nous appelons "nostrifier". Au cours de mon dernier été à Sambor, mes deux beaux-frères, qui sont médecins, m'ont vivement déconseillé le retour au pays.

– Les médecins juifs sont déjà trop nombreux dans les quartiers juifs, et il devient de plus en plus difficile d'exercer ailleurs. Tu ferais bien mieux d'envisager une carrière en France, si c'est possible.

La cohabitation avec Yanka m'ouvre des perspectives, rend peut-être réalisable ce qu'auparavant je n'osais même pas imaginer.

Et Frydka ? Ah oui, Frydka. J'ai promis de retourner à Sambor pour les vacances. Je dois renouer avec elle, la ramener à Paris... Non, non, non ! Même si je n'avais pas rencontré Yanka, je ne pourrais pas... Le cauchemar est fini, je ne vais pas recommencer. Au printemps 1931, j'envoie une longue lettre d'explication à la tante de Frydka, à Lwów. C'est chez elle que nous nous sommes mariés. C'est une femme raisonnable, tout le contraire de Frydka et de sa mère ; elle est capable de comprendre.

Je décide de passer l'été en France, afin de marquer la fermeté de ma décision. Yanka est très contente...

– Oui, mais ta femme ? Qu'est-ce qu'elle va penser ?

– Frydka ? Elle pensera ce qu'elle voudra. Avec son caractère sournois, elle dira que je me dérobe, que je suis trop lâche pour lui annoncer la chose de vive voix, que j'ai peur de mes parents. Qu'elle pense ce qu'elle veut, je m'en moque.

Alors que je me croyais tiré d'affaire, mon père vient me voir, sous prétexte de visiter la fameuse Exposition Coloniale.

Je tente de lui expliquer l'échec de mon mariage. Je ne mentionne pas Yanka. Je la quitte provisoirement et m'installe avec lui dans un autre hôtel, dans le quartier de la République. Les habitants d'une petite ville comme Sambor s'amuse parfois à inventer, colporter et écouter des ragots stupides. Ainsi, il y a deux ou trois ans, un client du restaurant a dit à mon père :

– Mon fils étudie la médecine à Nancy. Il n'a jamais entendu parler d'un Greif étudiant en médecine... Vous lui envoyez une mensualité, mais rien ne vous prouve qu'il l'utilise à bon escient.

Maintenant, on risque de dire : “Pensez donc, la vie parisienne lui a tourné la tête, il abandonne son épouse pour se *coller avec une femme légère* !” Je n'aurais plus qu'à aller là-bas pour leur expliquer que c'est la faute de Frydka, tout ça, et qu'ils ne doivent pas me confondre avec le mari de Mme Gomez, qui est resté à Marseille avec une traînée.

Yanka veut voir le mystérieux *tatko*¹. Elle nous suit de loin, à la manière d'un détective privé dans un film. Nous visitons l'Exposition Coloniale, puis les principales brasseries de Paris. Mon père est effaré :

– *Ach du Lieber Gott*² ! Ces Parisiens dont on vante tant le raffinement boivent une bien mauvaise bière. Le pire, c'est qu'un *demi* ne mesure pas un demi-litre, loin de là !

Je m'étonne de voir ce vieillard de cinquante-six ans trotter si gaillardement d'un bout à l'autre de la capitale. Moi aussi, un jour, j'aurai cinquante-six ans. Vivrai-je en Pologne ? En France ? Aurai-je des enfants ? Serai-je aussi vigoureux que mon père ?

Les nouvelles de Sambor sont bonnes et mauvaises. Le restaurant et le commerce de liqueurs vont bien. Max Weintraub, le vieux garçon de café, a pris sa retraite. Ma mère est de plus en plus toquée de ses deux petits-enfants, Dolek et Mélanie, âgés de cinq et trois ans. Benek, le mari de Rózia, exerce son métier de façon très nonchalante : il ne se déplace que si l'on envoie un fiacre le chercher, et n'essaie aucunement d'agrandir sa clientèle, pourtant modeste. La voix de mon père comporte une nuance de réprobation manifeste quand il parle de ce gendre paresseux. L'autre gendre, Michel, s'est installé à Lwów, où il travaille dur et gagne assez bien sa vie. Hélas, Salka souffre de plus en plus de sa néphrite, malgré plusieurs cures à

¹ Diminutif de *tatus*, “papa”.

² Mon Dieu !

Karlsbad¹. Fantasque et têtue à la fois, elle refuse de suivre le régime alimentaire que lui conseille son mari. “Je préfère une vie courte et agréable à une vie longue et pénible”, dit-elle. Tante Anna est très malade : tuberculose pulmonaire. Elle séjourne depuis plusieurs mois dans un sanatorium à Méran, dans les Dolomites. Ma cousine Sylvie, inspirée par mon exemple, étudie la médecine à Rouen depuis 1928 ; Rose est restée avec son père à Czernowitz.

Comme mon père veut connaître la Côte d’Azur, nous passons une semaine ensemble à Cannes. Il se baigne tous les jours. Je sais enfin nager : après les leçons *alla turca* dans la Marne, je suis allé plusieurs fois à la piscine avec Yanka.

Mon père est venu en France en traversant divers lieux qui ne lui disaient rien : Varsovie, Poznan, Berlin, Dortmund, Cologne, Aix-la-Chapelle, Liège. Il rentre chez lui en passant d’abord par Gênes et Venise, puis par une série de villes dont il a souvent entendu parler quand il était sous-officier de l’armée austro-hongroise : Trieste, Ljubljana, Zagreb, Budapest et Cracovie.

¹ Cette ville portait déjà son nom tchèque, Karlovy-Vary, mais on utilisait encore couramment l’ancien nom autrichien.

1936. La crampe des écrivains.

Yanka est vive, gaie, sportive, infatigable. Elle possède une qualité bien française, le mot n'existe même pas en polonais : elle est débrouillarde. Elle obtient un emploi de secrétaire dans une agence de publicité. Elle trouve un logement de trois pièces au 68, boulevard Saint Marcel, à deux pas de mon hôpital, la Salpêtrière. Son salaire constitue notre principal revenu.

Tous les soirs, en rentrant de son travail, elle prépare un bon dîner de cuisine française. D'abord un potage aux légumes ou des poireaux à la vinaigrette, ensuite une escalope panée avec des pâtes ou une entrecôte avec des pommes de terre sautées, un peu de salade, un bon camembert et des fruits. Je prends l'habitude de boire du vin, au point d'en oublier le goût de la bière. Après le dîner, Yanka lave la vaisselle et moi je l'essuie.

Elle m'enseigne le vélo. Elle m'emmène camper le samedi et le dimanche avec un groupe appartenant à la FSGT (Fédération Sportive Générale des Travailleurs). Au bout de quelques années, ce groupe devient autonome sous l'appellation "les Amis de la Nature" ou "A. N." Nous achetons un tandem, mais ce n'est pas commode. Nous le revendons et reprenons des vélos ordinaires.

Le samedi soir, les campeurs allument un grand feu et chantent tous ensemble. J'apprends des vieilles chansons françaises : *Aux marches du palais*, *Le pont du nord*, *Le roi a fait battre tambour*. Je joue à la chandelle et aux portraits avec les autres, en riant comme un gamin. Je suis devenu un joyeux drille. Les gens qui m'ont connu à l'époque où je vivais avec Frydka ne me reconnaissent plus.

J'achève mes études de médecine en 1931. Je dois encore passer mes examens cliniques et rédiger ma thèse pour pouvoir porter officiellement le titre de Docteur, mais ma situation d'externe des hôpitaux me convient. Je ne me presse pas de choisir une spécialité. Je vais m'engager pour toute la vie ; ce n'est pas une décision que l'on peut prendre à la légère. Comme j'aime la littérature et la création artistique, j'envisage d'étudier les maladies de l'esprit. Pour voir si ce domaine m'attire, j'étudie la psychologie à la Sorbonne parallèlement à la médecine.

La psychiatrie et la neurologie sont regroupées en une spécialité unique, la neuropsychiatrie, mais il faut néanmoins étudier séparément les deux disciplines¹. Je commence par la neurologie, parce qu'on me propose une bonne place dans le service du professeur Alajouanine, à Bicêtre. Sous l'influence de ce maître éminent, je

¹ Aujourd'hui, ces deux spécialités sont complètement séparées. On est soit neurologue, soit psychiatre.

découvre la supériorité de la neurologie sur la psychiatrie. La neurologie est une science très fine, qui permet d'établir un diagnostic précis. En observant les symptômes, on peut déduire la localisation exacte de l'affection dans le système nerveux ; si dans certains cas la maladie progresse de façon inexorable, il existe aussi de nombreuses situations dans lesquelles une petite opération chirurgicale permet d'obtenir une guérison complète. Quant à la psychiatrie, mérite-t-elle le nom de science ? Cette discipline est incapable de tracer une frontière solide entre les différentes maladies, ce qui ne l'empêche pas de leur donner des noms ronflants ; le seul traitement connu consiste à serrer les malades dans une camisole de force en attendant que ça se passe. Bref, si la psychiatrie me paraît plus romantique (sans parler de la psychanalyse, que je ne considère pas comme une science, mais comme un art cousin de la poésie), la neurologie repose sur des fondations solides qui la rendent apte à séduire un étudiant épris de rationnel.

Je pense toujours revenir en Pologne pour y exercer la médecine. Le professeur Alajouanine m'encourage.

– Je connais plusieurs professeurs là-bas. Avec la recommandation que je vous donnerai, vous trouverez facilement une place de chef de service dans un grand hôpital.

Je rentre à Sambor pour l'été 1932. J'annonce à mes deux beaux-frères que j'ai à peu près terminé mes études. Ils me félicitent.

– Le professeur Alajouanine dit qu'avec sa recommandation, je pourrai trouver facilement une place de chef de service dans un hôpital de Varsovie.

– Tu es fou ! Aucun professeur ne te prendra. Il n'y a plus de chefs de service juifs depuis longtemps.

Mes parents acceptent, sans doute à contre-cœur, le pronostic de mes beaux-frères : je dois absolument trouver le moyen d'exercer la médecine en France. C'est faisable. Il suffit de passer le baccalauréat français pour obtenir le diplôme d'État plutôt que le diplôme d'université réservé aux étudiants étrangers. Ensuite, il faut acquérir la nationalité française pour pouvoir exercer en France.

Je passe la première partie du baccalauréat en 1934 – une question familière en histoire : le Congrès de Vienne de 1815, qui a décidé le partage de la Pologne – et la seconde en 1935. L'année suivante, je rédige ma thèse, intitulée “Le syndrome de dyskinésie de l'écriture (crampe des écrivains)” et signée “Docteur Léon Greif”. Je démontre que la crampe des écrivains n'est pas une maladie fonctionnelle, c'est-à-dire psychosomatique, comme le mal de gorge des cantatrices, mais la première manifestation de certaines maladies du système nerveux, et principalement de la maladie de Parkinson. Cette difficulté à effectuer les gestes fins gêne évidemment plus les personnes qui écrivent que les bûcherons, d'où son nom, mais il n'existe pas

de lien de cause à effet entre l'écriture et le syndrome. Autrement dit : si vous souffrez de la crampe des écrivains, adressez-vous à un neurologue plutôt qu'à un psychiatre.

Et ensuite, la naturalisation. On ne peut pas comparer la France, cette belle et grande République, à un pays aussi arriéré que la Pologne, où l'on obtient des faveurs en achetant une *protektzia*, c'est-à-dire une recommandation. En tout cas, ce mot n'existe pas en français. Disons que Yanka, qui est très *débrouillarde*, connaît quelqu'un qui connaît un député... On verse une certaine somme d'argent, et la demande de naturalisation que l'on dépose est examinée avec bienveillance et promptitude. C'est ainsi que je deviens français en 1936.

Je passe mon permis de conduire. Nous achetons des vélomoteurs, avec lesquels nous allons camper sur la Côte d'Azur.

La Fondation Curie m'engage comme assistant. C'est un petit hôpital d'avant-garde, créé par Marie Curie, où l'on utilise la radio-activité pour soigner le cancer et d'autres maladies. Le vieux Claudius Regaud, qui dirige la fondation, ressemble à un bon grand-père et nous traite avec bienveillance, de sorte que nous avons l'impression d'appartenir à une famille plutôt qu'à un hôpital. Puisque je suis neurologue, on m'affecte au service de radiothérapie du cerveau. Mon chef de service, le docteur Castelnau, parle avec un bel accent du midi. Il est timide, nerveux, excessivement méticuleux. Il vérifie chaque acte plusieurs fois, comme s'il souffrait de la maladie appelée psychose obsessionnelle. Il me confie la moitié du service.

– Je vous laisse la responsabilité complète de votre moitié, Greif.

– Vous êtes sûr ? Vous avez beaucoup plus d'expérience que moi.

– Oui, mais je risque de perdre énormément de temps à vérifier tout ce que vous faites. Il vaut mieux que je ne m'en mêle pas du tout.

Je commets certainement des erreurs, mais cela n'a pas beaucoup d'importance : comme nous ne savons pas focaliser les radiations de façon précise sur les tumeurs, les résultats sont assez incertains.

Le docteur Castelnau est très fier de son fils, qui vient d'être reçu au concours de Polytechnique. J'ai vaguement entendu parler de cette école.

– C'est une école d'ingénieurs, n'est-ce pas ?

– Beaucoup plus que cela, Greif. Une institution ! Elle accueille l'élite des Français, la crème de la crème...

– C'est excellent pour votre fils, dans ce cas.

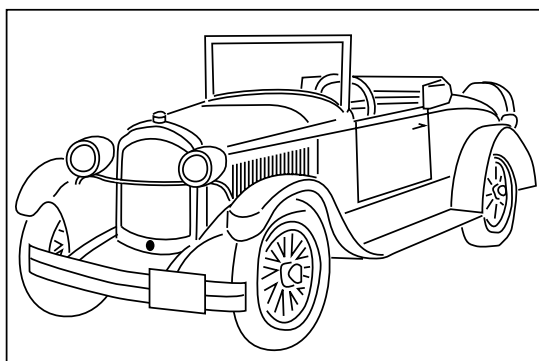
– Bien sûr. Son avenir est assuré. Il pourra devenir haut fonctionnaire de l'État, ou obtenir un poste de prestige dans une grande entreprise.

– J'imagine qu'il n'est pas facile d'entrer dans cette école.

– Il faut passer un concours très difficile. Ils prennent trois cents élèves chaque année. On prépare le concours dans des classes spéciales des lycées. Ah, on doit y

penser bien à l'avance. Les meilleurs classes de préparation se trouvent au lycée Louis-le-Grand. Quand mon fils n'était encore qu'un gosse de dix ans, je l'ai mis au lycée Montaigne, parce que les meilleurs élèves de Montaigne sont admis automatiquement au lycée Louis-le-Grand.

Me sentant riche, j'achète un superbe cabriolet Chrysler de 1929, des meubles de style empire convenant au bureau d'un médecin et un piano Pleyel demi-queue.



Yanka semble connaître non seulement tous les commerçants du boulevard Saint Marcel, de l'avenue des Gobelins et de la rue Mouffetard, tous les locataires de l'immeuble, mais aussi toutes les infirmières de la Fondation Curie et de la Salpêtrière. On l'appelle *Madame Greif*. En sa compagnie, je deviens un excellent nageur, j'apprends à jouer au volley-ball et à la belote, et j'acquies une bonne connaissance de la langue française telle qu'on la parle dans les rues de Paris.

Tous les vendredis soirs, nous nous entassons dans la Chrysler à dix ou douze – des médecins, des infirmières, et Yanka – pour aller à la piscine de Pontoise. En apparence, le cabriolet ne contient qu'une seule banquette, mais deux places de plus apparaissent quand on ouvre le coffre. Les personnes qui n'ont pas froid aux yeux se tiennent debout sur les marchepieds. Après la piscine, nous remontons le Boul'Mich dans la voiture en chantant à tue-tête, puis nous engloutissons des montagnes de croissants chez Capoulade, au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot.

– Combien de croissants avez-vous mangés ? demande le garçon.

– Vingt-neuf, soixante-cinq, cinquante-douze, répondons-nous en riant, avant d'indiquer sans rire une quantité bien inférieure à la réalité.

Je deviens copain avec un grand médecin belge très athlétique, véritable champion de natation, Paul Fagnard. Il dit : “On ne sait pas plonger avec tout ce monde”, au lieu de “on ne peut pas plonger”. Et aussi “septante” et “nonante”. Les autres se moquent de son accent. Je ne sais pas pourquoi ils le trouvent plus drôle que le mien.

Et Frydka ? Eh bien, Frydka vit à Paris, où elle est revenue peu après la visite de mon père. Elle n'avait aucune idée de l'horreur qu'elle m'inspirait et voulait *arranger*

les choses. En découvrant l'existence de Yanka, elle a décidé d'attendre ; aussi longtemps qu'il le faudrait. Après avoir étudié les lettres à la Sorbonne, elle a trouvé une place de documentaliste dans un institut de langues slaves dépendant de l'université. Informée de ma situation par des amis communs, elle me téléphone en 1937.

– Maintenant que tu es français, je peux aussi être naturalisée, à condition que tu en fasses la demande. Puisque c'est toi le chef de famille, en principe. Ce serait bien commode... Je pourrais devenir titulaire de mon poste.

– Bien sûr. Tu n'as qu'à rédiger la demande, je la signerai.

Nous nous revoyons dans un café. Elle est moins belle que dans mon souvenir. Elle manque complètement d'humour. Au fond, je me suis toujours ennuyé avec elle.

– Oublions le passé, Frydka. Je ne veux pas nuire à ta carrière. Euh, à propos... et le divorce ?

– Quel divorce, mon chéri ?

– Je veux dire : quand allons-nous divorcer ?

– Jamais ! D'ailleurs, ce n'est pas le jour pour en parler. Tu pensais peut-être qu'en échange de ta signature sur ce papier, j'allais te donner le divorce ? Tu es naturalisé, mais tu n'es pas encore aussi malin qu'un Français !

– Bon, ne te fâche pas. Tu ne vas pas me gifler de nouveau, au moins !

– Je ne te donnerai jamais le divorce ! Jamais, tu m'entends !

– Tu crois que tu peux décider si nous divorçons ou pas ? En France, il y a des lois. Dans un procès de divorce, c'est le juge qui décide.

Je comprends que si je veux divorcer, il me faudra trouver un bon avocat et dépenser beaucoup d'argent. Comme Frydka, je décide d'attendre.

1937. Les infirmières.

Raymond Dupont, quel nom ridicule... Tout commence pendant les vacances, au camp de Saint Jean de Luz. C'est un campeur appartenant aux Amis de la Nature. Il vient de Toulouse ; un grand brun, plutôt sympathique. Yanka va-t-elle le rejoindre sous sa tente ? À quel moment ? Bon, ensuite, quand il vient la voir tous les quinze jours à Paris, aucun doute n'est plus possible. Ce qui m'irrite le plus, c'est de n'avoir rien vu.

Je décide de me conduire en gentleman. Je lui propose une conversation entre hommes.

– Si tu la veux, et si elle est d'accord, je ne ferai pas obstacle.

Le lendemain, ils partent ensemble. Yanka redevient sans doute Jeanne, pour éviter d'expliquer à tout le monde, là-bas à Toulouse, que ce prénom bizarre lui venait d'un amant polonais.

Pour la première fois depuis sept ans, je passe les fêtes de fin d'année sans elle. Je le savais bien, que cette liaison ne durerait pas éternellement. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. La preuve, c'est que nous n'avons pas voulu d'enfant, et que je n'ai même pas essayé de divorcer de Frydka.

Avant de connaître Yanka, j'avais toujours vécu à l'hôtel et mangé au restaurant. Maintenant, je fais mon marché rue Mouffetard en revenant de la Fondation Curie.

– Trois livres de pommes de terre, un kilo de poires, un bifteck, un camembert bien fait.

En Pologne, on cuit la viande dans une marmite ; ici, on met une noix de beurre à fondre sur la poêle jusqu'à ce qu'elle grésille... J'ai souvent observé Yanka, je sais comment faire. Je n'ai besoin de personne. Je m'en sortirai tout seul.

– Elle a filé à Toulouse avec un grand brun... Une de perdue, dix de retrouvées ! dis-je à mes collègues de la Fondation Curie, qui croyaient que nous étions mariés.

– Toutes des salopes, commentent-ils.

Les infirmières, plus fines que les médecins, habituées à voir les âmes nues face à la souffrance, comprennent que mon cynisme cache une grande peine. J'entends dans leur voix des accents de compassion et de tendresse. Je devine qu'elles sont prêtes à me consoler dans ma solitude. J'en invite une, puis une autre, à venir chez moi pour écouter un peu de musique. Quand je me mets au piano pour jouer du Chopin, aucune infirmière ne me résiste. Sous mes doigts agiles, les lanciers bondissent d'octave en octave, les hussards joyeux invitent les belles à danser sur les touches noires, les

étudiants de Varsovie dressent des barricades d'accords en fredonnant des poèmes patriotiques...

J'imagine Frédéric Chopin jouant ses œuvres dans les salons parisiens. Les femmes devaient être folles de lui. Je me sens presque jaloux. Au fond, je n'ai même pas besoin de jouer du piano. J'ai déclamé assez de poèmes dans ma jeunesse pour trouver les mots capables d'émouvoir une femme. Mes conquêtes disent que le son de ma voix a déjà quelque chose d'envoûtant.

Les poèmes... Je ris tout seul quand je pense au jeune homme naïf qui s'enivrait de Byron et de Wyspianski et qui considérait l'honneur comme le bien le plus précieux du monde. Je fais le romantique pour tourner la tête à ces pauvres filles, mais j'ai fini de rêver le jour où je suis entré pour la première fois dans la salle de dissection.

Mon carnet de rendez-vous se couvre de prénoms féminins et devient difficile à gérer. Quand l'une de mes amies veut changer de jour, c'est toute une complication.

Je me réveille au milieu de la nuit, l'esprit embrouillé, en me demandant à qui appartient le corps qui luit dans la pénombre à côté de moi. Je voudrais me féliciter parce que j'ai réussi à séduire une femme de plus, mais je ne trouve en moi-même qu'un pénible sentiment d'échec.

Une femme m'aborde au restaurant universitaire.

– Bonjour, Lonek.

– Bonjour, mademoiselle. Euh, je vous connais ?

À la manière dont elle rougit soudain, je comprends que nous avons été intimes. Je scrute son visage, je me creuse la tête pour me souvenir de son nom, mais c'est en vain. Elle rougit encore plus et s'en va. Je ne trouve pas les mots susceptibles de la retenir.

Frydka m'avait percé à jour, en vérité. Sa jalousie n'était pas absurde ou malade, mais prémonitoire... Elle avait decelé en moi un débauché qui ne demandait qu'à se manifester.

Si je me débauche, c'est par faiblesse. Les infirmières disent qu'elles ne peuvent pas résister à mon sourire enjôleur et à mes yeux bleus. Et moi, quand elles tombent dans mes bras, je n'arrive pas à dire non et je cède à la tentation.

Au début de l'année 1938, je suis âgé de trente-deux ans. J'ai enfin compris le pourquoi et le comment de cette illusion que l'on nomme *amour* : à l'aide de cette ingénieuse invention, la société accouple des innocents pour fonder les familles qui la perpétuent. Il est clair que l'amour n'existe pas. D'une part, les hommes souffrent d'une sorte de démangeaison génitale, que les infirmières soignent fort bien. D'autre part, leur esprit a soif d'idéal, mais cette soif ne peut pas être assouvie par une créature de chair. On voudrait bien qu'elle soit idéale, cette créature de chair, ça oui ; on essaie d'y croire, on lui attribue des qualités imaginaires, on ferme les yeux sur ses

défauts, on la transforme, on la déguise, on rêve. On ferait mieux d'être plus réaliste, le réveil serait moins amer.

J'ai beaucoup de chance. Je peux satisfaire mon désir d'idéal en étudiant Chopin, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Jouer Chopin à une infirmière pour la séduire : d'une pierre deux coups !

1938. Mort prématurée.

Vers la fin de l'année 1938, une crise d'urémie terrasse ma sœur Salka. On l'hospitalise à Cracovie dans un état grave. Ses reins ne fonctionnant plus, l'urée empoisonne peu à peu son sang. Je pars la chercher. Sa peau desséchée ressemble à un vieux parchemin. Je l'amène à Paris en wagon-lit, je la confie au service du professeur Lemierre, mais on ne peut pas la sauver. Elle meurt à l'âge de trente-cinq ans. Je l'enterre au cimetière de Pantin.

À l'hôpital, je rencontre mon copain Paul Fagnard, le grand Belge, qui effectue un stage en urologie. Je lui raconte l'histoire de ma sœur.

– Elle est morte parce qu'elle voulait mourir, dit-il.

– Comment ça, elle voulait mourir ?

– Inconsciemment... La preuve, c'est qu'elle disait à son mari qu'elle préférait une vie courte et agréable à une vie longue et pénible.

– Ça se défend, non ?

– Un simple régime alimentaire lui paraissait si pénible qu'elle préférait mourir. Ça n'est pas rationnel.

– Oui, mais pourquoi aurait-elle voulu mourir ? Elle n'était pas malheureuse.

– Est-ce que je sais ? Il s'est peut-être passé quelque chose pendant son enfance. Tu m'as parlé de ton auberge... Un client ivre a essayé de la violer, ou bien elle a vu ton père lutiner une des entraîneuses. Il est trop tard pour la psychanalyser, malheureusement.

– Tu ne m'as jamais dit que tu étais un adepte du Dr Freud. Avec cette manière de penser, les gens sont malades parce qu'ils le désirent inconsciemment. C'est de leur faute, quoi. Ils n'ont pas besoin de nous pour guérir. Ils n'ont qu'à se repentir de leurs péchés !

Ce qui est certain, c'est que je ne sais pas grand-chose de ma sœur. Je regrette de n'avoir pas eu de conversation sérieuse avec elle au sujet de nos vies respectives. Quand j'allais en Pologne, je la voyais peu, parce qu'elle habitait à Lwów et non à Sambor. Quand je suis allé la chercher à Cracovie, elle avait déjà sombré dans un semi-coma dont elle ne s'est jamais réveillée.

D'autres personnes chères sont mortes loin de moi, sans que j'aie pu achever le dialogue et prendre congé : en 1935, mon cousin Markus, d'un sarcome osseux ; en 1936, ma grand-mère Rachel, âgée de près de quatre-vingt-six ans. Même à quatre-vingt-six ans, on meurt trop tôt... Mourir à trente-cinq ans paraît tellement injuste !

J'ai conduit Salka directement de la Gare du Nord à l'hôpital. Quand ensuite je dépose ma valise boulevard Saint Marcel, je sens un parfum familial. Yanka !

Revenue de Toulouse la semaine précédente, elle a demandé à Mme Georgeai, la concierge, de lui ouvrir la porte, et s'est installée là en m'attendant. Adoptant (quelle comédienne !) le ton penaud qui convient, elle me demande de lui pardonner, euh, la terrible erreur qu'elle a commise.

– J'ai entendu dire que tu vis ta vie et que tu ne t'ennuies pas... Nous ne pouvons pas revenir en arrière, d'accord, mais ne pourrions-nous pas, disons, cohabiter ? Nous partageons le même appartement, mais chacun conserve son entière liberté... J'aime tellement ce quartier ! Je ferai les courses et le ménage. Tu te souviens des bons petits plats que je te préparais ? Je suis sûr que ce serait mieux que ta cuisine de célibataire. Tu devrais te laisser pousser la barbe, ça te va très bien.

Epuisé par le voyage, bouleversé par la maladie de ma sœur, réconforté malgré tout par le brave visage de Yanka, amadoué enfin par une exquise blanquette de veau, je l'autorise à rester chez moi.

Je n'ai pas eu le temps de me raser depuis une semaine. Je suis le conseil de Yanka, de sorte qu'une barbe rousse orne bientôt mon visage.

1939. La grande Isabelle

Yanka habite chez moi, mais pas dans ma chambre. Ayant décidé de devenir écrivain, elle présente un projet au romancier Georges Duhamel, qu'elle a rencontré par hasard. Elle rencontre beaucoup de messieurs par hasard ; je ne veux pas en entendre parler.

– J'en ai assez d'être enchaînée à un bureau, dit-elle.

Elle emprunte de l'argent à toutes les personnes qu'elle connaît à la Fondation Curie et dans le quartier.

Je continue à séduire les infirmières. Plus je me montre cynique et indifférent, plus elles succombent facilement à mon charme.

Tiens, par exemple, Isabelle. C'est une des meilleures infirmières de la Fondation, intelligente et sérieuse, fille d'un médecin du Jura. Une grande femme brune au visage mince, aux yeux veloutés, avec quelque chose de digne dans son maintien. Elle tombe amoureuse de moi... Elle veut me réformer.

– Si quelqu'un s'occupait de toi sérieusement, tu cesserais de te conduire comme un gamin mal élevé.

– Tu vas t'occuper de moi ?

– Hmm... J'hésite. Je me demande si cela en vaut la peine.

Elle m'offre un chien, un cocker noir et blanc nommé Flip, pour adoucir mon caractère. Il ne faut pas imaginer une sorte de bonne sœur. Elle dit merde et foutre comme tout le monde en salle de garde, pourtant elle ne paraît jamais vulgaire. En vérité, je me sens bien en sa présence ; je cesse de jouer la comédie et redeviens moi-même. J'arrive presque à surmonter ce pénible arrière-goût de désastre qui gâche les petits matins dans le lit défait. Seulement, j'ai décidé que dorénavant je traiterai les femmes comme des jouets et ne tomberai plus amoureux.

Ce qui m'étonnerait beaucoup, c'est qu'une femme puisse m'aimer comme Flip. Il m'accepte comme je suis, il ne m'adresse jamais aucun reproche, il ne boude pas, il est joyeux quoi qu'il arrive.

L'adieu à Sambor

Depuis quelques années, j'ai pris l'habitude de passer mes vacances de Pâques à Sambor. En été, je campe sur la Côte d'Azur ou ailleurs avec les Amis de la Nature.

La mort de Salka a beaucoup éprouvé mes parents. Comme si on n'avait pas assez de soucis à la maison, voici que les méchants menacent toute l'Europe et que le bruit de leurs bottes fait trembler jusqu'au sol de notre petite ville. Ma mère et ma sœur aînée Rózia ont toujours fréquenté assidûment la synagogue ; ce qui est nouveau, c'est que maintenant mon père les y accompagne.

– Vous allez prier, père ?

– Tu sais, je vieillis... Peut-être qu'Il existe, après tout !

Il est âgé de soixante-quatre ans. Depuis quelques années, il a maigri : le petit homme rond et jovial s'est transformé en un vieux monsieur mince et sévère.

Au moment de la mort de Salka, j'ai regretté que l'exil m'ait séparé d'elle. Maintenant, j'aimerais me rapprocher de mes parents. Ah, c'est plus facile à dire qu'à faire.

– Alors, Lonek, comment ça va, là-bas ?

– Ça va, ça va.

– Tu gagnes bien ? Pourquoi ne t'installés-tu pas ?

– Je gagnerais mieux en m'installant, c'est vrai, mais on apprend beaucoup plus à l'hôpital. Et puis j'aime bien l'hôpital. Les collègues, les amis, l'ambiance...

Paris se trouve si loin de Sambor. Comment pourraient-ils comprendre ?

Je donne des nouvelles de ma cousine Sylvie, qui se spécialise en dermatologie à Rouen. Rose vient de rejoindre sa sœur.

À chacune de mes visites, je constate que Dolek et Mélanie, les enfants de Rózia, grandissent et changent. En 1939, Dolek est âgé de treize ans. C'est un fort en maths ; il arrive presque à me battre aux échecs.

– Dans quelques années, tu pourras habiter avec moi à Paris et préparer l'École Polytechnique. Le fils de mon chef de service à la Fondation Curie est diplômé de cette école. C'est la plus prestigieuse de France. Mon chef de service m'a dit qu'ils acceptent des étudiants étrangers...

Mélanie, fillette timide aux yeux vifs, se cache dans les couloirs avec sa cousine Cesia, la fille de Malcia ; on entend des murmures et des rires étouffés.

En partant, je dis :

– À l'année prochaine !

Avec la guerre qui s'annonce, cela ressemble à un souhait dont personne ne sait s'il pourra se réaliser.

Le quatrième jour

Le 31 décembre 1938, Viktor le boîteux loue un gymnase rue Mouffetard pour fêter le réveillon. C'est un Polonais qui est arrivé en France trois ou quatre ans après moi. Son surnom lui vient d'une jambe raide. À l'époque où je vivais avec Yanka, il a fait beaucoup mieux : il s'est marié avec Renée, une authentique Parisienne. Nous nous rencontrions souvent aux Amis de la Nature.

J'ai l'impression qu'il a invité tous les juifs polonais qui étudiaient la médecine à Paris. Ils sont de plus en plus nombreux. Auparavant, ils étudiaient souvent à Vienne ou à Prague, afin de rester le plus près possible de la Pologne. Depuis que ces villes sont passées sous le joug nazi, ils sont obligés de choisir la France. À cette occasion, je rencontre tout un groupe d'étudiants de Lwów qui habitent dans un hôtel de la rue Tournefort – à deux pas de la rue Mouffetard. Je connais déjà le doyen du groupe, Henek Warner, un ami de longue date de Viktor. J'ai tendance à confondre tous ces nouveaux venus qui suivent mes traces – Birnbaum et Apfelbaum, Wunder et Warner. Epaules et visages étroits, comportement craintif... Des talmudistes sans barbe !

Warner vient de se marier. Il me présente sa femme, Wanda, et une amie de sa femme, Malvina Zien. Cette Malvina a des cheveux très blonds et des yeux très bleus, si bien qu'elle ne ressemble pas du tout à l'idée que l'on se fait habituellement des juifs. Pourtant, elle est juive, comme nous tous. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai les yeux bleus et mes cheveux étaient blonds quand j'étais enfant. Je danse une ou deux fois avec Malvina Zien, mais il est difficile de l'approcher, car elle a beaucoup d'admirateurs : Milek Roth, un homme qui a passé des années en prison en Pologne parce qu'il appartenait au parti communiste clandestin ; Bernard Kohn, un grand étudiant âgé d'à peine vingt ans, qui prépare le baccalauréat français pour pouvoir ensuite étudier la médecine ; et d'autres dont je ne retiens pas le nom.

Flip danse avec entrain, mais vers la fin du mois de janvier il perd sa vivacité et son appétit. Le vétérinaire dit qu'il est atteint de la maladie de Carré et qu'on ne peut rien faire. Il se couche à mes pieds et me regarde comme s'il m'appelait à l'aide. "Toi qui produis de la nourriture par magie, tu devrais arriver à me guérir", semble-t-il dire. Je me résigne à le faire piquer pour abrégé ses souffrances. Je suis bien triste de perdre cet ami fidèle.

Je prends l'habitude d'aller rue Tournefort de temps en temps pour dire bonjour aux étudiants polonais. À l'approche de l'été, ils me demandent de leur conseiller un endroit où passer leurs vacances. Viktor leur a dit que j'étais le roi du camping. Je vante la Côte d'Azur.

– Il y a des terrains de camping à l'ombre des pins, dans des petites criques tranquilles. Il fait beau, la mer est chaude... Vous verrez, c'est le paradis !

Nous nous donnons rendez-vous à Sainte-Maxime. Ils prennent le train, mais moi je pars en voiture avec Yanka, Viktor et Renée.

– Je m'assois dans le coffre avec Renée ? me demande Viktor.

– Mais non. Avec ta jambe, tu seras mal. Viens devant. Les femmes seront très bien dans le coffre. Elles pourront parler chiffons !

Je m'arrête quelques jours dans un camping du Jura. Pendant que mes passagers se promènent dans la montagne, je vais voir mon amie la grande Isabelle, qui passe ses vacances chez ses parents. Ensuite, je suis la route Napoléon pour rejoindre la Côte d'Azur.

Je retrouve les Polonais à Sainte-Maxime. Ils s'exposent au soleil et nagent dans la mer pour la première fois de leur vie. Ils sont tout cramoisis et boivent constamment la tasse. Leurs femmes n'essaient même pas de nager. Je les emmène dans ma voiture pour leur faire découvrir l'arrière-pays. Je leur montre comment cuire la popotte sur un réchaud à alcool.

Le 23 août, Hitler et Staline, qui étaient auparavant les pires ennemis, signent un pacte d'amitié. Comme Hitler a déjà avalé l'Autriche et la Tchécoslovaquie, comme il réclame certaines parties de la Pologne, la signification du pacte est claire : Staline l'autorise à poursuivre son festin. Mes amis polonais rentrent aussitôt à Paris ; ils veulent retourner à Lwów avant le début de la guerre.

Cette histoire-là ne me concerne pas, puisque je ne suis plus polonais. J'ai l'intention de rester sur la plage jusqu'à la fin des vacances.

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne attaque la Pologne. Tiens, cette guerre me concerne, après tout : la France décrète la mobilisation générale en vertu du traité qui la lie à son allié polonais.

Le fascicule de mobilisation que j'ai reçu en même temps que la nationalité française dit *Présentez-vous le troisième jour*. Je décide de prendre la route la plus courte, par Grenoble ; au bout d'un moment, elle est coupée parce qu'elle passe trop près de la frontière italienne, si bien que je dois faire demi-tour. Je rejoins la Nationale 7, engorgée de camions militaires ; je perds des heures à laisser passer des convois de chars qui n'ont pas l'air de savoir où ils vont.

– Si les Français n'ont pas mieux préparé leur affaire, remarque Viktor, les Boches vont les ratatiner vite fait.

– Ils ne sont pas très malins d'avoir déclaré la guerre pendant les vacances. La route est complètement bouchée. Il vaudrait peut-être mieux que je reparte dans l'autre sens.

– Ne t'énervé pas, mon chéri. Il suffit d'attendre tranquillement.

Je bous d'impatience au volant de ma Chrysler ; je déteste arriver en retard. C'est mort de honte que je me présente à la caserne des Tourelles *le quatrième jour*. Le sergent qui m'accueille ne m'adresse aucun reproche.

– Vous avez un domicile fixe à Paris ?

– Un domicile fixe ? Bien sûr.

– Eh bien, rentrez chez vous. Revenez nous voir de temps en temps.

Je pensais rattraper mon jour de retard en passant tout de suite chez le tailleur. Je l'imaginais prenant mes mesures et préparant aussitôt l'uniforme. J'étais certain de rejoindre mon régiment avant la fin de la semaine. Au lieu de ça, "Vous avez un domicile fixe à Paris ?"

Les Allemands écrasent la Pologne et offrent à leurs alliés soviétiques les provinces de l'est du pays : la Biélorussie et la Galicie orientale. Pendant ce temps, les Français et les Anglais se croisent les bras.

Je suis furieux... Pas en tant qu'ex-Polonais, mais en tant que Français. Nous avons signé un traité d'alliance avec la Pologne, et maintenant nous assistons à la destruction de notre allié sans lever le petit doigt, que diable ! J'attends chaque matin une convocation qui n'arrive pas. Je suis impatient que mon destin s'accomplisse : je ne suis peut-être pas médecin-général-en-chef, ainsi que le promettait le diplôme accroché au-dessus de mon lit d'enfant, mais je suis bel et bien médecin militaire. Aux armes, mes frères ! La guerre est déjà déclarée depuis trois semaines. Qu'ai-je fait ? Je me suis acheté des bottes d'officier. J'ai masqué les phares de ma Chrysler avec du papier de couleur... Une chose qui m'irrite tout particulièrement, c'est que les concierges crient Lumière ! Lumière ! d'une voix farouche pour faire respecter le couvre-feu.

N'y tenant plus, je retourne à la caserne, où je revois le sergent placide.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? Je devais me présenter dans les trois jours, et maintenant cela fait déjà trois semaines...

– Écoutez, je n'ai toujours pas d'affectation pour vous. Repassez donc le mois prochain.

– Comment ça, le mois prochain ? On n'a pas besoin de médecins au front ?

Le sergent paraît étonné.

– Vous voulez aller en ligne de combat ?

– Bien sûr.

– Vous pouvez vous joindre à un groupe qui part pour Nancy demain. Là-bas, on vous indiquera votre régiment de ligne.

Je comprends bien qu'on peut avoir besoin de médecins à l'arrière, pour réparer les soldats blessés et leur permettre de retourner au front, mais je veux participer au combat de plus près, donner les premiers soins, sauver des vies sous le feu ennemi.

L'état-major de Nancy m'affecte au 153^{ème} RIF (Régiment d'Infanterie de Forteresse). Je prends un petit train, puis un camion militaire poussif, jusqu'à Euchenberg en Lorraine. Le médecin-chef du régiment, un médecin-commandant d'active, n'a pas besoin d'un nouveau venu, car les trois bataillons ont déjà leur médecin. Il me garde quand même.

– Vous êtes médecin hospitalier, je vois... Bon, ça peut toujours servir. Vous avez déjà vu des maladies graves, des blessures, des mourants, des morts. Excellent ! Ici, vous en verrez d'autres. Oui, vous en verrez d'autres...

Curieux pays, où les personnes âgées de plus de quarante ans ne parlent pas le français¹. Une directive secrète recommande d'ailleurs d'éloigner du front les Alsaciens et les Lorrains, éléments peu sûrs. Et tiens, justement, le médecin du second bataillon est alsacien, donc on le renvoie à l'arrière et je prends sa place. C'est un juif alsacien, le Dr Marx. Un Alsacien juif risque-t-il d'aider les Allemands ? Cela me paraît absurde, mais dans l'armée on se méfie des juifs autant que des Alsaciens. On se souvient d'un certain capitaine Dreyfus, un juif alsacien justement, qui a... Bon, il n'a peut-être pas trahi, il était peut-être innocent, la justice l'a déclaré innocent, mais il n'en reste pas moins vrai que la réputation de l'armée française a beaucoup souffert par sa faute. L'armée est une vieille institution pleine de fiel, capable de ruminer sa rancune pendant des siècles.

Le second bataillon du 153^{ème} RIF est installé à Frohmuhle, dans une partie de la Lorraine dont les habitants ont été évacués. Cela se trouve au nord des Vosges, presque en Alsace, dans le coin nord-est de la France, tout près de la frontière allemande. Les officiers occupent les maisons vides du village, les soldats dorment sous la tente. Alors que j'ai conservé de ma jeunesse une certaine sympathie envers l'uniforme, je dois bien reconnaître que je préfère la compagnie des officiers de réserve (qui sont nombreux) à celle des officiers d'active. Le boute-en-train du mess, c'est le lieutenant Lévy, qui travaille à Paris dans la publicité. Ah, il ne se gêne pas pour critiquer le gouvernement et l'armée, celui-là ! Il dit au commandant que la guerre est une chose trop sérieuse pour être laissée aux militaires, selon le fameux mot de Clémenceau. Il me choisit comme partenaire au bridge. J'apprends ce nouveau jeu très vite : non seulement je me souviens des parties de whist de l'auberge Greif, mais je suis resté un as du calcul mental. Lévy ne se cache pas d'être juif (comment le pourrait-il² ?). Le lieutenant Bourla, un avocat du barreau de Paris, se montre beaucoup plus discret. Le commandant, qui ne sait pas qu'il est juif, lui dit un jour :

– Ce docteur Greif, il ne serait pas juif, des fois ? Je trouve qu'il s'entend un peu trop bien avec Lévy...

¹ L'Alsace et la Lorraine ont été allemandes de 1870 à 1918.

² Lévy est un nom traditionnel juif.

Je me souviens du père de Yanka, l'amateur d'opéra, qui demandait : "Mais comment savent-ils qui est juif ?" Depuis que j'habite en France, je suis convaincu que les Français s'en fichent comme de leur première chemise, de savoir qui est juif et qui ne l'est pas. L'armée, apparemment, c'est une province à part, un peu comme l'Alsace ou la Lorraine.

1940. Sur la ligne Maginot

Pendant des mois, il ne se passe rien. C'est la période que l'on appelle la *Drôle de Guerre*¹. Le sergent des Tourelles n'avait pas tort : j'aurais pu rester à Paris.

Chaque bataillon a droit à plusieurs chevaux de selle parfaitement inutiles. Pour tromper l'ennui, je donne des cours d'équitation à mes camarades officiers entre deux parties de bridge. *Bubchen auf Pferdchen !* Je trouve un piano dans une des maisons abandonnées et je joue du Chopin devant quelques amateurs. Au début, il était interdit d'entrer dans les maisons abandonnées et des affichettes avertissaient que le pillage était passible de la peine de mort, mais le temps s'écoule si lentement que la tentation est devenue irrésistible. Les autorités, réalistes, ont assoupli le règlement. Seulement, les officiers notent les objets emportés en prévision d'un futur dédommagement.

À ma première permission, je reprends ma Chrysler, qui se morfondait dans la cour de la Fondation Curie. Ensuite (c'est-à-dire, dès que la neige commence à fondre), j'explore les petites routes des Vosges.

Mon bataillon se trouve entre deux forteresses de la ligne Maginot. Pour renforcer cette zone dégarnie, les soldats passent leurs journées à creuser des tranchées et à fabriquer du béton², sous la direction d'un grand officier chauve qui est ingénieur des Ponts et Chaussées dans le civil.

– Si vous trouvez des monnaies ou des poteries anciennes en creusant, dégagez-les délicatement et prévenez-moi... Nous avons reçu des instructions du Service des Monuments Historiques.

Les hommes le surnomment "Monument historique".

On vient me consulter pour une rage de dents, un mal de tête, un accès de paresse. De temps en temps, une patrouille va voir ce qui se passe en face, mais personne ne rapporte de l'expédition une blessure qui me permettrait d'épater la galerie. C'est qu'ils sont prudents, les gars : ils ne manquent jamais d'emmener des cochons chargés de sauter sur les mines. D'autres unités emploient à cette tâche des radiesthésistes, mais nous préférons les cochons, étant donné que le radiesthésiste sauté, ça ne se mange pas.

Je me demande si j'aurais pu m'y prendre autrement au moment de ma naturalisation. En Pologne j'étais officier dans l'artillerie montée, mais je n'ai pas pu choisir une unité équivalente, parce que les médecins ne portent pas les armes. J'ai

¹ Les Anglais utilisent une expression plus forte : *Phoney war*, c'est-à-dire Guerre bidon.

² Témoignage du sergent-chef François Mitterrand : "Ces travaux ressemblent aux châtiments que l'on inflige aux criminels ; pendant ce temps, les officiers pleins de morgue jouent aux cartes toute la journée."

suivi une formation dans un hôpital militaire afin d'être rattaché au service de santé des armées. Si j'avais eu l'idée de cacher ma profession, je pourrais partir en patrouille derrière les cochons, le fusil à la main, au lieu de perdre mon temps à jouer au bridge.

Je me sens plus proche des simples soldats que des officiers. Ils me rappellent mes camarades des Amis de la Nature, qui étaient souvent ouvriers ou artisans. Quand nous campions en été au bord de la mer, les bourgeois assis sous leur parasol nous observaient avec mépris. "Les plages ne sont plus fréquentables, disaient-ils. Elles sont envahies par les congés payés¹."

La principale distraction des soldats, c'est de regarder les combats aériens.

– T'as vu le Fritz comme il a viré sur l'aile !

– Mince, un des nôtres est touché...

– T'es sûr que c'est le Boche qui l'a eu ? J'ai l'impression que c'est son pote, là derrière.

Le commandement augmente les rations de vin, considérant que c'est un bon remède contre l'ennui. Les hommes présentent de plus en plus souvent les symptômes familiers de l'alcoolisme des pauvres, qui me rappellent les hôpitaux parisiens.

Toutes ces journées d'hiver en Lorraine finissent par se ressembler, de sorte que l'on en vient à attacher plus d'importance aux permissions qu'à cette prétendue guerre. Je revois Yanka, puisqu'elle habite dans mon appartement du boulevard Saint Marcel. Elle fréquente d'autres permissionnaires – forcément : des hommes, à Paris, on n'en trouve plus beaucoup – et me donne un chien, un petit griffon que l'un d'eux a trouvé dans un souterrain de la ligne Maginot et baptisé Béton en souvenir de son origine.

– Il te consolera de la mort de Flip, dit-elle.

Béton est vif, fantasque et parfois capricieux. Il me rappelle un peu Bubi, le fox blanc de mon père.

Une visite inattendue pendant une de mes permissions : mon cousin Max Wald en uniforme de soldat. Il est plus grand et moins timide que dans mes souvenirs.

– Quand les Allemands sont arrivés à Prague, je suis parti dans notre filiale d'Amsterdam. Au moment du pacte germano-soviétique, je suis retourné en Pologne. Je voulais défendre la patrie, tu comprends. En fait, la guerre a été si brève que je n'ai pas eu le temps de m'engager. Les Russes sont venus. Je n'avais pas envie de vivre dans un pays communiste, alors je me suis enfui en Hongrie. Là, j'ai appris qu'une armée polonaise se formait en France.

– Ah oui. En Bretagne, c'est ça ?

¹ En 1936, le gouvernement du "Front populaire" a accordé des congés payés, c'est-à-dire des vacances, à tous les salariés.

- À Coëtquidan.
- Ton uniforme, c’est celui de cette armée ?
- Ils m’ont mis à m’occuper de tâches administratives, sous prétexte que je sais taper à la machine et tout ça. C’est tant mieux, parce que les hommes de troupe sont très antisémites. Des Polonais, quoi.

Au mois d’avril 1940, la dernière permission. Isabelle, mobilisée comme infirmière dans une unité chirurgicale, s’arrange pour prendre elle aussi quelques jours. Je lui donne rendez-vous au métro Odéon, devant la statue de Danton. Je la vois venir de loin. Je tressaille en reconnaissant sa grande silhouette bien droite, cette espèce de hauteur ou de dignité qui n’appartient qu’à elle. J’ai eu le temps de réfléchir, loin des lumières trompeuses de la ville – au cours de mes randonnées en voiture, en me promenant dans la forêt avec Béton, sans parler des longues soirées d’hiver. Pourtant, je n’arrive pas à dire à Isabelle les mots qu’elle attend : “Je t’aime.”

Quelques jours plus tard, les Allemands déclenchent une attaque massive en Belgique. C’est la fin de la drôle de guerre.

La mort du cabriolet Chrysler.

Léopold III, le roi des Belges, boude depuis 1936 – depuis qu'on a laissé l'armée allemande revenir en Rhénanie contre son avis. Il se prétend neutre. Certains disent qu'il aime bien les nazis. En tout cas, les alliés n'ont jamais coordonné leurs plans avec ceux des Belges. Ils espèrent que l'armée belge résistera un peu, qu'ils auront le temps d'arriver à son secours et d'engager une grande bataille au nord. Les officiers les plus lucides, ayant étudié l'offensive allemande en Pologne, ont décrit les mécanismes de la guerre-éclair. L'état-major, faute d'avoir écouté ces Cassandre, refuse de croire les renseignements qui arrivent le 10 mai 1940 et les jours suivants sur la vitesse de la progression allemande. Il ne croit pas non plus les personnes qui signalent des convois de chars dans la forêt des Ardennes, puisque cette forêt est *impénétrable*...

Des livres entiers ont été écrits sur cette offensive, dont la brièveté mérite plutôt une description à la Tacite¹ : d'un côté, l'armée d'hier ; de l'autre, celle de demain.

Les lignes belges sont enfoncées en quelques jours, on pourrait presque dire quelques heures. Les Français et les Anglais entrent en Belgique, mais les chars de Rommel et Guderian, ayant traversé les Ardennes, prennent les alliés à revers et atteignent la Manche le 20 mai. Le gouvernement panique. Les rumeurs les plus folles circulent : on dit que des unités se sont révoltées et marchent sur Paris, ou bien que les communistes ont noyauté l'armée et provoqué la débandade. Le 16 mai, les Français remplacent leur général en chef, Gamelin, par un héros de la guerre précédente, Weygand. Le nouveau comme l'ancien promet d'arrêter et de repousser ces troupes qui déferlent du nord. En attendant ce retournement de situation, il ne faut pas que le front soit enfoncé ailleurs et il convient de bien garder notre bonne ligne Maginot. Du côté de Frohmuhle en Lorraine, à plusieurs centaines de kilomètres du principal théâtre d'opérations, il ne se passe donc pas grand-chose.

Les troupes anglaises et cent trente mille rescapés français s'embarquent à Dunkerque du 26 mai au 3 juin 1940. Ce jour-là, la ville de Paris est bombardée pour la première fois. La rumeur prétend que ces salauds ont lancé sur la capitale des bonbons empoisonnés et que de nombreux enfants sont morts.

Du 10 au 13 juin, le grand exode des Parisiens envahit les routes comme un flot de sang s'écoulant lentement d'une blessure mortelle. Les Allemands entrent dans la capitale vaincue, déclarée "ville ouverte", le 14 juin.

Le 12 juin, les armées de la ligne Maginot reçoivent l'ordre de se replier. Comme la propagande officielle a caché soigneusement l'ampleur de la déroute, nous n'y

¹ Historien et écrivain latin, renommé pour son style concis.

comprenons rien. Après huit mois d'inaction et un mois de flou complet, la première directive vraiment claire que nous recevons ordonne la retraite. Evacuer ces formidables forteresses ! Les laisser intactes à l'ennemi ! En vérité, la France est si peu en état de se défendre que les Allemands réussissent à passer le Rhin en Alsace le 15 juin. Si les troupes des forteresses n'accélérent pas leur mouvement de repli, elle risquent d'être encerclées. Les différentes armées de l'est comptent plus de cinq cent mille hommes.

Une sorte de fureur contenue me tord les tripes. Je me suis porté volontaire pour aller au front. Moi qui rêvais de combats, je dois battre en retraite comme un lâche !

L'armée française peut abandonner la ligne Maginot aux Frisés ; moi, en tout cas, je ne vais pas leur laisser ma Chrysler. J'ai repéré une belle falaise à quelques kilomètres de Frohmuhle, près de Lemberg (ce nom m'amuse, car c'était celui de Lwów à l'époque de l'empire austro-hongrois). C'est une scène que j'ai vue au cinéma : on met le moteur en marche, on enclenche la première, on saute au dernier moment, et puis la voiture tombe en se disloquant, etc. Quand on essaie pour de vrai, ce n'est pas si facile. La Chrysler n'avance pas très vite, donc je peux sortir tranquillement – pas besoin de m'éjecter en me roulant en boule, au risque de me cogner le crâne sur une pierre. Seulement, elle n'avance vraiment pas vite. Je dois la pousser de toutes mes forces... Je sens les veines de mes tempes gonfler comme des sangsues. Un peu plus, et ce sera l'apoplexie. Victime d'une attaque foudroyante ! Mort au champ d'honneur, vaincu par un cabriolet récalcitrant. Bordel de nom de Dieu, veux-tu donc avancer, charogne ! Béton n'y comprend rien. Il se demande s'il doit plutôt courir, sauter ou aboyer. Si j'avais demandé à un camarade de m'accompagner, nous pourrions la pousser à deux. Bah, ce n'est quand même pas un acte très héroïque. Pas besoin de témoin. Oh, et puis je ne suis pas de bonne humeur. J'en veux au monde entier. Ces Français fanfarons qui se laissent tourner par les Boches sans réagir... Ces fortifications impénétrables qui ne servent à rien... Cette guerre qui commence par une fuite... Si c'est comme ça, je ne joue plus ! Quand ma belle Chrysler finit par tomber dans un épais fourré, d'ailleurs sans même se briser, sans s'enflammer, je ressens la rage impuissante, mêlée d'amertume, de l'enfant qui casse ses jouets.

Je murmure : "Merde !" en serrant les poings. Ces jurons français sont vraiment faibles. Je hurle : "Cul de chien !" en polonais. Béton se met à gémir. Je pense qu'il ne comprend pas ma langue natale, donc c'est le ton de ma voix qui l'a effrayé.

Chargé de couvrir la retraite du gros de l'armée, mon régiment se bat quand même pendant une semaine. Je participe à trois batailles. La principale a lieu le 18 juin sur le canal de la Marne au Rhin, à une trentaine de kilomètres au sud de Frohmuhle. Des troupes étrangères, en particulier un bataillon polonais venu de Coëtquidan, se battent

avec un immense courage. Je cherche vaguement mon cousin Max parmi les Polonais, mais il m'a bien dit qu'il s'occupait de tâches administratives. En fait (je l'apprendrai après la guerre), il est en train de s'embarquer pour l'Angleterre avec son régiment.

Ces derniers combats sont féroces ; les soldats désespérés chargent à la baïonnette. On compte plus de mille morts et mille blessés le 18 juin 1940. Les officiers supérieurs se désolent de ce gâchis : le maréchal Pétain, qui a remplacé le président du conseil Paul Reynaud la veille, vient de déclarer qu'il demande l'armistice. La radio va annoncer d'un instant à l'autre la fin des hostilités et aucun officier n'a envie d'être le dernier mort de la guerre, mettez-vous à leur place.

On tire des coups de feu de part et d'autre du canal. Mon travail consiste à examiner les corps. Celui-ci est mort, celui-là est trop gravement atteint pour que nous l'emmenions dans notre retraite – le service médical allemand s'en chargera. Vous, mon ami, vous allez vous en sortir... Appelez-moi deux infirmiers pour le transporter jusqu'au camion.

Tiens, ce grand chauve, c'est "Monument historique", l'ingénieur des Ponts et Chaussées. Il ne construira plus ni ponts ni chaussées, il est mort. On entend le sifflement des balles, le fracas des obus, des hurlements. Je noue des garrots et panse des plaies. J'essuie mes mains ensanglantées sur mon bel uniforme.

Je constate que la guerre ne ressemble pas à l'idée que je m'en faisais à l'époque où j'admirais les honveds ; d'ailleurs je le savais bien – je ne suis plus un gosse. Les gens saignent et gémissent comme à l'hôpital, sauf qu'au lieu d'être étendus sur un lit, ils sont couchés dans la boue. À l'hôpital, on laisse aux infirmières dévouées les tâches les plus sales. Ici, il faut s'occuper de tout soi-même. On voit d'ailleurs de bien belles blessures. Un jeune capitaine – sans doute mélomane, car il assistait à mes récitals de piano à Frohmuhle – est fauché par une rafale de mitraillette sous mes yeux. Douze balles dans le bas-ventre. À la puanteur atroce qui se dégage de ses plaies, je devine que le gros intestin est perforé.

– Ne vous inquiétez pas, ils vont vous recoudre bien proprement, mais vous devrez peut-être éviter les légumes et les féculents pour le reste de votre vie.

Les Boches ont des mitraillettes, mais les nôtres se battent souvent avec des fusils Lebel de la dernière guerre.

Un obus tombe si près de moi que le parapet de terre qui protège ma tranchée s'effondre, m'ensevelissant aux trois quarts. On me dégage, mais je constate qu'une pierre a dû frapper mon genou droit : je peux à peine marcher.

Le colonel me félicite, ainsi que plusieurs officiers qui se sont conduits courageusement sous le feu ennemi. Il obtient pour nous la croix de guerre.

Les Français et les Allemands signent l'armistice le 22 juin 1940. Le 23, Adolf Hitler parade sur les Champs-Élysées, se recueille sur la tombe de Napoléon aux Invalides et descend le Boul'Mich à pied – un vieux rêve d'étudiant. Les combats cessent le 25.

Près de Celles sur Plaine, un village situé à l'ouest des Vosges, à quarante kilomètres au sud du canal, le colonel de mon régiment nous annonce que nous devons nous rendre. Comment ça, nous rendre ? Après trois petites batailles de rien du tout ? Je n'en crois pas mes oreilles.

– Mais mon Colonel, nous pouvons passer le col de la Schlucht, il y a une petite route sur la gauche que j'ai parcourue en voiture, et nous échappons aux Boches. Nous rejoignons les armées des Alpes et nous continuons la lutte.

– Je suis désolé, Greif, nous avons reçu des ordres.

– Mon colonel, plutôt que d'être prisonniers dans des camps et de chercher comment nous évader, autant nous évader tout de suite. Laissez-moi demander s'il y a des volontaires pour tenter l'aventure avec moi !

– Greif, si vous désobéissez aux ordres, je serai obligé de vous considérer comme déserteur.

Ah, je ne peux pas continuer la guerre tout seul. Je me suis bien battu et j'ai obtenu la croix de guerre. C'est très important, cela vaut mieux que d'être considéré comme déserteur. Avec cette petite médaille, je deviens vraiment un bon Français. "Naturalisé", ça ne sonne pas très bien, on imagine même que ça peut s'annuler, tandis que le courage au feu, ça ne s'annule pas. Tiens, ces salauds de Boches persécutent les juifs, mais on dit qu'ils respectent ceux qui ont obtenu des décorations pendant la dernière guerre.

Béton le chien m'a accompagné au combat, s'est montré aussi brave que moi, mais n'a reçu aucune médaille. Comme personne ne semble savoir ce que les conventions de Genève régissant les prisonniers de guerre disent des animaux domestiques, je le confie à la propriétaire d'un café de Celles sur Plaine.

– Je reviendrai le chercher quand je pourrai. Je dois me rendre aux Boches avec tout mon régiment...

La brave femme paraît émue. Elle se souvient peut-être des mélodrames qu'elle allait voir au théâtre de Nancy quand elle était jeune. Avec la guerre, pas besoin d'aller à Nancy – le spectacle vient à domicile.

Bêton se met à pleurer quand je l'abandonne. Je ne sais pas comment expliquer à cet animal innocent qu'il est victime de la stupidité des hommes.

Le camp d'officiers

Nous rendons nos armes aux Allemands. Ils nous conduisent à pied jusqu'à Sarrebourg, ville qui se trouve en Moselle, au pied des Vosges¹. Comme nous avons été pris après le 22 juin, nous sommes considérés comme francs-tireurs et devons marcher les mains en l'air. Cela fait tout de même une bonne trentaine de kilomètres ; je sens que je me prépare de belles courbatures dans les bras et les épaules.

Un des convoyeurs plaisante.

– La pelle armée franze !

Son accent est très prononcé et très désagréable, vu les circonstances.

– *Wer zuletzt lacht, lacht am besten*², lui dis-je en allemand. Sans accent, ou plutôt, avec une trace d'accent autrichien qui me reste de l'année passée à Vienne.

Peut-être à cause de cette impertinence, on me sépare de mon régiment et on me place à Sarrebourg dans un camp où je ne connais personne. Au premier appel, les Allemands annoncent que les juifs doivent se déclarer, puis ils les installent dans un bâtiment spécial. Je suis content d'être français justement parce que le mot "juif" n'est pas inscrit sur la carte d'identité comme en Pologne ou en Allemagne ; je n'envisage donc pas une seule seconde de me déclarer. D'ailleurs les juifs ne sont pas nombreux, et l'esprit systématique des Allemands décèle cette anomalie aussitôt : vu les statistiques et les probabilités, il en manque. Ils reviennent et précisent que "juif" ne désigne pas seulement la religion ; toute personne ayant deux grands-parents juifs doit se déclarer. Quelques juifs de plus sortent alors des rangs.

En vérité, j'ai beaucoup de chance. Un prisonnier qui s'appelle Lévy ou Cohen est bien obligé de se déclarer. Un autre a peut-être des parents ou des grands-parents qui fréquentent une synagogue. Les nazis peuvent trouver leur nom sur les registres et remonter jusqu'au prisonnier. S'il ne s'est pas déclaré, ils punissent tout le monde : le prisonnier, ses parents, ses grands-parents...

Je ne me nomme ni Lévy ni Cohen, mais je prends quand même la précaution de franciser l'orthographe de mon nom ; je deviens Léon Graiffe. C'est possible parce que j'ai été fait prisonnier en chemise, sans papiers, un jour où j'avais ôté ma veste à cause de la chaleur.

Je me reproche d'avoir dit : *Wer zuletzt lacht, lacht am besten* en allemand. J'étais très énervé... Je n'ai pas besoin d'offrir à la curiosité des Fridolins un nom à consonance germanique. Je raisonne serré. Si je reste Greif et s'ils me demandent pourquoi je porte un nom allemand, je ne pourrai pas dire que je suis juif, donc je

¹ À ne pas confondre avec la ville allemande de Sarrebrück.

² Rira bien qui rira le dernier.

serai obligé de prétendre que je suis alsacien ; résultat, ils vont m'incorporer dans leur armée ! Je me déclare "né à Alès", en souvenir d'un camarade d'université né dans cette ville.

Le camp est un Oflag¹. En tant que médecin, je suis considéré comme officier. Mes camarades de captivité, officiers français, républicains, ne s'étonnent pas de voir les juifs mis à part. Certains disent même :

– Nous aurions pu nous entendre avec les Allemands... Nous nous sommes battus pour les juifs... Les youpins n'ont que ce qu'ils méritent...

Bougres de crétins. Comment ça, nous nous sommes battus ? On a vu comment ils se battaient, ces foutriquets...

Je me souviens de mon dernier séjour à Sambor, à Pâques de l'année 1939, c'était hier et cela paraît déjà si loin. J'ai rencontré à l'auberge un ami de mon père, un commandant d'active, responsable du deuxième bureau (c'est-à-dire des renseignements et de la sécurité militaires) pour toute la région.

– Ah, voici notre Français ! Votre père m'a dit que vous êtes officier de l'armée française, maintenant. Alors, nous allons nous battre ?

– Nous nous battons côte à côte, mon commandant.

– Pensez-vous ! Le temps que vous arriviez, nous leur aurons donné une fessée telle qu'il ne vous restera plus rien à faire.

Au mois de juillet 1940, un coup d'état de Laval et Alibert met fin à la troisième république, remplacée par un régime totalitaire semblable à ceux de l'Allemagne et de l'Italie. Le maréchal Pétain obtient les pleins pouvoirs pour diriger la France, ou plutôt le sud de la France.

Alors que je suis prisonnier depuis trois semaines environ, j'aperçois de loin une femme dont la silhouette m'est vaguement familière. Elle s'adresse à l'un et à l'autre, elle interroge, elle cherche quelqu'un. Elle porte un brassard de la Croix Rouge tout neuf. Elle se rapproche peu à peu de moi. Est-ce que je la connais ? Qui est-ce ?

Yanka ! Elle est allée au ministère de la guerre pour retrouver la trace des hommes du 153^{ème} RIF, elle a cousu une croix rouge sur un bandeau blanc, elle est entrée dans le camp sans aucune difficulté... Cela lui ressemble bien.

J'ai vu, il y a quelques jours, que tout un groupe d'officiers se préparait à sortir du camp.

– Vous avez de la chance, les gars. Comment avez-vous fait ?

– Nous sommes tous ingénieurs des chemins de fer. Nos compagnies nous réclament, et les Boches acceptent parce qu'ils veulent que la France fonctionne le mieux possible.

¹ Offizierenlager, camp d'officiers.

Ah ah, on va voir... Je rédige une lettre à l'adresse du docteur Castelnau, à la Fondation Curie et je la confie à Yanka.

– C'est simple, il n'a qu'à me réclamer ! Ah oui, surtout, qu'il écrive bien Léon Graiffe, né à Alès, et non Greif.

J'attends ma libération. Du coup, je n'essaie pas de m'évader. Où me cacherais-je ? Ce n'est pas comme si j'avais des parents à la campagne. Pourtant je pourrais m'enfuir facilement. Je n'ai qu'à me faire porter malade, aller à l'hôpital, revêtir une blouse blanche et sortir par la grande porte.

Je joue au bridge et aux échecs avec les officiers. Mon neveu Dolek commençait à bien jouer aux échecs. Il aurait dû venir à Paris pour préparer l'école Polytechnique. En Allemagne, les juifs ne peuvent plus fréquenter ce genre d'école. Et en France, que va-t-il se passer ? Dolek est en sécurité à Sambor : au moins, les Soviétiques ne séparent pas les juifs du reste de la population.

À chacune de mes permissions, j'allais dire un petit bonjour aux Polonais de l'hôtel Tournefort. Revenus de la Côte d'Azur en toute hâte à la veille de la guerre, ils n'ont pas pu rentrer à Lwów, parce qu'il était déjà impossible de traverser l'Allemagne ou l'Autriche. Ils recevaient parfois des nouvelles. Ils m'ont dit que les communistes confisquaient les grands appartements. De mon côté, j'ignore ce qui se passe à Sambor. Même si les Russes ont confisqué l'auberge, mon père est un homme assez vigoureux et énergique – malgré la douleur ressentie à la mort de sa fille – pour mettre toute la famille à l'abri des ennuis. Mes parents ont connu des privations pendant leur jeunesse, ils sont capables de surmonter bien des épreuves. Rózia est un peu délicate, sans doute. Son mari, ce gros bête de Benek, le docteur qui ne se déplace qu'en fiacre, souffrira certainement plus que les autres.

Celui qui s'est le mieux débrouillé, c'est l'oncle Manès. Il est parti en Amérique pour garder ses dix doigts, et maintenant il roule dans une énorme voiture en fumant des cigares du côté de Pittsburgh. La guerre, ils s'en fichent, là-bas. Ces sales gosses d'Européens sont en train de se battre une fois de plus, se disent-ils. Laissons-les vider leurs querelles tout seuls !

Le principal sujet de discussion autour de la table de bridge (ou plus précisément, "lit de bridge"), c'est la nourriture, forcément. Ah, les nazis s'y connaissent, en camps, depuis sept ans qu'ils en construisent pour enfermer leurs opposants. Ils ont découvert qu'il suffit de réduire la ration alimentaire pour que les fortes têtes se calment. Alors les officiers essaient de tromper leur faim (leurs crampes d'estomac, leurs maux de tête, leurs vertiges) en machouillant des recettes de cuisine et des récits de bombances.

– Moi, je vais te dire, je fais d’abord revenir les petits oignons dans l’huile et j’ajoute les herbes, tu vois, le thym et le laurier, et pendant ce temps je désosse le poulet...

– C’est un restaurant qui ne paye pas de mine, mais quel pot-au-feu, nom de Dieu. Ça s’appelle *Chez la Mère Michel*, tu vas dans le quartier de la Bourse et tu demandes, tout le monde le connaît. Leur pot-au-feu, il fond dans la bouche, mais attention! il n’est pas gras pour un sou. Ils m’ont expliqué: tu le laisses reposer toute la nuit, le gras remonte à la surface, tu n’as plus qu’à l’enlever au matin...

– Dommage qu’on ne puisse pas sortir, parce qu’ici, en Alsace, ils te préparent une sacrée choucroute ! Sans parler de leurs vins blancs... Ce serait toujours mieux que la piquette au bromure qu’ils nous servent ici.

Les officiers sont tous convaincus qu’on les imbibe de bromure pour leur ôter leur virilité. Les Boches pensent-ils vraiment à la libido de leurs prisonniers ? Ce qui est sûr, c’est que nos braves étaient prêts à se battre comme des hommes mais que la France est dirigée par des femmelettes. Tiens, heureusement que les ventres veulent parler pot-au-feu, sinon on passerait toute la journée à évoquer la défaite. Une défaite comme celle-là, en vérité, on peut à peine en parler. La conversation adopte plutôt le mode magique du *si*, qui permet de renverser la perspective et d’évoquer la victoire. Secret militaire : malgré sa petite taille, le *si* est une arme imparable.

– Si nous avions attaqué tout de suite, en septembre trente-neuf.... C’était du gâteau. Nous sommes entrés en Sarre, quand même, et pas la moindre résistance, forcément ils étaient en Pologne. Ce crétin de Gamelin a arrêté l’offensive au bout de huit kilomètres et ensuite nous nous sommes repliés sur la ligne Maginot. Huit kilomètres ! Comme il n’était pas assez vieux, ils sont allés chercher Pétain.

– C’est sûr que si nous avions envahi l’Allemagne, les Soviets auraient oublié leur pacte, et vite fait encore. Ils auraient attaqué de l’autre côté et c’était fini tout de suite, cette histoire.

– Permettez, cher ami, vous ne pouvez pas envahir l’Allemagne avec une armée défensive. Si nous avions su utiliser les chars comme les Boches, alors oui. Au lieu de placer les chars derrière les fantassins pour les soutenir, vous formez des régiments de blindés et vous foncez à l’attaque ! C’est d’ailleurs ce que conseillait ce général, celui qui est parti à Londres.

– De Gaulle ? Ils l’avaient nommé général à titre provisoire, pendant la bataille, mais maintenant ils l’ont dégradé. Il faut dire “Colonel à la retraite De Gaulle”.

– Nous n’étions pas forcés d’adopter la tactique allemande pour les chars, mais nous aurions au moins pu observer ce qu’ils faisaient en Pologne avec leurs chars, les Boches, et préparer une défense.

– Ce n'est pas parce que leur Blitzkrieg¹ a marché que c'est une bonne stratégie. Faire peur avec les chars, c'est bon quand l'ennemi est faible, comme les Tchèques ou les Polonais. Moi je dis que si nous n'étions pas allés aider ce salaud de roi des Belges, Guderian n'aurait pas pu nous prendre à revers. Puisque nous avons une armée défensive, il fallait rester chez nous. Tenez, leur colonne de chars, elle était bien trop avancée. Ils ont eu de la chance d'arriver à la mer, ça les a arrêtés, sinon ils se coupaient complètement de leurs arrières. C'est sûr que ça ne marchera pas toujours, ce truc-là.

– Ah, si nous avions attaqué en trente-six...

– Dites carrément trente-quatre, quand ils ont occupé la Sarre.

– Si nous avions pris la rive gauche du Rhin et occupé tout le pays en dix-huit, hein, Hitler ne serait pas arrivé au pouvoir.

– L'erreur, en dix-huit, c'était de leur accorder l'armistice. Il fallait les écraser complètement et définitivement. Maintenant, c'est à leur tour de commettre la même erreur. Ils se sont relevés, nous nous relèverons.

– Vous croyez que si le croupion de France qui se dit libre essaie de se relever, ils le laisseront faire ? Pas si bêtes. De toute façon, ils ont pris les industries du nord et envoyé un million d'hommes en Allemagne. Il paraît même que nous ne sommes plus en France, mes amis : ils ont annexé l'Alsace la semaine dernière !

Bravant seul la horde belliqueuse, que la faim et le bromure n'ont pas encore matée, un vieil officier de réserve soutient une position pacifiste.

– L'erreur en dix-huit, ce n'est pas que nous nous sommes montrés trop généreux. Au contraire. Si nous avions fondé des Etats-Unis d'Europe, cette guerre-ci n'aurait pas eu lieu. Et même, c'est en quatorze qu'il aurait fallu se montrer intelligent et éviter la guerre.

Ce vieil officier défend les dirigeants français.

– Ils se sont peut-être montrés trop prudents et timorés, mais c'est parce qu'ils ne voulaient pas sacrifier les hommes. Tout le monde reconnaît que ces Allemands se conduisent comme des barbares : ils bombardent les civils pour provoquer des exodes désordonnés qui ébranlent nos dispositifs de défense. Les chars, les avions, et demain ce sera encore pire. Ah, il est beau votre progrès ! Nous avons eu la sagesse de ne pas adopter les mêmes méthodes de brigands et je considère que nous avons tout perdu sauf l'honneur. Ils se sont débarrassés de leurs vieux généraux il y a longtemps, pour les remplacer par de jeunes voyous, et moi je dis que nous avons bien fait de ne pas les imiter. Je fais confiance au Maréchal.

Je participe de temps à autre aux discussions.

– C'était peut-être foutu, mais nous n'avons pas besoin de capituler en rase campagne. Moi j'ai dit au colon : "Mon Colonel, laissez-moi passer la Schlucht et

¹ Guerre-éclair.

essayer de rejoindre les Alpes avec quelques hommes...” Vous savez ce qu’il m’a répondu ? “Si vous faites cela, je vous considère comme déserteur”!

La conversation s’engage parfois sur des chemins bourbeux. Je préfère alors écouter la partie de bridge et partir me promener tout seul.

– Que voulez-vous, la France n’avait pas envie de faire la guerre et voilà tout. Les Allemands, au moins, ils savent pourquoi ils se battent : pour débarrasser le monde de l’influence juive.

– Ah, bien sûr, si nous n’avions pas laissé la France aux juifs en trente-six¹... Ces gens-là ont réussi à nous rendre totalement impuissants.

– Permettez, Messieurs, vos propos frisent l’antisémitisme, ce qui est indigne d’officiers français. Ne dites pas que la France a été abandonnée aux juifs, mais qu’un juif a dirigé la France. Et ça, bien sûr, mettre un juif à la tête de la France, même si Monsieur Blum est un excellent homme, ce qui reste à démontrer, cela fait mauvaise impression.

Je porte un nom français tout neuf, d’accord, mais je ne vais tout de même pas attaquer Léon Blum. Je ne peux pas non plus le défendre, avec mon accent. Un soupçon d’accent, en vérité, mais je ne veux pas tenter le diable.

Je réfléchis. J’ai le temps de réfléchir... Des journées entières à tourner en rond dans le camp, à explorer le terrain vague qui entoure les baraquements à la recherche d’orties pour la soupe. Je suis en train de gâcher ma vie, me dis-je. Un mariage, une séparation, une liaison, une amourette, une autre, une infirmière, une fille de salle, une autre infirmière, et encore une. J’ai perdu tant d’années. J’ai vécu de façon superficielle, factice, et je ne suis pas heureux. Et puis j’ai fini par rencontrer Isabelle, une femme extraordinaire, droite, honnête, avec laquelle je pourrais fonder une famille et bâtir une vie véritable. Alors pourquoi est-ce que j’hésite ? Ce n’est pourtant pas une décision difficile. Cette idée : ne plus me lier, ne plus tomber dans le piège de l’amour, c’est stupide et infantile.

À d’autres moments, je me dis que le monde va vraiment mal. Une sorte de décadence a frappé la civilisation, amenant le chaos et puis la barbarie. Mettre des enfants au monde pour qu’ils périssent sous les bombes ? Il faudrait être fou.

Je tourne et retourne les idées et les arguments dans ma tête pendant des semaines. En fin de compte, je décide de demander Isabelle en mariage dès que je la verrai. Je dois encore divorcer de Frydka, mais je trouverai bien un moyen.

¹ Le gouvernement du Front populaire était dirigé par Léon Blum, qui était juif.

Docteur Léon Greif, médecine générale, maladies nerveuses

Le 20 octobre, le commandant du camp de Sarrebourg me convoque.

– Herr Doktor, votre hôpital vous réclame. Je vous libère, vous serez plus utile là-bas qu'ici.

Je ne rentre pas directement à Paris, bien sûr. Je dois d'abord reprendre Béton à Celles sur Plaine. La tenancière du café paraît soulagée.

– Encore un peu, et nous aurions dû nous débarrasser de ce chien... Déjà que nous pouvons à peine trouver à manger pour nous-mêmes, ça devenait difficile.

Béton me regarde avec une certaine méfiance. Je lui présente mes excuses et nous nous réconcilions, mais j'ai l'impression qu'il ne redevient pas aussi joyeux et turbulent qu'auparavant.

Le 24 octobre 1940, le maréchal Pétain serre la pince d'Adolf Hitler à Montoire et déclare que l'Etat Français est décidé à *collaborer* avec le Reich.

La Fondation Curie n'a pas hésité une seconde à me réclamer, mais en vérité, elle fonctionne au ralenti. Des patriotes ont placé le radium *en lieu sûr*, et le service de radiothérapie du cerveau est fermé.

Je rends visite à mon ancien patron, le professeur Alajouanine, et à quelques autres médecins que je connais, histoire de tâter le terrain. Je n'ai plus de voiture, donc j'accomplis ma tournée des hôpitaux à pied et en métro. Je boîte encore un peu. Tous me conseillent de m'installer : en raison du nombre élevé de confrères prisonniers, on manque de médecins de quartier.

Dans un des hôpitaux, je rencontre une infirmière que je connaissais à la fondation Curie.

– Vous vous souvenez d'Isabelle, Docteur ? me demande-t-elle avec une certaine ironie dans la voix.

– Bien sûr que je m'en souviens. Vous avez des nouvelles ?

– Figurez-vous qu'elle s'est mariée avec un ingénieur de Centrale qui était officier dans son régiment. Ils habitent à Nice.

– Ah oui ?

Je joue l'indifférence, mais je sais que la rougeur qui embrase mon visage trahit mon dépit. Les femmes, ah les femmes, ah, vraiment...

Bon, n'y pensons plus. Je dois songer à m'installer et oublier tout le reste.

L'appartement du boulevard Saint Marcel, un petit trois pièces sur cour, ne convient pas. Il me faut au moins deux pièces de plus, pour le bureau et la salle d'attente, de préférence dans un quartier chic où les gens ont de quoi payer le médecin. Les Parisiens sont rentrés après l'exode, mais il en reste certainement quelques uns dans le sud, par exemple à Vichy. J'espère trouver un appartement à louer dans le septième ou le seizième arrondissement sans difficulté.

Le gouvernement vient de créer un "Ordre des Médecins". Pour m'installer, je dois d'abord m'inscrire auprès de l'Ordre. La première question que le secrétaire de cette institution toute neuve me pose, c'est :

– Vous n'êtes pas juif, au moins ?

Je réponds que non. Les juifs doivent se déclarer dans les commissariats, mais je me suis bien gardé de le faire.

Le secrétaire constate mon origine étrangère en examinant mon diplôme.

– Si vous êtes français par naturalisation, vous devez adresser une demande spéciale au Président de l'Ordre, à moins que vous n'ayez reçu la Croix de Guerre.

Je trouve un peu fort que cet Ordre des Médecins ait rédigé son propre statut des juifs et des étrangers, plutôt plus contraignant que celui du gouvernement, mais ce n'est pas le moment de faire le difficile. Je déclare poliment que je possède la croix de guerre, en effet. Le secrétaire attire mon attention sur un point important du nouveau règlement.

– Vous n'avez pas le droit de changer de quartier. Les médecins prisonniers vont bientôt revenir, comme vous ; ce serait gênant qu'ils ne retrouvent pas leur clientèle.

L'ordre, c'est le contraire du désordre...

Renonçant à l'avenue Foch, j'entreprends de chercher un grand appartement dans le quartier du Jardin des Plantes. Je n'ai même pas le droit d'aller ailleurs dans le cinquième arrondissement. Je visite un six pièces pas trop cher rue Linné (en face de chez Mme Gomez), mais ma concierge, Mme Georgeai, me propose mieux.

– Vous pourriez rester dans l'immeuble, docteur. Le grand appartement du premier sur le boulevard est vide. La locataire est partie à Fougères au moment de l'exode, elle n'a même pas payé son loyer depuis.

La concierge tient à moi, car je soigne son vieux mari sans demander d'argent.

– Où est-ce, Fougères ? Près de Paris ?

– C'est en Bretagne, docteur, du côté de Rennes.

– Rennes ? Ah, c'est bien, je n'ai pas besoin de franchir la ligne de démarcation.

Je vais voir la locataire du premier à Fougères. Je lui propose de payer l'arriéré de loyer.

– En échange, vous me cédez l'appartement.

– Je veux bien, mais j'ai laissé tous mes meubles dedans.

Nous nous arrangeons de la façon suivante : j'entasse les meubles dans les deux pièces qui donnent sur la rue Scipion ; il me reste cinq pièces, la cuisine et la salle de bains.

J'ai besoin d'argent tout de suite, puisque j'ai perdu mon travail à la fondation Curie. Je ne peux pas exercer ma spécialité, la neuro-psychiatrie, car il est difficile de constituer une clientèle du jour au lendemain dans ce domaine. Il faut trouver des généralistes susceptibles d'envoyer des clients, cela prend du temps. Je me résigne donc à devenir un simple médecin de quartier pratiquant d'abord la médecine générale. Je pose à côté de la porte de l'immeuble, comme le font les médecins en France, la plaque suivante :

Docteur Léon Greif
Médecine générale
Maladies nerveuses

Seulement, la médecine générale, ça ne s'improvise pas. Je décide d'apprendre en observant les consultations du Pr Gilbert Dreyfus et du Dr Jean Weill à l'hôpital Cochin. Je ne veux pas voir les malades couchés, mais le tout-venant. Je passe mes matinées à l'hôpital, mes après-midis à recevoir les malades chez moi. Mon grand salon d'attente est plein tous les jours. Mme Georgeai est un agent de publicité efficace, sans oublier que Yanka, qui m'aide en faisant l'infirmière, amène aussi beaucoup de monde.

Je suis bientôt aussi connu dans le quartier que le patron de l'auberge Greif l'était à Sambor. Les gens me saluent dans la rue, m'arrêtent pour me dire que le traitement a réussi et que leur mère va mieux, m'invitent à dîner.

Je joue au bridge chez Paul Stockmann, au coin du boulevard Saint-Marcel et de la rue Jeanne d'Arc. Il était comptable dans une entreprise dont les patrons ont fui en zone libre, il est devenu brocanteur et chiffonnier. Lui aussi, tout le quartier le connaît ! Sa femme, Raymonde, est venue me consulter le jour même où j'ai ouvert mon cabinet. Son petit garçon souffrait d'une vilaine bronchite.

Les Allemands, les Français, la Loi, l'Ordre réclament des têtes juives avec tant d'insistance que l'on chasse bientôt le professeur Dreyfus de son poste à Cochin. Le docteur Weill¹, qui reste à l'hôpital pour l'instant, m'engage comme assistant. Il croit peut-être remplacer un juif par un non-juif.

Un jour, un grand rouquin me hèle dans le couloir.

– Salut, Greif. Ça est une surprise ! Comment vas-tu ?

– Fagnard ! Tu travailles ici ?

– Je me spécialise en radiologie. Ça n'est pas facile. On ne sait pas trouver du film en quantité suffisante, avec la guerre. Mais dis-moi, tu ne nages plus ?

– Tu vas toujours à la piscine ?

¹ Dreyfus et Weill sont des noms courants chez les juifs français.

– Eh bien oui, tous les vendredis, comme avant.

Je reprends l’habitude d’aller à la piscine avec lui. Mon genou ne me gêne presque plus.

Le 23 décembre, un ingénieur nommé Jacques Bonsergent tente de s’interposer dans une querelle qui oppose un couple à un officier allemand rue Saint Lazare. Les autorités d’occupation l’arrêtent et le fusillent¹.

Depuis mon retour de captivité, je cherche comment entrer en contact avec ces personnes qui appellent de Londres à la résistance. J’interroge les clients qui viennent me consulter :

– Qu’est-ce que vous pensez de la situation, des Allemands ?

Ceux qui répondent : “Oh, je les trouve très corrects” ou bien “Au moins, ils ont mis un peu d’ordre, ce pays en avait bien besoin” ne m’intéressent pas (et me déplaisent fortement, en vérité).

Un jour que j’examine une cliente couchée avec une forte grippe chez elle, rue Claude-Bernard, je remarque que son mari m’observe avec curiosité :

– Cela ne fait pas longtemps que vous avez ouvert votre cabinet, docteur...

– J’étais prisonnier à Sarrebourg.

– Vous étiez prisonnier et vous êtes revenu ?

– La lutte n’est pas finie.

– Si vous voulez lutter....

C’est un ingénieur du métro nommé Stéphane. Je le revois plusieurs fois sur le quai du métro République, direction Porte de Pantin, ou dans un wagon entre Châtelet et Gare de Lyon. Il appartient à un groupe qui se dit *gaulliste* par référence au général installé à Londres. Il me donne des tracts que je distribue en douce à des collègues de l’hôpital Cochin.

Le 31 décembre 1940, je donne une grande fête, pour célébrer à la fois le réveillon et la pendaison de crémaillère de mon nouvel appartement. En souvenir de l’auberge de Sambor, dont je n’ai reçu aucune nouvelle depuis septembre 1939, j’engage des musiciens. Je commence à bien gagner ma vie. J’achète du champagne au marché noir.

J’invite les Stockmann, Fagnard, des camarades des Amis de la Nature. Et aussi, les Polonais de l’hôtel Tournefort. Avant la guerre, leurs parents leur envoyaient des pensions de Pologne. Comme les pensions n’arrivent plus, ils doivent gagner leur vie en travaillant. C’est difficile. Ils se sont presque tous déclarés comme juifs, ce qui

¹ Une station de métro porte aujourd’hui son nom.

leur interdit d'exercer la plupart des professions. Quand ils sont malades, je les soigne gratuitement.

Il y a moins de monde que dans le gymnase de la rue Mouffetard loué par Viktor le boîteux il y a deux ans. Viktor lui-même manque à l'appel. Il se cache, parce qu'il ne s'est pas déclaré. Je pense qu'il a raison et que les autres ont tort.

– J'ai vu comment ça se passait à l'Oflag. Ils demandent aux juifs de se déclarer. C'est une simple formalité, donc les juifs obéissent et personne ne proteste. Ensuite, ils les mettent à part. Cela n'a rien de brutal. De nouveau, les juifs acceptent le changement, les autres laissent faire. Un jour, les juifs disparaissent, emmenés vers une destination inconnue. On ne peut plus les sauver, il est trop tard. Les Boches sont malins... Les juifs se déclarent et se séparent du reste de la population tout seuls. De plus, en agissant progressivement, les Boches endorment la méfiance des juifs et aussi celle de ceux qui voudraient les aider. Croyez-moi, s'ils vous convoquent, n'y allez pas !

– Ils viendront nous chercher à domicile. Nous leur avons donné notre adresse quand nous nous sommes déclarés.

– Venez vous planquer ici, il y a de la place.

Nous oublions nos soucis en dansant. Nous sommes jeunes, et puis nous n'avons pas souvent l'occasion de nous amuser. Je remarque que Malvina Zien, la belle blonde, danse beaucoup avec le grand Bernard Kohn. Vers trois heures du matin, un soldat allemand vient se plaindre du bruit. Ils sont plusieurs dans le Royal Hôtel, juste de l'autre côté du boulevard. J'ai vu des soldats allemands à l'Oflag, je n'ai pas peur d'eux. J'offre une coupe de champagne au vert-de-gris.

– C'est le jour de l'an, on fait ce qu'on veut !

1941. Je perds mon chien et je rase ma barbe

En juin 1941, les Allemands déclenchent une grande offensive à l'est, attaquant leurs amis soviétiques par surprise. C'est de nouveau la guerre-éclair. L'armée allemande avance si vite qu'elle traverse la Biélorussie et la Galicie orientale en quelques jours. Après deux années d'administration soviétique, les villes de Sambor et de Lwów passent sous le contrôle des nazis.

Le courrier peut circuler sans obstacle entre l'est et l'ouest du grand Reich. Vers la fin de l'été 1941, je reçois enfin une carte postale de mon père : "Nous ne sommes plus chez nous, mais au bord du Dniestr – Celle qui est la plus heureuse, c'est Salka." Au bord du Dniestr, c'est là qu'habitent les juifs les plus pauvres de Sambor. Je suppose que les Allemands ont regroupé les juifs dans un ghetto, comme ils l'ont déjà fait à Lodz ou à Varsovie. Mon père me dit clairement que leur vie est devenue pire que la mort. Un censeur a sans doute lu la carte sans y prêter la moindre attention.

Je suis un beau salaud : depuis trois ans, je ne suis pas allé voir la tombe de Salka au cimetière de Pantin une seule fois.

Je suis bête, en plus : j'aurais dû deviner que la situation des juifs, qui se dégradait à chacune de mes visites en Pologne, allait encore empirer. Si mon père avait vendu l'auberge, qui valait une fortune, toute la famille aurait pu rejoindre l'oncle Manès en Amérique. Avec beaucoup d'argent, on pouvait certainement acheter des visas.

Je me dis : "Bah, on verra bien, cette guerre ne durera pas éternellement, la situation est grave mais pas désespérée", etc., mais je suis plus inquiet que je ne veux l'admettre. La preuve, c'est que je perds Béton dans le métro – moi qui n'arrive jamais en retard et ne perds jamais rien. Ce Béton, aussi, il était spécial. Il avait passé son enfance dans les boyaux de la ligne Maginot. L'entrelacs des couloirs du métro, pour lui, c'était le paradis perdu. Depuis que je l'avais abandonné à Celles sur Plaine, il ne me faisait plus confiance.

Je ne possède plus d'automobile, d'ailleurs on ne vend plus d'essence aux particuliers, donc je me déplace à vélo pour les visites dans le quartier et je prends le métro quand je vais de l'autre côté de Paris. J'ai cessé de rencontrer Stéphane l'ingénieur sur le quai du métro Châtelet : les Allemands l'ont fusillé. De toute façon, je trouvais ses tracts un peu mous.

Une nuit de septembre 1941, vers quatre heures du matin, on frappe à la porte de mon appartement. Un petit homme est là, très pâle, enveloppé dans un grand manteau.

– Vous êtes bien le docteur Greif ?

– Oui, c’est moi. Entrez...

– Je m’appelle Zellermeier. Je suis médecin moi aussi. Vous vous souvenez de Milek Roth ?

– Le militant communiste ? On m’a dit qu’il est rentré à Lwów avec un sauf-conduit spécial quand l’Allemagne et l’Union Soviétique étaient encore amies.

– C’est lui qui m’a donné votre nom. Il m’a dit que vous aviez proposé de cacher des gens dans votre appartement. Malvina Zien m’a donné l’adresse.

– Malvina Zien ? Oui, je vois qui c’est.

– Il faudrait me cacher quelques jours, en attendant que je cicatrise...

Il écarte les pans de son manteau et ouvre sa chemise, révélant un large pansement qui lui serre le ventre. Je sens que mon pouls s’accélère. Diable, une affaire intéressante !

– Vous êtes blessé ?

– Non. J’ai été opéré. On m’a enlevé l’appendice hier.

– L’appendice ? Et vous êtes sorti de l’hôpital ?

– Je me suis fait opérer exprès, pour pouvoir m’évader. J’ai été pris dans une souricière par la police française. Ils m’ont mis en garde à vue ; ils en avaient pris d’autres, j’avais peut-être quelques jours devant moi avant qu’ils m’interrogent et me livrent à la Gestapo. Alors j’ai simulé une crise d’appendicite. Ils m’ont envoyé à l’hôpital Saint-Antoine pour m’opérer. J’ai dit au chirurgien que je suis allergique, qu’il aille molo sur l’anesthésie sinon je risque le grand choc, tant pis si je souffre un peu. Je me suis réveillé cette nuit, ça allait à peu près. Ils ont mis un flic devant la porte de la chambre pour me garder, tu penses bien qu’il n’imaginait pas que j’allais me lever, alors il est allé faire un brin de causette aux infirmières dans la salle de garde. Moi, je me suis habillé sans faire de bruit, et me voilà.

Son récit m’enchanté. Un sacré gaillard ! Je m’imagine moi-même sur le billard, en train de serrer les dents comme le petit Spartiate pour ne pas hurler de douleur.

– Et pourquoi tu es tombé dans la souricière ? Tu fais quoi ?

– J’essaie de me rendre utile. Ecoute, je vais me coucher, je te raconterai tout ça demain.

– Attends, je vais d’abord changer ton pansement.

Zellermeier reste quelques jours chez moi. Pour répondre à mon désir de me rendre utile moi aussi, il s’engage à m’envoyer quelqu’un.

– Il dira qu’il vient de la part de Lucien, c’est mon nom dans la Résistance.

Bientôt, un client qui vient me consulter l’après-midi parmi les autres m’annonce qu’il vient de la part de Lucien.

– Mon nom dans le réseau, c’est Pierre.

Il parle avec un gros accent roumain. Je le revois quelques jours plus tard place Monge. Il me présente le troisième membre de notre cellule, Louis, qui me paraît

espagnol. Nous distribuons des tracts beaucoup plus vigoureux que ceux des gaullistes : ils disent que les nazis concentrent les gens qu'ils veulent éliminer dans des camps où ils les laissent mourir de faim. J'appartiens (je l'apprendrai beaucoup plus tard) au réseau des FTP-MOI, c'est-à-dire "Francs-Tireurs Partisans Main d'Œuvre Immigrée", fondé à partir de la section des étrangers du parti communiste clandestin. Ces étrangers sont des républicains espagnols et des membres des "Brigades Internationales" qui se sont battues en Espagne : anti-fascistes italiens, juifs roumains et tchèques.

Pierre me demande de raser ma barbe et de changer de prénom.

– Si quelqu'un parle de toi sous la torture, il ne faut pas qu'il puisse dire : "C'est un barbu avec un nom russe, *Kopeck* ou quelque chose comme ça..." Un clandestin, c'est "Signes particuliers, néant".

Me souvenant que ma grand-mère m'a nommé Haïm quand j'étais malade, je cherche un équivalent en français. Joachim est proche, mais pas assez banal. Par assonance, je choisis Jacques.

Pierre me donne d'autres consignes de prudence.

– Nous sommes peu nombreux, donc nous devons éviter absolument les pertes. Le réseau peut s'effondrer comme un château de cartes s'il n'est pas cloisonné. C'est pour cela que Louis et toi, vous ne rencontrerez personne en dehors de la cellule. Moi, je suis en contact avec une seule personne de la direction qui me donne des ordres. Si la direction nous ordonne de préparer un coup, nous évitons absolument de noter les noms, adresses et autres renseignements sur un papier. Il faut tout apprendre par cœur. Que penses-tu de la place Monge, comme lieu de rendez-vous ?

– C'est bien. Il y a beaucoup de monde. On peut s'enfuir dans plusieurs directions.

– Eh bien nous ne nous reverrons plus ici. On ne donne jamais rendez-vous deux fois au même endroit ! Nous nous verrons toujours dans la rue plutôt que dans un café ou un restaurant, dont on ne peut pas filer en vitesse. Dis-moi, qu'aurais-tu fait si je n'avais pas été là à onze heures, comme prévu ?

– Je t'aurais attendu.

– Non. Il faut partir si la personne avec laquelle on a rendez-vous a plus de cinq minutes de retard. Si les Boches me prennent et me libèrent, tu ne me connais plus. Ils m'auront peut-être "retourné". Il va de soi que tu ne parles pas du réseau à tes amis...

1942. Jacques et Jacqueline

Un jour du mois de mars 1942, je prends mon vélo pour aller visiter un client. Alors que je roule rue de Tolbiac, entre l'avenue d'Italie et la rue Bobillot, j'aperçois Malvina Zien, la belle Polonaise de l'hôtel Tournefort. Je la reconnais tout de suite à ses cheveux blonds.

– Bonjour, Mademoiselle.

– Je vous en prie, Monsieur. Je ne vous connais pas.

– Mais si. Greif, le médecin du boulevard Saint-Marcel. Vous ne me reconnaissez pas parce que j'ai rasé ma barbe.

– Ah, c'est ça... Lonek Greif... Je suis allée chez vous pour le réveillon il y a deux ans. Vous disiez que vous pourriez cacher les gens si les Allemands les recherchaient. En fin de compte, la police a convoqué Henek Warner et Bernard Kohn. Au lieu de se cacher chez vous, ils sont allés au commissariat. Ils croyaient être convoqués pour un simple contrôle, mais c'était pour les mettre dans un camp à Pithiviers.

– Henek Warner s'est évadé. Il a exagéré des troubles intestinaux pour aller à l'hôpital. Wanda Warner est venue me voir. Elle m'a demandé d'établir un certificat pour prolonger son séjour à l'hôpital. Je lui ai dit : "Comment ça, prolonger son séjour ? Et ensuite, il retourne au camp ?" Je leur ai conseillé de partir en vitesse. Ils ont filé à Montpellier.

– Moi aussi, je leur ai dit de partir. Wanda m'a écrit de Montpellier. Ils ne souffrent pas du froid, là-bas, mais ils n'ont pas grand-chose à manger.

– Et vous, les Allemands ne vous embêtent pas ? Vous pouvez vous cacher chez moi, si vous voulez.

– Je ne me suis pas déclarée comme juive.

– Ah oui, quelqu'un me l'a dit...

– J'ai un faux certificat de baptême que l'on m'a envoyé de Pologne, et aussi ceux de mes parents et grands-parents. Cent pour cent aryenne ! Et vous ?

– Je suis français.

– Vous avez de la chance.

– Puisque nous ne sommes juifs ni l'un ni l'autre, Mlle Zien, je vous invite au cinéma¹ !

– Je veux bien, mais je ne suis plus Mlle Zien.

– Vous avez pris un faux nom, avec votre faux certificat de baptême ?

– Non, je suis Mme Kohn. Je me suis mariée avec Bernard Kohn.

– Vraiment ? Quand ça ?

¹ Le cinéma était interdit aux juifs, ainsi que les musées, les jardins publics, etc.

– En septembre dernier, quand il était prisonnier à Pithiviers.

– Il n’y est plus ?

– Ils l’ont mis dans un autre camp, à Compiègne. Tous les juifs étrangers de Pithiviers ont été déportés à l’est, sauf ceux qui étaient mariés à des aryennes. En m’épousant, il évitait la déportation.

Je la trouve courageuse de s’être mariée avec ce Bernard Kohn pour lui sauver la vie. En vérité, quelqu’un m’a dit qu’elle habitait avec lui dans l’hôtel de la rue Tournefort, mais elle n’avait pas forcément décidé de se marier.

De mon côté, je suis en train de divorcer de Frydka. Elle m’a irrité en détournant à son profit une prime que la Fondation Curie devait m’envoyer quand j’étais au front. J’ai donc engagé un avocat. Cet homme de loi m’a d’abord dit que le divorce serait difficile à obtenir.

– Elle refuse de coopérer. Pour un couple séparé depuis onze ans, le divorce pourrait aller de soi, mais elle s’y oppose avec un acharnement rare.

Plus tard, une cousine de Frydka m’a révélé qu’elle vivait avec un homme. Cela changeait tout. Si je prouve que ma femme est adultère, je peux divorcer très facilement !

Moi, je ne suis pas un mari adultère. Yanka n’habite plus chez moi. Elle fréquente des gens dangereux pour un résistant, qui trafiquent dans le marché noir et je ne sais quoi. D’ailleurs, la loi française ne punit pas les maris infidèles : ce qui est péché mortel pour l’épouse n’est que péché véniel pour le mari.

L’avocat a proposé d’effectuer un constat d’adultère.

– C’est une opération banale, on fait cela tous les jours.

– La cousine m’a dit que l’amant de ma femme est juif. Il s’appelle Katz. On ne risque pas de lui causer des ennuis ?

– Ah... Vous avez raison. Je vais réfléchir.

L’avocat a fait recueillir par la police le témoignage de la concierge certifiant que Mme Greif vit en concubinage avec un homme. Il est donc certain que le divorce sera prononcé à ses dépens. Elle peut s’estimer heureuse de n’être pas envoyée en prison.

Malvina Kohn née Zien et moi, nous sommes donc mariés chacun de notre côté, mais solitaires. Nos amis polonais sont partis vers le sud ou sont emprisonnés dans des camps. Prudents, nous évitons de fréquenter n’importe quel Français. Malvina a une amie polonaise : Tounia Kassar, la femme d’un médecin que Bernard Kohn a rencontré à Pithiviers. Médecin elle-même, elle ne peut pas exercer, parce qu’elle s’est déclarée. Elle se cache chez une Française dans l’île Saint-Louis.

J'invite Malvina à venir chez moi pour écouter un petit récital de piano. Elle ne tombe pas dans mes bras aussitôt, comme les infirmières, mais je vois bien qu'elle est très émue quand je joue la Grande Polonaise et l'Étude Révolutionnaire¹.

Curieusement, ce qui me manque, ce n'est pas seulement le contact charnel avec les infirmières, mais aussi leur présence attentive. J'aime bien me confier à une femme, comme je le faisais avec ma sœur Salka quand j'étais jeune. Je prends donc Malvina comme confidente. Je lui raconte toute ma vie : Frydka la belle hystérique, Minka la jeune femme douce de Lwów, la nageuse turque de Joinville, Yanka la débrouillarde, et ensuite les infirmières, et la grande Isabelle qui était peut-être la femme idéale...

Je lui raconte une petite histoire toute récente.

– En mars, à peu près dix jours avant notre rencontre rue de Tolbiac, une femme est venue à ma consultation de l'hôpital Cochin. À la suite d'une double orchite post-ourlienne, son mari est stérile.

– À la suite d'une quoi ?

– Orchite, c'est une inflammation des testicules (Malvina rougit) ; post-ourlienne, cela veut dire après des oreillons. Elle voulait un enfant, cette femme ; elle a entendu parler d'insémination artificielle, elle a même apporté une autorisation signée de son mari. Je lui ai dit que ça existe, bien sûr, mais qu'avec cette guerre les services sont un peu désorganisés. Il faut trouver un donneur en bonne santé, et chacun sait que tous nos jeunes sont prisonniers en Allemagne. Je lui ai dit que si elle y tenait vraiment, à son insémination, je pourrais faire le donneur. Et d'ailleurs, pourquoi "artificielle" ? Autant faire cela de la façon prévue par la nature, qui est certainement la plus efficace. Son mari travaille dans le bâtiment. Elle parle avec l'accent d'une paysanne.

– Alors vous l'avez fait ?

– Ben oui, et même elle est revenue me voir trois fois, pour être vraiment sûre.

– À l'hôpital Cochin ?

– Euh, non, dans mon cabinet boulevard Saint Marcel...

– Et elle est enceinte ?

– Oui. Elle doit accoucher en décembre. Elle s'appelle Suzanne.

Malvina sourit en m'écoutant, comme pour m'indiquer qu'elle me pardonne mes frasques.

– Vous avez le droit, de faire ça ? Je veux dire, en tant que médecin ?

– Bah, le serment d'Hippocrate¹ ne mentionne pas l'insémination artificielle... Et puis c'est la guerre. Les gens sont en train de s'entre-tuer. Je n'ai pas commis un crime très grave.

¹ Deux œuvres de Chopin célébrant l'esprit de la Pologne – composées à l'époque où le pays était écrasé par l'occupation russe.

Les juifs qui obéissent à tous les commandements sont allés se déclarer pour éviter de mentir, et en fin de compte ils ont été déportés on ne sait où. Il est temps de broder de nouvelles maximes : “La morale doit s’adapter aux circonstances”, “Au pays des assassins, le voleur n’est pas un criminel”, “Quand on n’est pas sûr de survivre jusqu’à la fin de l’année, on a bien le droit de faire quelques bêtises”.

J’invite Malvina au cinéma, au théâtre, au restaurant. Je travaille beaucoup et je gagne de l’argent. Pour rendre service à des juifs qui se cachent ou veulent fuir vers la zone libre, je rachète les tableaux et les meubles dont ces pauvres gens désirent se débarrasser. Un tableau de Max Ernst², quelques petites toiles de peintres moins connus, une commode hollandaise, des bibelots en ivoire, un service de Sèvres... Je m’interdis de marchander et je paie rubis sur l’ongle. Comme je crains d’être dénoncé pour mes activités de résistance et de devoir vivre dans la clandestinité, j’achète des louis d’or, que je peux emporter et cacher facilement.

Vers la mi-juin, en sortant d’un cinéma, j’embrasse Malvina pour la première fois. Un soir, au mois d’août, je lui joue des sonates de Beethoven, puis je récite des tirades de Wyspianski : “Aux armes, mes frères, aux armes !” Un violent orage éclate alors qu’elle se prépare à rentrer à son hôtel. Elle préfère rester chez moi. Nous passons notre première nuit ensemble.

Mon engagement dans la Résistance progresse parallèlement à ma relation avec Malvina. Je demande à Pierre de signaler à son responsable que j’aimerais devenir plus actif. On me nomme médecin des chefs du réseau – trois directeurs et quatre chefs de détachement. Je présente un profil idéal : je suis français, je ne suis ni inscrit au parti communiste ni déclaré comme juif, je parle allemand et polonais, j’habite dans un grand appartement. Je cesse de distribuer des tracts avec Pierre et Louis. Mon premier travail consiste à préparer des troussees d’urgence. Mes sept nouveaux clients les emportent quand ils partent pour un coup.

D’autres médecins soignent les résistants de base. Les blessures par balles sont rares. On redoute surtout les accidents du travail chez les artisans qui fabriquent les grenades et les bombes. Les chimistes ont plus d’importance que les gars qui font le coup de feu ou déposent les bombes, car on les remplace plus difficilement. Le membre le plus précieux du réseau, c’est un artiste habile qui fabrique des faux papiers parfaits, mais j’imagine que personne ne lui élèvera jamais de statue.

Moi-même, je suis un rouage obscur dans cette grande aventure. J’aménage une cachette pour les troussees d’urgence dans la partie de mon appartement qui sert de

¹ Code moral des médecins. Ils s’engagent à éviter les traitements nocifs, etc. Hippocrate était un fameux médecin grec. Il n’a sans doute pas écrit le “serment”, mais on le prononçait déjà à son époque.

² Peintre allemand, puis français, co-fondateur du mouvement “Dada” (1891-1976).

garde-meuble. Au bout de quelques mois, les chefs du réseau m'accordent si bien leur confiance que l'un d'eux dépose dans cette cachette un paquet petit mais lourd.

– Ne me demande pas ce que c'est, ainsi en cas de coup dur tu pourras dire que tu ne savais pas.

– Bon.

Je comprends bien que le paquet contient des armes. Je ne charge pas l'armée allemande sabre au poing, comme un véritable hussard polonais, mais je sais qu'en disant : "Bon", je deviens un terroriste passible de la peine de mort.

Malvina soupçonne qu'il se passe des choses. D'ailleurs je lui ai raconté l'étrange visite matinale du docteur Zellermeier, qui s'est réclamé d'elle. Elle l'a revu une ou deux fois, ce Zellermeier. Elle a porté des lettres et des messages pour lui et pour d'autres. Je devine vite, derrière le masque tendre de l'amoureuse, une femme douée d'une volonté de fer, à laquelle on peut faire absolument confiance. Je n'hésite donc pas une seconde à l'engager comme agent de liaison. Ses cheveux blonds, ses yeux bleus, son petit nez retroussé représentent évidemment des atouts non négligeables, sans oublier son faux certificat de baptême.

– Tu diras que tu t'appelles Jacqueline. Ainsi ils sauront que tu viens de ma part.

La souricière

La radio de Londres dit que le roi du Danemark refuse d'aller au cinéma, par solidarité avec les juifs. Moi, j'y vais justement parce que je suis juif, pour défendre la liberté face à l'oppression. Je nage tous les vendredis à la piscine de Pontoise avec mon copain belge Paul Fagnard. Je me promène le soir avec Jacqueline, alors que les juifs sont soumis au couvre-feu à partir de huit heures. Nous pouvons même nous promener après le couvre-feu général, c'est-à-dire après minuit, puisque je possède un laissez-passer de médecin. Je n'ai qu'à présenter Malvina comme mon infirmière.

Nous nous félicitons tous les jours de ne pas nous être déclarés. Tounia Kassar, l'amie de Malvina – ou plutôt, Jacqueline – qui se cache dans l'île Saint-Louis, a reçu un message de son mari, apporté par un cheminot qui l'a trouvé sur la voie ferrée. Il lui écrit qu'il quitte la France pour une destination inconnue. Il a passé plus d'un an prisonnier à Pithiviers, et maintenant il est déporté vers l'est.

Nous n'avons même pas faim. Des clients qui ont des parents à la campagne (par exemple : Raymonde Stockmann) me donnent des œufs, des pommes de terre, du fromage et même de la viande. Ils disent que les paysans ne sont pas contents, car on ne trouve ni engrais ni essence pour le tracteur. Les Parisiens n'ont pas tous des parents à la campagne. Je vois à ma consultation du rachitisme, du scorbut, des bronchites provoquées par l'absence de chauffage. On me demande s'il est dangereux de manger du chat, des pigeons, des corbeaux. Je déconseille le chat : cet animal a peut-être mangé un rat malade de la peste.

Des attentats ont lieu dans Paris : deux gendarmes allemands abattus ; un groupe de soldats de la Wehrmacht attaqué à la grenade avenue de Wagram ; des bombes lancées dans des restaurants et des hôtels fréquentés par les Boches ; quatre Allemands tués et huit blessés au stade Jean Bouin. Les chiffres publiés par la presse sont sans doute inférieurs à la réalité. Les chefs des FTP-MOI qui fréquentent mon appartement n'en parlent pas, pour leur sécurité aussi bien que pour la mienne, mais le sourire qui éclaire leur visage après chaque attentat m'en dit long.

Après la première rafle de juifs polonais, le 14 mai 1941, de nombreux jeunes hommes qui ont réussi à y échapper veulent se joindre au réseau. Les brigadistes se méfient : c'est un métier, on ne peut pas prendre des amateurs. Ces gamins ne sont même pas communistes... Et d'ailleurs, savent-ils se servir d'une arme ? Le Parti ordonne au réseau de cesser de tergiverser et de recruter les jeunes juifs. On a besoin de troupes fraîches. Les anciens n'ont qu'à enseigner le métier aux nouveaux. Le juif roumain qui dirige le réseau démissionne (mais reste chargé des déraillements). Boris

Holban, un juif de Bessarabie¹, le remplace à la tête de l'organisation. Il vient souvent chez moi. Je ne connais aucun Boris Holban, bien sûr, mais seulement "Roger". C'est seulement après la guerre qu'il me dira son nom et me racontera l'histoire des FTP-MOI.

Pour se joindre au réseau, des jeunes juifs polonais affirment qu'ils vivent dans la clandestinité et n'ont plus le moindre contact avec leur famille. Seulement, celui dont les parents ont été déportés mais dont la petite sœur a échappé par miracle aux rafles, comment pourrait-il renoncer à la protéger ? La police française surveille la sœur, applique les techniques de filature imparables inventées par le grand Bertillon². Les flics se relaient, planquent pendant des heures, notent patiemment les allées et venues. Les arrestations sont nombreuses.

Hélas, les directeurs et les chefs de détachement, des anciens d'Espagne, des professionnels, se montrent aussi imprudents que les jeunes recrues. Ils fréquentent mon appartement du boulevard Saint Marcel, puisque je suis leur médecin. Les trois directeurs et les quatre chefs de détachement se blessent peu. En hiver, ils attrapent des bronchites dans les greniers et les caves insalubres où ils habitent, mais à part cela ils n'ont aucune raison de venir boulevard Saint Marcel, et encore moins d'y envoyer leurs amis. Mais voilà, je possède une magnifique salle de bains et mon garde-manger est toujours plein. Je ne vais quand même pas refuser un bon bain chaud ou une tranche de saucisson à un homme qui lutte contre les Boches. Je donne même un manteau à un juif polonais que le Parti envoie en mission secrète à Varsovie au mois de novembre. Je ne devrais recevoir que sept visiteurs, et seulement en cas de nécessité absolue, mais j'en vois passer beaucoup plus, pour un oui ou pour un non. Un Français confortablement installé qui peut aider les gars, cela ne court pas les rues...

Parmi tous les inconnus qui viennent chez moi à n'importe quelle heure pour prendre un bain, il y en a bien un que la police file, ou peut-être même plus qu'un.

Le premier des trois directeurs, Boris Holban, est responsable militaire ; Karel Stefka (alias Karol) est responsable politique ; Joaquim Olaso (alias Emmanuel), responsable technique.

Nelly, la compagne de Karol, tombe enceinte. Dans la clandestinité, impossible de garder le bébé. Le mercredi 2 décembre 1942, Karol vient chez moi pour me demander mon aide.

¹ Région située au bord de la mer noire, partagée aujourd'hui entre l'Ukraine et la Moldavie. Les communistes de Bessarabie, qui luttèrent clandestinement contre la dictature roumaine dans les années trente, ont été très actifs dans les FTP-MOI.

² Alphonse Bertillon (1853-1914) a mis au point plusieurs techniques policières modernes. C'était par ailleurs un fief antisémite, dont le témoignage délirant a enfoncé le capitaine Dreyfus.

Ce mercredi-là, je reviens de l'hôpital Cochin vers midi, comme tous les jours. En arrivant au carrefour des Gobelins (je roule à vélo), je vois une habitante du 68 boulevard Saint Marcel, une de mes clientes, qui me fait de grands signaux.

– Docteur, docteur, où allez-vous ?

– Comment ça, où je vais ? Chez moi !

– Vous ne pouvez pas y aller. La police est là-bas ! Ils vous cherchent. Ils contrôlent toutes les personnes qui entrent dans l'immeuble.

Il ne faut pas prendre cette voisine pour la déesse Chance. Même sans voisine, je ne risquais rien. En cas de danger, Annie, ma bonne à tout faire, devait accrocher un chiffon sur le barreau de la fenêtre au-dessus du porche. Cette Annie est aussi une de mes clientes, venue me consulter à Cochin pour sa syphilis ; je l'ai engagée parce qu'elle n'avait pas de travail.

Je n'ai pas pensé à tout. J'aurais dû indiquer le coup du chiffon aux chefs du réseau.

La Brigade Spéciale – des policiers français qui aident la Gestapo – capture Karel Stefka au 68 boulevard Saint Marcel. Ce jour-là et les jours suivants, la Brigade Spéciale file et arrête toutes les personnes qui viennent chez moi. Ils capturent Olasso et sa femme, puis tendent une souricière chez eux et arrêtent plusieurs combattants espagnols. Ils attrapent Hirsch, le chef du premier détachement. Et aussi la femme de Hirsch. Comme elle a noté des rendez-vous sur un carnet, au mépris de toutes les règles, ils peuvent tendre d'autres souricières et annihiler le premier détachement.

Ils prennent Paul Fagnard, mon copain belge, qui vient me chercher pour aller à la piscine. (Je l'apprendrai après la guerre. Je ne sais pas s'il s'est conduit de manière suspecte. Ils l'ont sans doute torturé. En tout cas, il a disparu à tout jamais. Si ça se trouve, il appartenait à un autre réseau de résistance, mais n'empêche, il a été arrêté chez moi par hasard et j'ai toujours pensé que c'était de ma faute.)

La concierge du 68, boulevard Saint Marcel, Mme Georgeai, interroge un des policiers :

– Mais qu'est-ce que vous lui voulez, au juste, au docteur Greif ?

– Nous avons des affaires à régler avec lui.

– Est-ce qu'il est juif, peut-être ?

– Bien sûr que non ! S'il était juif, il ne pourrait pas exercer la médecine.

Dès que la voisine m'avertit, je fais demi-tour sur mon vélo et emprunte le boulevard Arago pour aller chez Jacqueline, qui vit dans un petit hôtel derrière la gare Montparnasse. Les propriétaires de l'hôtel, M. et Mme Trial, sont des sympathisants et des gens sûrs. C'est une bonne planque. Jacqueline m'invite à rester.

– C'est impossible. Si la Brigade Spéciale trouve l'adresse, ils vont venir.

– Tu as laissé l'adresse sur ton bureau ?

– Bien sûr. Dans mon fichier de clients. Tu te souviens que tu es venue me voir quand tu as eu la grippe ? J’ai établi une fiche à ton nom.

– Elle est dans l’espèce de grosse boîte en bois ? Il y en a des centaines. Pourquoi viendraient-ils spécialement ici ?

– D’abord, ils sont capables d’aller voir tous mes clients. Ensuite, une Polonaise mariée à un juif interné, ils vont trouver cela suspect. Disons que je reste deux ou trois jours. Ensuite, il faut que je trouve une planque plus sûre. Ah oui, regarde, c’est très important : ce petit sac contient des louis d’or. Je te les confie. Nous en aurons peut-être besoin bientôt...

Le 3 décembre, je téléphone à mon infirmière de l’hôpital Cochin pour la prévenir.

– Je dois, euh, m’absenter... Je ne pourrai plus assurer mon service. Je suis désolé...

– Docteur Greif ? Bravo ! Tout le monde est très fier de vous !

– Qu’est-ce que vous racontez ?

– La Brigade Spéciale est venue ici. Vous êtes un redoutable terroriste. Vous cachez des armes...

– Bah, ce n’est rien du tout. Il y a des gars qui risquent vraiment leur vie... À propos, j’ai quelque chose à vous demander. Un médecin a des responsabilités... Je n’ai aucune affaire sérieuse en cours, sauf une. Vous vous souvenez de cette femme qui est venue consulter la semaine dernière, celle qui est très élégante ?

– La poule de luxe ?

– Si vous voulez.

– Et comment, que je veux ! Moi, je ne me paie pas des robes de couturier, surtout par les temps qui courent.

– Elle m’a consulté parce qu’elle avait de la fièvre le soir. Elle toussait, elle se fatiguait vite. Je l’ai envoyée faire des radios, et j’ai eu les résultats hier. Je lui ai dit que je lui donnerais un coup de fil. Ce n’est pas bon : il y a des lésions pulmonaires, il faut qu’elle consulte un phtisiologue.

– Pneumothorax ?

– Oui, c’est ça. Je pensais l’envoyer à Thévenard. Si vous me donnez son numéro de téléphone, je vais l’appeler. Marie-Louise Bossu.

J’appelle ma cliente.

– Mme Bossu ? Ici le docteur Greif. Vous êtes venue me voir à Cochin la semaine dernière. Ecoutez-moi bien... Les radios ont montré des lésions dans vos poumons. Ce n’est pas vraiment grave, mais cela pourrait le devenir. Vous devez revenir à l’hôpital pour un pneumothorax artificiel. Malheureusement, je ne peux plus vous suivre, mais Thévenard, un phtisiologue très compétent, va s’occuper de vous.

– J’ai la tuberculose, c’est ça ? Vous pourriez me le dire de vive voix... Vous ne consultez plus à l’hôpital ?

– C’est que... Certaines circonstances me forcent à interrompre ma consultation. Je dois m’absenter.

– Ah, je comprends... Nous pouvons peut-être nous rencontrer en ville. Je serai à Montparnasse cet après-midi. Vous connaissez le café Dupont, près de la gare¹ ?

– Bien sûr.

– À quatre heures, ça vous va ?

– J’y serai.

Je ne m’intéresse pas à ces frivolités féminines, mais je remarque quand même qu’elle porte, sous un manteau à col de renard, une robe aussi élégante, ou peut-être devrais-je dire provocante, que l’autre fois. Elle me prie de l’excuser pour son léger retard : elle sort de chez le coiffeur. Ses longs cheveux blonds ondulent comme des vaguelettes. Je lui confirme le diagnostic annoncé au téléphone.

– Le poumon gauche est atteint, mais vous êtes venue me consulter juste à temps. On devrait pouvoir le récupérer.

– Dites, Docteur, c’est dangereux, le traitement ? Ce dont vous m’avez parlé ?

– Le pneumothorax artificiel ? Ce n’est rien du tout. On insuffle de l’air dans le poumon pour faciliter la cicatrisation de la lésion.

– Vous ne pouvez pas me le faire vous-même ? Je ne sais pas pourquoi, mais vous m’inspirez confiance.

– Je vous l’ai dit, c’est impossible, mais le docteur Thévenard est un spécialiste des poumons, qui vous soignera très bien.

– Vous avez des ennuis ? Vous êtes recherché ? Vous n’habitez plus chez vous ? Où habitez-vous ?

– Ma foi, nulle part. Il faut que je me cache, ou peut-être que je quitte Paris.

– Ecoutez, Docteur, je vais vous faire une proposition, vous me répondrez par oui ou par non. J’habite rue Poliveau, mais j’ai reçu en héritage un petit pavillon à Enghien, qui est gardé par mon ancienne femme de ménage. J’y ai déjà caché des résistants. Si vous voulez...

– Je vous remercie. Votre proposition me touche. C’est très aimable et généreux. Je ne peux pas vous répondre tout de suite. Il faut que je demande l’avis de... de mon agent de liaison.

J’explique à Jacqueline que Mme Bossu est une cliente très malade, dont j’ai sauvé la vie. Naturellement, par reconnaissance, elle est prête à m’aider. Jacqueline trouve l’idée du pavillon excellente. Je pars donc avec Marie-Louise Bossu à Enghien, une petite ville de la banlieue nord de Paris. Elle me présente à la vieille dame qui garde

¹ C’est l’ancienne gare, qui n’existe plus.

le pavillon, puis elle retourne à Paris. J'ai donné à Marie-Louise l'adresse de Jacqueline et à Jacqueline le numéro de téléphone de Marie-Louise rue Poliveau.

Le 6 décembre, je vais dans un café et je téléphone boulevard Saint Marcel : GOBelins 23 67. C'est Annie – ma bonne – qui décroche.

– Allo ? Ici le cabinet du docteur Greif.

– Bonjour, madame. Je voudrais prendre rendez-vous avec le docteur.

– Je suis désolé, monsieur, mais le docteur est absent. Je ne sais pas quand il reviendra. Vous pourriez peut-être rappeler demain...

Je suis sûr qu'elle a reconnu ma voix. De toute évidence, la police est encore là et prend le second écouteur. Je rappelle le lendemain. Cette fois, Annie me répond normalement. Comme les appels sont nombreux, la police en écoute seulement un de temps en temps.

– Dites, Annie, vous voyez les deux petits tableaux qui se trouvent dans mon bureau et celui qui est dans l'entrée ? Vous pourriez peut-être les décrocher discrètement. Quand vous irez faire vos courses, vous les déposerez chez Marie-Louise Bossu, 36 rue Poliveau.

– Toujours ça que les Boches n'auront pas !

Dès que je suis arrivé à Enghien, j'ai ressenti comme un vide. Jacqueline me manque énormément. J'ai déjà connu un sentiment analogue avec la grande Isabelle. Diable, je suis amoureux. Cette fois, je ne vais pas laisser passer le coche... Le 8 décembre, j'écris à Jacqueline que je l'aime.

Le même jour, Marie-Louise vient me voir à Enghien.

– Docteur, la patronne d'hôtel de Montparnasse m'a téléphoné ce matin : la Brigade Spéciale a arrêté votre agent de liaison, euh... Malvina, je crois. Hier soir.

Oh nom de Dieu... Ils vont la torturer à mort. Une fois de plus, j'arrive trop tard avec mon "je t'aime". Quel imbécile ! J'ai laissé sa fiche au milieu des autres, dans la boîte en bois qui se trouvait sur mon bureau. La police n'avait plus qu'à la cueillir comme une fleur. Pierre, mon camarade de résistance, m'avait bien dit de ne jamais rien écrire sur une feuille de papier. Les communistes auraient dû nous donner des cours de clandestinité. Ils s'en moquent, de sacrifier des militants. À chaque fois qu'un Allemand insignifiant est abattu, des centaines de personnes sont fusillées en représailles. Alors un agent de liaison de plus ou de moins... Et ces gars courageux, formés à la rude école de l'Espagne, qui vont mourir pour n'avoir pas su résister à l'attrait de ma salle de bains !

Marie-Louise reste pour dîner. Je n'ai jamais rencontré une femme aussi belle. Ou plutôt... aussi élégante et sachant aussi bien se mettre en valeur. Comparées à Marie-Louise, les autres femmes... Frydka, la plus belle femme de Sambor, est un laideron. Yanka est vulgaire. J'ai même l'impression que Marie-Louise parle une autre langue

que les infirmières – plus musicale, plus tendre. Mais est-elle vraiment belle ? Je ne peux pas l'affirmer, parce que ma vue se brouille quand je m'approche d'elle. Son parfum capiteux m'étourdit, me rappelle je ne sais quelle volupté de mon enfance. Il y a de la magie là-dessous... Un soir, à la piscine, Paul Fagnard m'a dit qu'il était amoureux d'une Parisienne qui le rendait fou, un Don Juan au féminin capable d'envoûter les hommes avec un battement de cils et trois gouttes d'essence de fleurs. C'était peut-être Marie-Louise.

L'ancienne femme de ménage qui habite dans le pavillon sert le dîner. Vers la fin du repas, elle demande :

- Madame, est-ce que je prépare votre chambre ?
- Non, ce n'est pas la peine.

Marie-Louise se glisse dans mon lit. Au lieu de la repousser, je m'abandonne dans ses bras consolateurs. Je suis bouleversé et désemparé...

Cela ne m'amuse plus de faire le joli cœur. J'ai trouvé une femme qui me convenait et qui me suffisait. Seulement, une fois de plus, le destin gâche mon bonheur. Raymond Dupont, le grand brun de Toulouse, m'a pris Yanka. Un ingénieur de Centrale a épousé Isabelle. Et maintenant, la Brigade Spéciale me dérobe Jacqueline. Je sais bien que je ne la reverrai plus. Ces ordures travaillent avec la Gestapo. Les gens qui disparaissent ne reviennent jamais. Tout en enlaçant Marie-Louise, je pense à Jacqueline. Arrêtée à ma place... Alors que je vis, elle est morte.

Quand j'étais malheureux, Salka me consolait. Elle aussi, elle est morte. Et ma mère ? Rózia ? Je n'ai plus personne.

Assez pleurniché. Je serai fort. Je vais oublier Jacqueline, puisqu'elle n'est plus de ce monde.

1943. Le hussard sur le toit

Je passe les réveillons de Noël et du nouvel an tout seul à Enghien. Marie-Louise ne peut pas rester avec moi en permanence. Elle a un ami, Monsieur Fernand, un homme d'affaires belge qui... la protège ? l'entretient ? Une "femme entretenue", c'est une femme qui vit avec un homme sans être mariée et sans exercer un métier. Si elle est mariée, c'est une honorable mère de famille. Quand Monsieur Fernand vient à Paris, il habite rue Poliveau chez Marie-Louise. Quand il repart en Belgique, elle prend le train de banlieue et vient me rejoindre.

Monsieur Fernand achète et vend diverses marchandises. Je le soupçonne de se livrer à des trafics louches. Marie-Louise le défend.

– Un homme d'affaires, ça vend aux personnes qui ont de l'argent. Ces personnes sont allemandes, ce n'est pas de leur faute, et puis de toute façon l'argent n'a pas d'odeur. S'il ne vendait pas, quelqu'un d'autre le ferait, et cela reviendrait au même. Tu ne peux pas exiger que chacun fasse de la résistance.

– Dans un an, la guerre est finie, et ce salaud passe devant le peloton d'exécution.

Marie-Louise prépare l'avenir. Entretien par un médecin ! Elle joue sur les deux tableaux : un collaborateur, un résistant. J'ai honte de la fougue avec laquelle je l'enlace. "Je joue la comédie pour conserver la planque", me dis-je, sans arriver à me convaincre moi-même. Ma volonté fond en sa présence. Dès qu'elle repart, une terrible amertume m'envahit. Je la méprise, et je me méprise encore plus.

Elle place les calculs d'intérêt avant toute autre considération. Si elle est amoureuse de moi, c'est par-dessus le marché. Sans oublier que je lui ai sauvé la vie en l'envoyant chez le phthisiologue. À propos : j'évite de l'embrasser, car la tuberculose est une maladie qui ne s'en va pas du jour au lendemain... Nos nuits sont d'autant plus passionnées que nous ne savons ni l'un ni l'autre combien de temps il nous reste à vivre. Si nous voulons penser à la mort, nous n'avons qu'à regarder par la fenêtre, car le pavillon donne sur un cimetière.

Au mois de mars 1943, Monsieur Fernand passe plusieurs semaines en Belgique. Je m'installe rue Poliveau, c'est plus simple. Enfermé à Enghien, ce n'était pas très drôle. Il n'y avait pas grand-chose à lire, dans le pavillon. Pas de piano. Pas de téléphone. Pas de radio. Je ne pouvais tout de même pas regarder le cimetière toute la journée. Rue Poliveau, les livres ne sont pas beaucoup plus nombreux. Il y a la compagnie de Marie-Louise, bon. Je peux regarder la rue en écartant discrètement le rideau, mais pas descendre et me promener dans un quartier où tout le monde me connaît. Pour me distraire, Marie-Louise organise des petites soirées. Elle invite des amis, ou bien sa sœur.

Un soir, la sœur de Marie-Louise vient dîner avec un jeune homme qui vante de façon suspecte la LVF¹, une troupe de voyous qui se bat contre l'armée soviétique aux côtés des Boches. À première vue, ce jeune homme me paraît une franche canaille. Je ne me sens pas bien à l'aise en sa présence. Après tout, je suis recherché pour terrorisme.

Le jeune homme dit :

– Excusez-moi, une course à faire, je reviens.

Au lieu de me réjouir d'être débarrassé de lui, au moins temporairement, je frissonne sous l'effet d'un mauvais pressentiment. Cette crapule est partie chercher la police !

– Marie-Louise, y a-t-il une sortie de secours dans cet appartement ?

– En sortant par la fenêtre des toilettes, tu arrives sur le toit d'une soupenote, que tu peux suivre jusqu'à la cour de l'autre immeuble.

Me voici donc sautant sur le toit, et puis sautant de toit en toit jusqu'à la rue de l'Essai. Le jeune gredin est-il revenu avec la police ? Courrais-je vraiment un danger ? Disons que j'avais envie de me balader sur les toits de Paris. Tout Parisien qui aime sa ville devrait humer de temps en temps l'air enivrant que l'on respire là-haut !

Je dois bien redescendre sur terre, à la fin, et trouver un refuge pour la nuit. Je traverse le boulevard Saint-Marcel et je frappe chez les Stockmann à onze heures du soir. Ce sont des amis sûrs. Je reste une semaine chez eux. Raymonde me donne des sous-vêtements et des vêtements, car je me suis enfui en bras de chemise. Prolonger mon séjour les mettrait en danger. Paul, qui est à moitié juif (par son père) ne doit pas héberger un "terroriste". Heureusement, les habitants du quartier sur lesquels je peux compter sont nombreux. Il y a ceux que j'ai guéris d'une maladie grave, ceux que je ne faisais pas payer quand ils n'avaient pas d'argent, ceux qui ont le cœur à gauche ; et puis toutes celles qui, euh, aimaient Chopin... J'habite deux jours ici, trois jours là. Me souvenant que Tounia Kassir, l'amie de Jacqueline, se cache dans l'île Saint-Louis chez Simone Réti, une Française qui possède un grand appartement, je cherche son adresse dans l'annuaire du téléphone. Simone Réti m'héberge pendant deux ou trois semaines en plus de Tounia. Je téléphone à Marie-Louise.

– J'étais obligé de partir. J'ai pensé que cet admirateur de la LVF allait amener la police...

– Qu'est-ce que tu racontes ? Il était sorti acheter des cigarettes.

– Il aurait pu amener la police. Je ne veux prendre aucun risque. Le simple fait de rencontrer quelqu'un comme lui me met en danger.

– Bon, je comprends. Mais dis-moi, tu n'es pas fâché avec moi ?

¹ Légion des Volontaires Français.

– Comment ça, fâché avec toi ? Absolument pas. Je ne peux pas habiter chez toi parce que tu fréquentes des gens dangereux, c’est tout. Je te téléphone pour te demande de garder mes tableaux jusqu’à ce que ma situation se stabilise.

– J’aimerais te revoir.

– Euh, oui, bien sûr... J’habite dans l’île Saint-Louis.

Il me semble que je dois jouer franc-jeu avec elle si je veux garder mes tableaux, qui ont beaucoup de valeur. Je lui donne donc mon adresse. Elle vient me voir plusieurs fois. Elle apporte un poulet, de la farine, des oranges – des raretés que lui procure son homme d’affaires belge.

Je remarque des petites rides au coin de ses yeux. Il me semble que sa beauté doit beaucoup à l’art du maquillage. J’ai échappé à son envoûtement.

Elle se jette dans mes bras. Elle me supplie de revenir à Enghien. Elle pleure, elle crie. C’est gênant. Que vont penser Simone Réti et Tounia Kassar ? À la fin, je repars, autant pour échapper à la passion brûlante de Marie-Louise que pour cesser d’embarrasser Simone et Tounia.

J’habite de nouveau à droite et à gauche. J’ignore ce que me réserve le lendemain. Voyageur sans bagages, je découvre la vie de bohème. Et puis Yvonne Nougier, une cliente qui m’a servi parfois de “Jacqueline”, propose de m’aider. C’est une jeune femme simple et droite, qui vit dans l’appartement de son frère, prisonnier en Allemagne. Elle me trouve non seulement une petite chambre dans le douzième arrondissement, mais aussi des cartes d’alimentation. Elle réussit à obtenir pour moi une carte d’identité au nom de son frère. C’est ainsi que je deviens Émile Nougier.

Je reste en contact avec Tounia Kassar. En juin 1943, elle me fait parvenir un petit mot : “Jacqueline est vivante ! Je l’ai vue !” Je vais aussitôt dans l’île Saint-Louis pour en savoir plus. Tounia paraît bouleversée. Ce n’est pas tous les jours que quelqu’un revient du royaume des morts...

– Elle a passé six mois au secret dans la prison de Fresnes, qui est tenue par les Allemands. La Gestapo l’a interrogée, mais elle n’a pas parlé. Comme ils n’en tiraient rien, ils l’ont remise aux Français. Elle est aux Lilas, dans une ancienne caserne transformée en camp de femmes.

– La caserne des Tourelles. C’est là que je me suis présenté au début de la guerre. Ils m’ont dit de rester chez moi, qu’ils me convoqueraient.

– Elle a droit aux visites et aux colis.

– Je ne peux pas aller la voir, quand même. Je suis un terroriste recherché...

– Écoute, elle m’a dit qu’elle pouvait sortir sous escorte. Vous n’avez qu’à vous rencontrer ici. Les gendarmes l’attendront en bas, tu ne risques rien. Remarque, elle m’a dit qu’elle ne veut plus te revoir.

– Ah bon, pourquoi ?

– Elle m’a demandé si tu habitais toujours à Enghien. J’étais bien obligée de lui dire que tu t’étais enfui de la rue Poliveau en pleine nuit, c’est-à-dire que tu vivais avec Marie-Louise. Elle n’est pas contente.

– Je ne lui avais pas promis d’être fidèle, que diable ! D’ailleurs elle était morte.

– Elle est toujours amoureuse de toi, sinon cette histoire l’aurait laissée indifférente. Je vais l’inviter ici sans lui dire que tu seras là. Ensuite, tu te débrouilles !

L’appartement de l’île Saint-Louis joue un rôle étrange dans ma vie amoureuse. Il y a quelques mois, j’y rencontrais Marie-Louise, qui me suppliait de renouer avec elle. Maintenant, c’est à mon tour de supplier Jacqueline de bien vouloir me reprendre... J’arrive une heure avant elle, pour être sûr de ne pas voir les gendarmes. Quand elle entre dans le salon et me reconnaît, elle devient toute rouge. Ah, Tounia a vu juste : je ne lui suis pas indifférent. Elle se tourne vers son amie.

– Je ne veux pas le voir.

– Mais si... Je vous laisse ensemble.

Tounia sort. Jacqueline a du mal à parler.

– Tout est fini entre nous.

– Pardonne-moi, Jacqueline.

– J’étais en prison, je pensais à toi toute la journée, et toi, pendant ce temps...

– Je croyais que tu étais morte, je voulais mourir moi-même. J’étais comme fou. J’ai connu beaucoup de femmes sans les aimer. La première que j’aime, les Boches me la prennent ! Je t’ai même envoyé une lettre dans laquelle j’ai écrit : “Je t’aime” ! C’est la première fois que j’écrivais ces mots...

– Oui, eh bien ce n’est pas très malin. Moi, je disais aux policiers que je te connaissais à peine, que tu étais simplement mon médecin traitant. Ils étaient prêts à me relâcher quand ta lettre est arrivée. Ils me l’ont apportée en ricanant : “Ce médecin que tu connais à peine dit qu’il t’aime ! Tu t’es bien moquée de nous, salope !” Ils m’ont livrée à la Gestapo. J’ai passé six mois toute seule dans une cellule à Fresnes. Je me disais : “Lui aussi, il est tout seul, dans une chambre à Enghien...”

– Essaie de comprendre. Tout le monde pensait que tu étais morte. Demande à Tounia. Personne ne peut reprocher à un veuf de se remarier. Mais je l’ai quittée, Tounia a dû te le dire. J’étais tellement heureux quand j’ai appris que tu étais vivante ! Oublions ces six mois et reprenons notre relation là où nous l’avons interrompue.

– Oublions ces six mois... Facile à dire !

– Si nous menions une vie normale, tu pourrais considérer que j’ai mal agi, mais la vie normale s’est arrêtée le 1^{er} septembre 1939. En temps de guerre, en présence de la mort, on se conduit autrement.

Il me semble qu'elle ne demande qu'à être convaincue par mes arguments. Je veux l'embrasser, mais elle accepte juste un petit baiser sur la joue.

Elle me dit que le directeur du camp des Lilas, un brave homme, l'a engagée comme secrétaire et lui a promis qu'il la ferait libérer avant la fin de l'été, car on n'a rien à lui reprocher. Nous décidons de ne pas nous revoir dans l'île Saint-Louis. Pourquoi prendre des risques inutiles, alors qu'il nous suffit d'attendre sa libération ?

Je me cache depuis six mois dans divers quartiers de Paris et de ses banlieues. Avant la guerre, je partais camper pendant les vacances, et souvent aussi en fin de semaine. La campagne et la mer me manquent. Raymonde Stockmann passe ses vacances à Loudun, chez ses parents, avec Paul et leur petit garçon. Elle m'invite à les rejoindre. D'autre part, un camarade des Amis de la Nature m'a parlé d'un terrain de camping à Niort. Je prie Yvonne Nougier d'aller boulevard Saint-Marcel et de demander mon vélo à Mme Georgeai, la concierge. Je prends le train avec mon vélo jusqu'à Loudun.

M. Savatier, le père de Raymonde Stockmann, possédait une affaire de transport près de Paris. Les Boches ont réquisitionné deux autocars tout neufs. Il a vendu le vieil autocar qui restait et s'est installé à Loudun, où il fait le taxi. Comme on ne trouve plus d'essence, il a fixé un gazogène à bois sur le toit de son taxi. Il passe des heures à couper du bois pour le gazogène avec une scie électrique. Un jour qu'il est absent, j'essaie d'utiliser la scie pour lui faire gagner du temps. Il faut couper les bûches en tout petits cubes, ce n'est pas facile du tout. M. Savatier me surprend en plein travail.

– Tu es fou ! Tu n'as pas l'habitude, c'est très dangereux Et si tu te blesses ? Tu es recherché, je ne peux pas t'emmener à l'hôpital...

Bon, c'est peut-être vrai, mais moi, qu'est-ce que je fais toute la journée ? Au bout de quinze jours, je décide d'aller à Niort. Le terrain de camping se trouve au bord d'une rivière, je pourrai nager. Heureusement que j'ai l'habitude de pédaler à Paris, parce que je dois tout de même parcourir une bonne centaine de kilomètres.

Avec l'occupation, le vélo a supplanté l'automobile. On trouve des réparateurs de vélos à tous les coins de rue, des parkings gardés pour vélos sur les places, et des wagons spéciaux dans les trains. Tout seul sur mon vélo entre champs et prairies, je me sens merveilleusement libre. Je pense aux industriels qui profitent de la guerre pour perfectionner les chars, les canons, les bombardiers, les fusées, les mitrailleuses, les grenades, les mines. Tout de même, le vélo, c'est autrement mieux que tous ces trucs : une invention parfaite, qui ne fait de mal à personne.

Du côté de Parthenay, deux gendarmes m'arrêtent sur la route pour un contrôle. Ils examinent ma carte d'identité : Émile Nougier, né en Charente-Maritime...

– Eh bien, vous n'êtes pas loin de chez vous !

Je suis très fier d'arriver à passer pour un vrai Français : mon accent est presque imperceptible, de sorte que les gendarmes ont bien voulu croire que je suis né à La Rochelle.

Ils libèrent Jacqueline à la fin du mois de septembre. Elle connaît une gérante d'immeubles qui nous trouve une chambre sous les toits rue Saint-Amand, près de la porte de Vanves. Je loue la chambre au nom d'Émile Nougier. Pour la première fois, nous vivons vraiment ensemble. Elle vient de passer six mois dans la solitude la plus complète ; je risque à tout instant d'être pris et fusillé... Peut-on imaginer un amour plus intense et désespéré que le nôtre ?

Jacqueline gagne un peu d'argent en fabriquant des ceintures. Quand elle a payé le loyer, il ne lui reste même plus assez pour acheter les tickets d'alimentation auxquels elle a droit. Notre régime se réduit essentiellement à des flocons d'avoine cuits dans l'eau. Cela m'irrite d'être devenu aussi pauvre. Au moment de son arrestation, Jacqueline a confié mes louis d'or à l'une de ses amies, qui devait les cacher chez une pharmacienne. L'amie a disparu, la pharmacienne dit qu'elle n'a rien reçu. Je voudrais bien demander mes tableaux à Marie-Louise et les vendre, mais Jacqueline me l'interdit.

– Tu m'as expliqué qu'un bon résistant évite de prendre des risques et se méfie de tout le monde. Dans ce cas, tu dois te méfier de Marie-Louise.

– Excellent conseil. Remarque, je me demande si je dois l'attribuer à la prudence ou à la jalousie.

Si j'ai envie de m'occuper de mes tableaux, c'est aussi pour avoir quelque chose à faire. Je tourne en rond dans ma chambre. Je m'ennuie à peu près autant qu'à Enghien. Je sors de temps en temps me promener. C'est dangereux, car les rafles sont fréquentes.

Je voudrais participer à des actions de résistance, mais mon ancien réseau vient d'être démantelé. Le 28 septembre 1943, mes camarades réussissent un dernier coup d'éclat : l'exécution du général Ritter, responsable du STO (Service du Travail Obligatoire). Six semaines plus tard, la police arrête (et fusille) tous les dirigeants. C'est ce qu'on a appelé plus tard l'affaire de l'affiche rouge. Boris Holban ne dirige plus le réseau depuis longtemps. Le Parti l'a expédié en province parce qu'il a désobéi : sentant que l'étau policier se resserrait, il a refusé d'augmenter le rythme des actions. Son remplaçant, Manouchian, était moins aguerri. Le Parti voulait multiplier les actions pour ébranler les masses. Maintenant, Manouchian est mort. Si les masses sont ébranlées, elles le cachent bien.

Jean-Jacques

Tounia et Simone nous invitent dans l'île Saint-Louis pour fêter Noël. Il y a aussi une petite bonne femme qui arrive de Grenoble, Monette Meyerbeer. Elle est tellement bavarde que personne ne peut placer un mot. Elle travaille avec le groupe des Polonais de l'hôtel Tournefort, ou ce qu'il en reste. Milek Roth, le militant communiste, est reparti en Pologne ; un autre a réussi à se réfugier en Suisse ; le mari de Jacqueline est prisonnier à Drancy. Plusieurs ont disparu sans laisser de traces. L'un d'eux a été abattu dans une action de résistance. Ces Polonais que j'ai connus très timorés, allant se déclarer comme juifs par peur de vivre dans la clandestinité, ont tous fini par prendre des faux noms et par s'engager dans la résistance communiste. Monette Meyerbeer nous explique ce qu'elle fait là-bas.

– Je vais avec Wanda Warner dans les familles juives. Nous leur expliquons que les Allemands veulent les déporter à l'est. Ils les emmènent dans des ghettos ou des camps dont personne n'est jamais revenu. Ils ont déporté ma mère et mon frère, alors je sais de quoi je parle. Nous ne pouvons pas aider les parents, mais nous pouvons au moins sauver les enfants s'ils nous les confient. Nous cachons les garçons chez des paysans et les filles dans un couvent.

Nous mangeons un repas pantagruélique (par comparaison avec notre bouillie de flocons d'avoine) et buvons quelques verres de vin. Ensuite, nous revenons à pied rue Saint-Amand – avant le couvre-feu, car je ne peux plus utiliser mon laissez-passer de médecin.

Nous nous couchons. Soudain, Jacqueline me demande une chose à laquelle je ne m'attendais vraiment pas :

– Je veux un enfant.

– Comment ça, un enfant ? Tu sais bien que si je suis arrêté, je serai fusillé...

– Eh bien, justement !

Je la trouve très courageuse. Je me sens fier de recevoir une telle preuve d'amour, et en même temps très triste de penser que je ne connaîtrai peut-être jamais mon enfant.

– Comme je risque de disparaître bientôt, nous devrions choisir son prénom tout de suite. Je propose Jacques pour un garçon. Ainsi, il y aura au moins un vrai Jacques dans la famille.

– Oui, mais je vais le confondre avec toi. Qu'est-ce que tu penses de Jean-Jacques ?

– D'accord pour Jean-Jacques. Si c'est une fille, je propose Isabelle.

– Comme ta grande amoureuse ?

– Euh...

– Bon. Le dernier vœu du condamné à mort, c'est sacré !

Les Soviétiques ont vaincu les Allemands à Stalingrad et les repoussent peu à peu. La guerre va bientôt s'achever. Nous espérons que la paix sera revenue pour la naissance de notre enfant et que j'arriverai à tenir jusque là.

1944. Chez Dupont tout est bon

Jacqueline connaît quelqu'un en Normandie : Hélène, une Polonaise de l'hôtel Tournefort qui a épousé un Français. Elle habite dans une ferme où il y a des légumes frais, des œufs et du lait. Le 15 janvier 1944, Jacqueline décide d'aller la voir.

– Je ne peux pas nourrir mon bébé avec des flocons d'avoine. Je vais manger des œufs et boire du lait à la ferme.

– Comment ça, ton bébé ? Il est encore trop tôt pour savoir si tu es enceinte.

– Les hommes ne comprennent pas ces choses-là. Moi, je sais que je suis enceinte, j'en suis sûre et certaine.

– Bah, de toute façon, cela ne peut pas te faire de mal.

– Tu dois me promettre de ne pas faire de bêtise pendant que je serai là-bas. Ne va pas trop te promener je ne sais où...

Le lendemain, je vais dans un café et je téléphone à Marie-Louise. Je veux profiter de l'absence de Jacqueline pour récupérer et vendre un de mes tableaux. J'en ai assez de vivre comme un pauvre alors que je possède un Max Ernst et d'autres toiles de valeur. Quand elle reviendra, elle sera bien forcée de reconnaître qu'elle avait tort de m'interdire cette démarche. Nous aurons de quoi vivre confortablement pendant un an !

L'affaire s'arrange encore mieux que ce que j'avais prévu : Marie-Louise me propose de racheter le Max Ernst elle-même.

– Je ne l'aimais pas trop au début, mais maintenant je m'y suis habituée, à ce tableau. Cela me fera un souvenir de toi ! Tu veux venir quand ?

– Ecoute, je ne peux pas prendre le risque d'aller rue Poliveau. Nous ne pourrions pas nous rencontrer ailleurs ?

– Si tu veux. Tu n'as qu'à me dire où.

– Disons chez Dupont, à Montparnasse, en souvenir du bon vieux temps.

– D'accord.

– Demain à onze heures.

J'arrive en avance. Ce n'est pas seulement que j'ai toujours eu l'habitude d'arriver en avance aux rendez-vous. Je me souviens des règles apprises chez les FTP-MOI. Prudence ! Marie-Louise est une bonne fille, elle m'aime encore assez pour vouloir acheter le Max Ernst et le garder en souvenir de moi, mais on ne sait jamais. Je monte au premier étage de la gare pour observer la place. Je vois parfaitement le café Dupont. En lisant l'inscription qui se trouve sur l'auvent, "Chez Dupont tout est bon", je découvre que j'ai faim. Devant le café, au coin du boulevard, se tient un policier allemand en civil, reconnaissable à son manteau vert. C'est normal : ils surveillent

tous les carrefours importants. Je vois l'autobus s'arrêter. Une femme descend, et puis Marie-Louise, et puis un petit vieux dont le visage est barré par une grande moustache blanche.

Mon intuition me dit que tout va bien. Je quitte mon observatoire pour rejoindre Marie-Louise à la terrasse du café. En m'approchant d'elle, je remarque qu'elle est très pâle. Seul le haut de ses pommettes rougeoit comme si elle avait de la fièvre. Elle a sans doute mal soigné sa tuberculose. Alors que je vais m'asseoir, le policier allemand saisit mon bras et me montre une Citroën garée le long du trottoir. Un autre policier est installé sur la banquette arrière. Je m'assois entre les deux hommes. Le petit vieux à la moustache blanche s'approche et dit aux policiers :

– *Die Dame auch*¹.

Marie-Louise s'assoit à côté du chauffeur. Je lui dis :

– Bien joué, Marie-Louise !

– Toi, ferme-la ! hurle en allemand l'un des policiers.

Je regarde les longs cheveux blonds de Marie-Louise. Leurs ondulations me paraissent soudain vulgaires et menaçantes. La garce m'assassine aussi sûrement que si elle me plantait un couteau dans le cœur. Je vis sans doute mes dernières heures. Mon fils me survivra. Jean-Jacques... Pourquoi m'a-t-elle dénoncé ? Elle m'en veut parce que je l'ai quittée. Pourtant, je suis sûr qu'elle ne m'aimait pas vraiment. Elle est venue pleurer dans l'île Saint-Louis. Des larmes de crocodile. Elle est vexée de perdre sa proie, ce médecin qu'elle avait réussi à capturer. Elle ne s'accrochait pas à moi par amour, mais par intérêt. Oui, elle a toujours été intéressée. Avidée... Au fond, elle me dénonce pour garder les tableaux. Mourir pour un tableau de Max Ernst ! Il y a aussi ces trafics, avec sa sœur et son Belge. Pour conserver de bonnes relations avec les Allemands, elle leur livre des informations de temps en temps. Une petite information : je connais un homme qui se cache. Elle ignore peut-être que je suis un terroriste recherché, mais elle sait quand même que je suis juif et que les Allemands ne veulent pas beaucoup de bien aux juifs. Je ne suis pas très malin. J'aurais pu penser qu'un résistant clandestin devait s'abstenir de jouer les Casanova. C'est seulement au cinéma que les agents secrets séduisent les belles blondes. Dans la réalité, ce serait bien trop dangereux.

La Citroën me dépose avenue Foch à la Sipo (Sicherheit Polizei), la police de sécurité – qui regroupe Gestapo et Kripo (police criminelle). Les policiers me poussent dans une pièce vide, dont ils ferment la porte à clé.

Je m'étonne de ne pas me sentir angoissé, mais plutôt résigné et même soulagé. On verra bien. Depuis le temps que j'imaginai l'arrivée de ce moment. Ils ont attrapé mes parents, et maintenant moi ; au moins, j'aurai essayé de lutter. Je me souviens vaguement d'un personnage de film que le monde entier accuse d'un crime qu'il n'a

¹ La femme aussi.

pas commis. Je vais bientôt savoir ce qu'on me reproche. Une partie de moi-même murmure que je suis coupable et mérite une punition. Le petit hussard ne criait pas quand sa mère lui donnait une fessée, alors elle a fini par se décourager... Sans me demander mon avis, mon esprit part se promener du côté de Sambor. Je conduisais les deux vaches rousses jusqu'au Dniestr. Cigale et Fourmi. En été, nous allions nous baigner dans le fleuve, mais je ne savais pas nager. Soudain, mes pensées cessent de flotter et je sais clairement, pour la première fois de ma vie, ce que je désire : nager dans le Dniestr !

Au bout de quelques heures, un SS entre dans la pièce.

– Comment t'appelles-tu ?

– Émile Nougier.

– Enlève tes lunettes.

Ils savent que je me cache. Ils pensent que c'est un faux nom, mais ils ne savent pas qui je suis. Marie-Louise ne leur a rien dit. Heureusement, elle ignorait tout de mes activités.

Le SS me gifle, puis se met à me frapper sur la tête avec une matraque de caoutchouc. Au lieu de m'écrouler par terre, ainsi qu'il l'espère, je reste debout et le regarde droit dans les yeux. Il ne paraît pas content. Il me donne un crayon. Il m'ordonne de l'appuyer au sol et de tourner autour. Il me bat avec sa matraque. Aveuglé par le sang, de plus en plus étourdi, je tombe par terre sous les coups. Le SS hurle :

– Debout ! Continue ! Comment t'appelles-tu ?

Je suis content de tenir bon. Puisqu'il ignore mon nom, je ne vais pas le lui dire.

Le SS va se reposer, puis revient. Il sort son pistolet et me menace :

– Mains au mur ! Tu dis ton nom ou je te tue.

J'ai presque envie de rire. On ne tue pas quelqu'un pour une fausse identité ! Ou bien, s'ils soupçonnent que je suis un gros gibier, ils voudront que je leur livre mes complices, donc ils n'ont pas intérêt à me tuer. Le SS paraît furieux. Il tire un coup de pistolet à côté de ma tête, histoire de se soulager un peu.

Avant le début des interrogatoires, je tremblais de froid. J'observais les réactions de mon corps : "C'est une excitation du système sympathique, sans doute sous l'effet de la peur." Dès que la torture a commencé, je me suis mis en colère contre le SS ; je me sens capable de résister au pire.

Quand le SS entre dans la pièce pour la quatrième ou la cinquième séance, il tient une feuille de papier à la main et semble tout joyeux.

– *Komm mal her, Komm mal her...* Viens ici. Tu connais le docteur Greif ?

Ah, la sale guenon ! Marie-Louise, qui se trouve quelque part ailleurs dans la maison, a donné mon nom.

– Oui, c'est moi.

– Et alors, pourquoi as-tu une fausse carte d'identité ?

Une fraction de seconde me suffit pour examiner mes perspectives d'avenir. S'ils cherchent qui est le docteur Greif, ils vont trouver que c'est un terroriste et me fusiller. Je peux m'en sortir autrement...

– C'est parce que je suis d'origine juive.

– Ah ah ah, c'est donc ça !

Le SS rit de bon cœur. Cette affaire-là était simple. Il me tend une cigarette, de l'air de dire : “Sans rancune, mon ami !” Je refuse, mais de toute façon je ne suis certainement pas en état de fumer. Les coups ont déformé mon visage d'une manière incroyable. Un œdème gonfle tellement mes joues qu'elles pendent le long de mon cou presque jusqu'à mes clavicules. Je n'ai jamais vu une chose pareille à l'hôpital. Si j'en réchappe, j'écirai un article dans la Revue du Praticien. Encore un peu et je risquais d'être sérieusement abîmé. On devrait leur donner une formation médicale, à ces gens-là, pour qu'ils sachent s'arrêter à temps. Ils vous tortureraient à mort sans le faire exprès.

Au lieu d'avouer que je suis Jacques, j'ai ressuscité Arieih. Ce n'est pas de bon cœur que je me laisse définir par les Boches. Ils me renvoient au ghetto...

– Ach, mais où as-tu volé cette carte d'identité ?

– Nougier était au camp avec moi quand j'étais prisonnier de guerre. Il m'a dit qu'il était né à La Rochelle, donc j'ai écrit là-bas pour avoir un extrait d'acte de naissance, avec lequel j'ai obtenu la carte d'identité à la mairie de mon arrondissement.

– *Das ist aber eine wahre Schweinerei !* C'est une véritable saloperie¹. Tu as volé l'identité d'un aryen ! On aura tout vu ! Vous, les juifs, vous êtes vraiment vicieux. Des vampires, il n'y a pas d'autre mot.

En observant le visage bouleversé du SS, je comprends l'antisémitisme des nazis. Ce qu'ils reprochent aux juifs, c'est d'être plus malins qu'eux. Ces pauvres gars sont bêtes et fiers de l'être !

Dans le groupe de l'hôtel Tournefort, il y avait un étudiant qui plaisantait constamment. Il racontait une blague à propos de la stupidité des nazis et de leur absence d'humour :

Hitler et Goebbels, furieux d'entendre toujours dire que les Allemands manquent d'esprit, confient à un grand professeur nazi la mission de découvrir en quoi consiste l'esprit et comment on peut l'acquérir.

Le grand professeur parcourt l'Europe et rencontre des gens d'esprit, mais aucun d'entre eux ne veut lui livrer son secret. Avant de rentrer à Berlin, il passe sa dernière nuit à l'étranger dans l'auberge de Moïse Rabinovitch. L'aubergiste remarque qu'il paraît très découragé.

¹ Littéralement : une véritable cochonnerie. Les injures allemandes sont souvent à base de porc, comme la cuisine allemande.

– Quelque chose ne va pas, Herr Professor ?

– Ach, j’ai parcouru toute l’Europe pour trouver en quoi consiste l’esprit, mais je crains d’avoir échoué.

– L’esprit ? Voyons, Herr Professor, ce n’est pas compliqué. Tiens, je vais vous donner un exemple d’esprit, vous allez comprendre. C’est une devinette : Qui est le fils de mon père et pourtant ce n’est pas mon frère ?

– Le fils de votre père ? Et pourtant ce n’est pas votre frère ? Mais c’est impossible... Non, je ne trouve pas. Vous êtes sûr ? Je vous prie de me dire la réponse.

– Allons, c’est tout simple : le fils de mon père qui n’est pas mon frère, c’est moi, Moïse Rabinovitch !

Le grand professeur est enchanté. Il a enfin compris ce qu’est l’esprit ! Il se réjouit de ne pas rentrer à Berlin les mains vides. Dès son arrivée, Hitler et Goebbels l’interrogent.

– Alors, Herr Professor, vous avez trouvé ?

– In extremis, après avoir bien failli revenir bredouille. C’est un sujet très vaste. Déjà, dans l’Odyssée, quand Ulysse rencontre le cyclope...

– Vous n’allez pas nous faire un cours ! Dites-nous ce que vous avez découvert.

– Hmm. Bien. Pour simplifier les choses, je vais passer immédiatement à un exemple caractéristique : Qui est le fils de mon père et pourtant ce n’est pas mon frère ?

Hitler et Goebbels se regardent, perplexes. Ils froncent les sourcils, plissent le front, se creusent la cervelle. Peine perdue ! Ils ne trouvent pas la réponse. Le grand professeur sourit finement.

– Je vais vous donner la réponse, messieurs, ainsi vous comprendrez ce qu’est l’esprit : le fils de mon père qui n’est pas mon frère, c’est Moïse Rabinovitch !

Ils m’emmènent au camp de Drancy, installé dans un groupe d’immeubles en construction. Je ne suis pas seulement coupable d’être juif, comme les détenus du camp, mais j’ai commis un crime supplémentaire en cachant ma “race”. Au lieu de m’installer dans les étages avec les autres, ils m’enferment dans la cave, qui sert de prison du camp.

Un gros bonhomme, sans doute un gardien-chef, vient me voir dans ma cellule.

– Où sont les nouveaux ? Tu es Nougier, toi ?

– Oui.

– Où est le deuxième de la liste, Greif ?

– C’est moi.

– Tu te fous de ma gueule ?

Il paraît furieux, m'examine comme s'il hésitait à me frapper, puis s'en va. Mon compagnon de cellule m'explique ce qui vient de se passer.

– Ce mec-là, c'est Reich, le préfet du camp. Il était footballeur à Vienne, mais il l'ont chassé parce qu'il est juif. Il aime bien trouver un prétexte pour taper sur les gens. Quand il a vu ta tête, il a pas osé, pourtant elle ressemble justement à un ballon de foot. Comment tu t'appelles, en fait ?

– Jacques Greif. J'étais recherché, donc j'avais des faux papiers au nom de Nougier. Et toi ?

– Georges Bardennes.

– C'est ton vrai nom ?

– Je suis français.

– Moi aussi.

– Je suis seulement à moitié juif. Ils m'ont arrêté par erreur. Comme j'ai protesté, ils m'ont mis dans la cave.

On me sort de ma cellule pour un nouvel interrogatoire. C'est un SS qui ne parle pas français. Il tient un torchon ensanglanté dans sa main. Un interprète traduit ses paroles.

– Nous avons perquisitionné chez toi. Regarde ce que nous avons trouvé. Tu as soigné des blessés !

Qu'est-ce que c'est que ce torchon ? Je réfléchis très vite... Jacqueline a sans doute rapporté de la viande de la campagne. À je ne sais quels indices, elle a deviné que je suis parti depuis plusieurs jours. Supposant que les Allemands m'avaient arrêté et qu'ils allaient bientôt perquisitionner, elle est repartie aussitôt, mais elle a laissé le torchon.

– Ah, je comprends ce que c'est. Un torchon qui a servi à envelopper de la viande. C'est du sang de bœuf.

– C'est du sang humain.

– Du sang de bœuf.

– Tu mets en doute la parole d'un sous-officier allemand ?

– Et toi, tu mets en doute la parole d'un officier français !

L'interprète hésite à traduire.

– *Was sagt er*¹ ? demande le SS.

Je prie l'interprète de traduire. Le SS est presque aussi rouge que le torchon. Il hurle.

– Les examens de laboratoire ont montré que le sang est humain !

– Cela m'étonnerait. Ce genre d'examen demande plusieurs jours.

Le SS, sachant que je suis médecin, renonce à son bluff.

¹ Que dit-il ?

Au bout d'une semaine, on me rase le crâne. Selon Georges Bardennes, cela signifie que je vais être déporté par le prochain convoi.

– Personne ne sait où vont les trains. Les gars ont inventé un nom, “Pitchi-Poi”. C'est quelque part à l'est de l'Europe. En tout cas, on n'a jamais vu quelqu'un en revenir, de ce bled. Il paraît qu'ils laissent les gens mourir de faim. Moi, ils ne vont pas me déporter, parce que je suis seulement à moitié juif.

– Oui, tu me l'as déjà dit.

J'ai distribué moi-même des tracts communistes qui parlaient de ces camps où les Allemands affament les déportés. Je préfère néanmoins le sursis de la déportation à la certitude de la condamnation à mort si l'enquête sur les activités du docteur Greif aboutit.

C'est étrange, je me sens presque joyeux à l'idée de satisfaire enfin ma curiosité : bientôt, je saurai ce qui se passe à l'est.

Le 2 février, j'aperçois dans le couloir le SS qui m'a torturé, en compagnie d'un officier supérieur. Je les entends parler en allemand.

– Pourquoi celui-ci a-t-il la tête gonflée comme une outre ?

– C'est le médecin des terroristes.

Le 3 février, ils réunissent dans la cour les hommes qui partent en déportation. Ils m'appellent avec les autres. Je ne comprends pas... Ils ont trouvé qui je suis et pourtant ils me déportent au lieu de me fusiller.

Le numéro

Des autobus nous emmènent à la gare de Bobigny, à quelques minutes de Drancy. Sur le quai de la gare, je compte plusieurs centaines d'hommes de tous âges. Je vois des femmes et des enfants à l'autre bout du quai. Les femmes emportent des affaires dans une valise. Les enfants serrent dans leurs bras un ours en peluche ou une poupée. Certains hommes, sans doute arrêtés chez eux, possèdent aussi une valise. Les autres, raflés dans la rue ou sortis des prisons françaises, sont des voyageurs sans bagages, comme moi. Va-t-on nous donner des vêtements de rechange et une brosse à dents ? Les visages sont graves, car personne ne sait ce qui nous attend à Pithiviers. Une telle foule compte tout de même quelques optimistes, qui se réjouissent de quitter les bâtiments sinistres de Drancy. Ils ne peuvent pas s'empêcher de plaisanter en apercevant le train qui doit nous emmener à l'est. Un homme très jeune et très grand, mesurant près de deux mètres, demande :

– Eh, où sont les wagons de première ?

– C'est le train de marchandises pour nos bagages. Le train de voyageurs viendra plus tard.

– Un wagon de marchandises est complètement fermé. Regarde les ouvertures sous le toit... Ce sont des wagons à bestiaux !

– Des wagons à bestiaux ? J'espère qu'ils ne vont pas nous mener à l'abattoir !

Je monte dans un wagon avec quatre-vingts hommes environ. Les policiers ferment la lourde porte de l'extérieur. Nous sommes aussi serrés que les voyageurs dans le métro aux heures d'affluence. C'est-à-dire que personne ne peut s'asseoir ou se coucher par terre.

J'ai l'impression que le temps se fige, semblable à de l'eau qui se prend en glace. Une minute s'écoule comme une heure, pesante et interminable, mais ne laisse aucune trace dans ma mémoire, si bien qu'une heure s'envole comme une minute. Quand le train se met en marche, nous poussons tous un soupir de soulagement. Enfin, il se passe quelque chose...

Le train roule, ralentit, s'arrête en pleine campagne ou dans une gare. Nous entendons parfois des cheminots qui parlent français.

En changeant de place avec mon voisin immédiat, puis avec le suivant, je me rapproche du géant qui a réclamé un wagon de première. Il appartient à un groupe d'hommes jeunes qui ont peut-être été arrêtés pour faits de résistance. Je leur fais signe de s'écarter un peu, en repoussant les autres, pour dégager un coin de plancher.

– Regardez, les gars, des planches de bois. Elles sont clouées ou vissées...

– Tu as raison. On pourrait en arracher une ou deux.

- Il faudrait trouver un outil.
 - Pas besoin d’outil. Il faut les examiner toutes. Il y en a toujours une qui tient moins bien que les autres. Il suffit de la disjoindre et de la soulever.
 - Ensuite, on profite d’un ralentissement pour filer à l’anglaise. Ni vu ni connu !
 - Il faut le faire avant d’arriver en Allemagne, parce que là-bas, pour te cacher au milieu des Boches, tu peux toujours courir !
- Des hommes plus âgés nous entourent. Ils observent notre manège et écoutent notre conversation. Ils protestent avec une véhémence qui m’étonne.
- Vous allez vous évader et nous, ils nous fusilleront en représailles.
 - Si vous continuez, nous serons obligés d’appeler les gardes au prochain arrêt.
- Comment pourraient-ils deviner que les hommes de plus de cinquante ans sont gazés dès leur arrivée au camp, et qu’il ne leur reste donc que trois jours à vivre ?

Les ouvertures qui se trouvent sous le toit ne laissent pas entrer assez d’air pour permettre à tout le monde de bien respirer. Ceux qui se tiennent au centre étouffent. Chacun tente de se rapprocher des parois. Nous devons aussi fendre la foule pour aller jusqu’au coin où se trouvent deux seaux, l’un rempli d’eau et l’autre vide. Nous vidons le premier et remplissons le second. Bientôt, les deux servent de tinette. Une odeur affreuse se répand dans le wagon. Ils finissent par déborder tous les deux. Nous réussissons à nous écarter du coin empuanti, ce qui prouve que nous ne sommes pas aussi serrés qu’il est possible.

Un homme commence à hurler. Pris de folie, il frappe aveuglément de tous côtés. Quelqu’un réussit à l’assommer d’un coup de poing au menton.

Un vieillard s’effondre brusquement. Ses voisins essaient de le relever. Je dis que je suis médecin, je m’approche. Je donne des nouvelles rassurantes.

- Il respire. Son pouls est régulier. C’est un malaise.

Le temps tressaute de manière incompréhensible, comme secoué par les cahots du transport. D’un seul coup, je constate que la nuit est tombée, alors qu’à l’instant précédent il faisait encore jour. À chaque fois que je regarde le ciel à travers les ouvertures, il change de couleur : noir, puis gris, puis noir de nouveau. Un homme meurt, un autre, encore un. Je cesse de me déplacer quand quelqu’un tombe. Les cheminots dans les gares parlent allemand.

Des vagues de douleur parcourent tout mon corps. Dans mes moments de lucidité, je m’efforce de rassembler les souvenirs incertains de mes cours d’anatomie pour analyser mes symptômes. Ces élancements qui me tordent le dos ne proviennent pas de la fatigue de ma colonne vertébrale, mais de la contraction spasmodique de mes muscles dorsaux, empoisonnés par l’accumulation de l’acide lactique. Ce picotement à la surface de ma cuisse signale un pincement du nerf fémoro-cutané. Cette sensation

de brûlure qui irradie ma gorge est due à la soif, tout simplement. Heureusement, j'ai toujours été très vigoureux. À trente-huit ans, je suis encore jeune.

Avec la fuite fantasque des heures et des jours, une de mes douleurs diminue : mes joues se dégonflent peu à peu. Seul l'os de mon nez refuse de revenir à sa forme initiale. Il n'est sans doute pas cassé franchement, mais au moins fendu. Par conséquent, un cal osseux est en train de se développer. Mon beau nez droit va devenir busqué. Puisque j'ai dit : "Je suis juif", un nez juif me saute au visage comme la saucisse dans le conte des trois vœux.

J'essaie d'imaginer le camp. Ressemblera-t-il au camp de prisonniers de Sarrebourg ? Je me souviens de journées mangées par l'ennui, d'hommes en uniforme qui déambulaient sans but. Les officiers recommençaient la guerre avec des si. Je ne peux pas m'empêcher de tomber dans le même travers. *Si* seulement je m'étais méfié de Marie-Louise, ainsi que me l'avait conseillé Jacqueline... Comme attiré par un aimant impitoyable, je reviens constamment, en pensée, au premier étage de la gare Montparnasse, d'où j'observe le restaurant Dupont. *Si* j'avais mieux regardé, j'aurais vu que le petit vieux qui est descendu de l'autobus avec Marie-Louise restait près du restaurant et guettait mon arrivée. Je serais sorti de la gare par derrière et je serais rentré chez moi tranquillement.

Le 6 février au matin, après avoir roulé pendant trois jours et trois nuits, le train s'arrête. Ce n'est pas un arrêt de plus dans une gare : des SS (dont personne ne peut confondre la voix avec celle des cheminots) hurlent des ordres, des chiens aboient, et soudain la porte s'ouvre. HERAUS ! SCHNELL ! Même les personnes qui ne connaissent pas l'allemand – en supposant qu'il en existe encore dans une France occupée par les Boches – peuvent deviner que l'on nous ordonne de sortir immédiatement. La musique est bien claire, pas besoin de comprendre les paroles. Oui, mais nous sommes paralysés par le terrible voyage, hallucinés par la ronde folle de nos pensées, éblouis par l'éclat soudain de la lumière. Les SS se mettent à distribuer des coups de matraque pour faciliter le dégorgement des wagons. HERAUS ! SCHNELL ! Sept ou huit vieillards allongés sur le plancher désobéissent ; ils sont morts.

– LES VALISES RESTENT DANS LES WAGONS ! hurle un SS parlant français.

Il me semble que la fatigue embrouille mon esprit. Je vois des malades en pyjama sur le quai de la gare ! On nous a peut-être affectés à un camp sanitaire. Ces malades me paraissent gravement atteints. Cachexie¹ extrême et faiblesse générale... Ils me rappellent des cas de cancer arrivés au stade terminal que j'ai vus dans le cadre de ma pratique hospitalière. Ce qui est aberrant, c'est que les SS forcent ces moribonds à travailler – à sortir les cadavres et les valises des wagons, à les porter jusqu'à des

¹ Maigreux.

camions stationnés au bout du quai. Certains, en nous frôlant, murmurent quelques mots.

- Vous êtes à Auschwitz.
- En Pologne, près de Cracovie.
- Ne prenez pas le camion.
- Jetez-nous vos montres. Ils vont les prendre, de toute façon.

Les SS et leurs chiens nous conduisent au bout du quai, là où les camions attendent. Un SS très élégant, dont l'uniforme noir a visiblement été coupé par un très bon tailleur, se tient devant les camions et accueille les grappes successives de déportés par un petit discours en français.

– Vous êtes ici dans un camp de concentration. Les gens qui peuvent marcher se mettent à droite pour aller au camp à pied. Les gens fatigués, les vieilles personnes, les mères et les enfants, se mettent à gauche pour y aller en camion.

Les vieillards qui ont survécu au voyage montent dans les camions avec les mères et des enfants. Il y a aussi des invalides qui s'appuient sur des béquilles et des gens malades soutenus par leurs compagnons. Une colonne de femmes sans enfants part à pied dans la campagne avec une escorte de femmes SS. Restent les hommes valides âgés de moins de cinquante ans – groupe auquel j'appartiens. J'évalue notre nombre à cent cinquante environ¹. Les SS nous forment en colonne par cinq. Trouvant que nous ne prenons pas l'alignement assez vite, ils donnent de vigoureux coups de matraque pour accélérer le mouvement. Les chiens mordent plusieurs hommes jusqu'au sang.

Nous marchons pendant un kilomètre environ et arrivons à un portail surmonté de l'inscription *Arbeit macht frei*². La marche ne m'a pas éclairci les idées. Je ne comprends pas pourquoi des malades en pyjama sont chargés de l'accueil. Ce mystère m'occupe le cerveau et m'empêche de penser. Malgré moi, mon esprit va se promener dans la cuisine de ma mère afin d'observer les maximes brodées en lettres rouges. Cette belle formule, *Arbeit macht frei*, s'y trouvait-elle ? Je la cherche sur tous les murs, mais je retombe toujours sur le même commandement : “Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui.” J'imagine des soldats allemands prenant possession de l'auberge Greif après en avoir expulsé mes parents et admirant les maximes, qui sont justement écrites en langue allemande. Ils commencent à les arracher, mais un officier leur ordonne de les remettre à leur place.

– Puisque nous sommes cantonnés dans cette maison, cela ne vous fera pas de mal de lire ces excellentes formules tous les jours. “Ne remets pas à demain ce que tu

¹ Selon le “Mémorial de la déportation des juifs en France”, le convoi comptait au départ 1214 déportés, dont 184 enfants. 166 hommes et 49 femmes ont été épargnés à l'arrivée, les autres gazés immédiatement. 14 hommes et 12 femmes ont survécu.

² Le travail libère.

peux faire aujourd'hui." J'en connais plusieurs, parmi vous, qui n'ont pas encore compris ce que cela veut dire !

Mes parents sont-ils vivants ? Le ghetto au bord du Dniestr... La Galicie orientale et la ville de Sambor se trouvent de l'autre côté de la chaîne des Carpates, que j'aperçois à l'horizon. Un destin farceur m'a ramené en Pologne, comme pour se moquer de ma prétention à devenir français.

De chaque côté de l'allée centrale du camp se trouvent des baraquements semblables à ceux de l'Oflag de Sarrebourg – certains en bois, d'autres en briques. Des détenus en pyjama rayé passent lentement ici et là. Je commence à comprendre que leur maigreur n'est pas due à quelque grave maladie, mais à la famine. Les corps étendus par terre de tous côtés ne sont pas des malades qui se reposent, mais des cadavres. Les pantins écartelés que l'on voit au loin, suspendus aux barbelés, sont des pauvres gars qui ont abrégé leur agonie en s'électrocutant.

Les SS nous confient à des détenus moins maigres que les autres, armés de bâtons, qui nous enferment dans l'un des baraquements. À Sarrebourg, l'intérieur d'un baraquement ressemblait à une salle commune d'hôpital ; on y logeait une soixantaine d'officiers. Ici, des sortes de lits à trois étages occupent tout l'espace. Une fois les deux cents hommes de notre convoi installés, il reste encore des lits vides.

Nous passons deux jours dans ce premier baraquement. Des détenus apportent des bassines d'une soupe qui ne calme ni notre faim, ni même notre soif, parce qu'elle est aussi salée que de l'eau de mer. Dans le wagon, l'inconfort et l'angoisse perturbaient le déroulement du temps. Maintenant, nous sommes assis à ne rien faire, si bien que le temps avance de manière ordinaire, mais très lentement. Je m'adresse à mes camarades.

– J'ai déjà été prisonnier dans un camp à Sarrebourg. Pour lutter contre l'ennui, nous donnions des conférences selon nos compétences. Si vous voulez, je peux vous parler des troubles du langage, car je suis médecin neuro-psychiatre.

Je décris les différentes sortes d'aphasies. Mon auditoire rit beaucoup quand j'évoque les malades qui ne peuvent pas s'empêcher de dire des grossieretés à flot continu. Le rabbin Hirschler, de Strasbourg, raconte la longue histoire des communautés juives de l'est de la France. Le grand plaisantin imite Michel Simon, Louis Jouvet et Jean Gabin¹. Il nous répète un mot d'esprit de Tristan Bernard² :

¹ Ce géant joyeux, Willy Holt, est devenu un décorateur de cinéma très connu. En 1995, il a publié le récit de sa déportation. C'est en lisant un compte-rendu du livre dans le journal que mon père a appris, cinquante ans après, qu'il avait survécu. Il lui a écrit. Willy Holt, très ému, est venu le voir aussitôt. Mon père apparaît, brièvement, dans un film documentaire qu'un jeune cinéaste a réalisé d'après le livre de Willy Holt.

² Auteur de théâtre français (1866-1947).

– Vous savez qu’il est juif. La police est venue l’arrêter pour l’emmener à Drancy. Il avait déjà près de quatre-vingts ans. Ses voisins étaient indignés et lui manifestaient leur sympathie. Il leur a dit de ne pas s’inquiéter : “Jusqu’ici, je vivais dans la crainte. À partir de maintenant, je vivrai dans l’espoir !”

Les détenus armés de bâtons nous transfèrent dans un baraquement désaffecté, entièrement vide. Ces détenus sont allemands ou polonais. Aucun d’entre eux ne parle français. Les Polonais hurlent des ordres simples en allemand, comme les autres. Ils emportent tous nos vêtements et nous laissent nus, dans un bâtiment nu, pendant un jour et une nuit. Nous nous blottissons les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. Personne ne propose de donner une conférence.

Le matin de notre quatrième jour à Auschwitz, on nous emmène à la douche. Nous traversons le camp tout nus, au mois de février, par une température de moins vingt degrés. Des détenus rasent notre corps entièrement, avec des tondeuses mal affûtées qui nous arrachent la peau, puis le badigeonnent d’un liquide nauséabond. Certains d’entre nous protestent.

– Eh, fais attention, tu vois bien que ma chair est à vif. Ça brûle, ton truc. Qu’est-ce que c’est ?

– Du pétrole. Il faut vous désinfecter. Les Boches ont la frousse des microbes. Jusqu’à maintenant, vous étiez en quarantaine...

Je me souviens qu’on me rasait la tête chaque été quand j’étais petit et que pan Neuberg, le bijoutier, a comparé ma tête rasée à celle de mon père.

Sans sa barbe, le rabbin Hirschler ne ressemble plus à l’idée que je me fais d’un rabbin.

On nous donne notre tenue rayée : un pantalon, une chemise, une veste et un béret en tissu léger, tout froissés, qui puent le pétrole.

Des détenus polonais nous tatouent. Je deviens le numéro 173283. *Hundertdreundsiebzig, zweihundertdreundachtzig*. Gravé sur mon bras, gravé dans ma mémoire. Interdit de l’oublier sous peine de mort.

Les gars qui nous rasent et nous désinfectent, ceux qui nous tatouent, demandent des nouvelles de l’extérieur.

– D’où venez-vous ?

– De France.

– Les Boches sont toujours en France ? Les Américains n’ont pas débarqué ?

– Les Américains ont débarqué en Sicile, mais ils avancent très lentement. On dit qu’ils se préparent à débarquer en Normandie.

– Et en Russie, qu’est-ce qui se passe ?

– Les Allemands reculent, mais ils tiennent encore presque toute l’Ukraine.

– Espérons que les Russkofs vont se dépêcher et arriver ici avant qu’ils nous aient tous liquidés.

On nous conduit dans notre baraquement définitif, une maison en briques comportant un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les détenus utilisent le mot allemand *Block* pour désigner les baraquements. Ils disent aussi *Stube*, ce qui signifie “chambrée”. Le premier étage du block ressemble à la salle dans laquelle nous avons passé notre première nuit, sauf qu’il est déjà habité. Plusieurs centaines de détenus reviennent de leur travail en fin de journée. Deux ou trois hommes dorment sur chaque paille. Le nombre total d’habitants s’élève peut-être à sept ou huit cents personnes.

Des Français viennent bavarder avec nous. Ce sont des vieux numéros, c’est-à-dire des détenus qui vivent ou survivent au camp depuis longtemps, au point que certains portent des numéros à cinq chiffres. Après nous avoir interrogés sur la guerre, la situation en France, etc., ils nous présentent le camp.

– Ici c’est Auschwitz I. Il y avait des femmes, dans votre convoi ?

– Oui. Elles ne sont pas venues ici. Elles sont parties dans une autre direction.

– Elles sont allées à Auschwitz II, mais tout le monde dit Birkenau. Il y a aussi des petits camps et des usines de tous les côtés. IG Farben¹ construit une usine de caoutchouc synthétique dans un camp que l’on appelle Auschwitz III ou Monowitz.

Ils ne disent pas “camp”, mais *Lager*. Ils nous enseignent les mots à connaître : le *Blockältester* (doyen de block) est un détenu qui dirige le block ; il a plusieurs assistants, dont le *Stubendienst* (responsable du service de chambrée), chargé de la propreté du block et autres questions matérielles. Les *Kommandos* de travail sont menés par des *Kapos*, assistés par des *Vorarbeiter* (contremaîtres). Kapo ne veut pas dire caporal, mais *Kameraden Polizei*. Tous ces gens qui mangent à leur faim sont des “prominents”, en général allemands ou autrichiens. Ils habitent au rez-de-chaussée, où se trouvent aussi une salle d’eau et des wc collectifs.

Les vieux numéros disent des choses incompréhensibles.

– En 1942, mon pote, tu n’avais pratiquement aucune chance de survivre plus de trois semaines. Maintenant, le Lager est devenu un vrai sanatorium. Au début, les prominents étaient tous des verts qui tuaient les gens pour s’amuser. Même les SS se sont lassés du foutoir qui régnait, et ils ont accepté que les rouges remettent un peu d’ordre. Ces rouges sont allemands, comme les verts. Tu risques toujours la mort à chaque instant, mais au moins ils te disent pourquoi ils te tuent.

– Les verts ? Les rouges ? Qu’est-ce que c’est ?

– Regarde ton *Winkel* : il est jaune parce que tu es juif. Les détenus de droit commun ont un Winkel vert, les détenus politiques un rouge, les homosexuels un rose.

¹ Grande entreprise chimique. Son démantèlement après la guerre a donné naissance à plusieurs entreprises plus petites : Bayer, Hoechst, BASF, etc.

Je connais le mot *Winkel* parce que je sais l'allemand. C'est le symbole en forme de barres ou de chevrons que l'on coud sur l'uniforme des militaires pour indiquer leur grade. En français, cela s'appelle un galon. Quand je jouais au bridge sur la ligne Maginot, on disait "un galonné" pour un officier. Je ne peux quand même pas considérer que le triangle jaune cousu sur mon pyjama fait de moi un galonné ! Non, c'est un Winkel, pas un galon. L'argot du camp comporte de nombreux mots allemands qui perdent leur sens ou leur force quand on tente de les traduire. Par exemple, l'expression *Blockältester* a un côté ronflant et prétentieux, presque ridicule, qui laisse craindre des décisions arbitraires et des violences sadiques, alors que "doyen de baraquement" inspire plutôt la confiance et la sympathie. Je me souviens que les clients de l'auberge Greif rehaussaient le prestige du garçon de café en l'appelant *Herr Ober*. Monsieur Supérieur... Les SS ont des grades comme *Obersturmbannführer*, autrement dit "chef supérieur des troupes d'assaut". Toute cette grande aventure du troisième Reich est totalement infantile. Les bouffons qui ont fondé un minuscule parti politique protégé par une troupe d'opérette ressemblent aux malades que j'ai vus dans les services psychiatriques, dont on dit qu'ils ont sept ou huit ans d'âge mental ou qu'ils sont "demeurés". Ils dessinent de beaux uniformes, ils se donnent des titres grotesques et ils jouent à la guerre. Mon appartement du boulevard Saint-Marcel donne sur la cour de récréation d'une école. J'ai entendu les enfants chanter : "Les cahiers au feu, les maîtres au milieu !" C'est précisément le programme des nazis.

Une question me tourmente. Pourquoi les détenus que nous avons vus sur le quai de la gare nous disaient-ils d'éviter les camions ? Il me semble que les camions se sont dirigés du même côté que les femmes. J'interroge les vieux numéros.

– Où est le reste de notre convoi ? Les vieillards, les mères avec leurs enfants, les gens qui sont montés dans les camions ?

Les vieux numéros lèvent la tête et regardent le plafond.

– Partis en fumée.

Je me souviens du bizutage de la faculté... Ils s'amusent à nos dépens. Nous sommes les nouveaux, les blancs-becs, à qui on raconte des blagues.

Je partage une paille et une couverture avec un autre homme. Les lits à trois étages s'appellent des *Pritschen*, mot qui sert à désigner par exemple les couchettes dans les wagons-lits. On nous réveille à 5h30. Nous avons une demi-heure pour nous laver à l'eau glacée et boire un liquide brun baptisé café. À six heures, nous sommes alignés devant le block pour un appel interminable, constamment recommencé sous prétexte que nous sommes mal alignés ou que nous ne claquons pas notre béret sur notre cuisse tous ensemble. Je n'y comprends rien : comment l'efficacité teutonne peut-elle tolérer cette cérémonie absurde ? Nous nous serrons les uns contre les

autres, à la fois pour résister à la bise glaciale qui tente de nous abattre et pour rester debout malgré notre fatigue.

Des kapos et leurs assistants choisissent des hommes parmi les nouveaux pour leur kommando. Les anciens nous ont expliqué que certains kommandos, dirigés par des kapos sadiques, sont très dangereux, mais nous n'avons pas le choix. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que le kapo d'un "bon" kommando finira par nous offrir un poste régulier. Tous les anciens appartiennent ainsi à un kommando fixe. Les détenus qu'aucun kapo n'emmène restent dans le block, au risque d'être battus ou tués par un Blockältester qui s'ennuie.

Ce n'est pas seulement parce que les rouges ont évincé les verts que le camp est devenu un sanatorium, mais d'abord parce que Speer, le patron de l'économie allemande, a convaincu Himmler¹ que le Reich a besoin du travail des esclaves. Notre vie ne vaut tout de même pas très cher. Par exemple, un nouveau qui garde les sabots donnés avec le pyjama rayé a de fortes chances de glisser sur une plaque de neige en portant une charge. S'il se blesse en tombant, le kapo l'achève aussitôt. Bien entendu, des milliers de bonnes chaussures entrent dans le camp chaque semaine. Il faut trouver le moyen d'en récupérer une paire. Dans l'argot du camp, on dit : "organiser" une paire de chaussures. Peu à peu, je fais la connaissance de plusieurs Français, vieux numéros, et je les persuade qu'ils ont intérêt à m'aider. Il est clair qu'un médecin, cela peut toujours servir, mais je dois les convaincre avant tout que je suis capable de survivre – étant donné qu'un médecin mort ne vaut pas grand-chose. Je résiste aux coups de matraque que nous recevons au réveil. La matraque s'appelle "gummi", parce qu'elle est faite d'une sorte de caoutchouc rigide. Je pars avec un kommando, je creuse des fossés, je remplis des wagonnets de pierres, je porte des rails et des traverses. Je résiste aux coups de gummi des kapos et des Vorarbeiter. Je rentre, accueilli sous l'inscription *Arbeit macht frei* par l'orchestre de détenus jouant des airs d'opérette et des morceaux de Wagner. Je reste debout sans flancher pendant l'appel du soir, qui peut durer quatre ou cinq heures. Je résiste aux derniers coups de gummi de la journée...

Il y a longtemps, j'ai décidé une fois pour toutes de supporter les coups sans pleurer. Je devine qu'un terrible principe s'applique dans le camp : si tu pleures, tu meurs.

Les vieux numéros pensent que je survivrai peut-être quelques mois. Ils organisent pour moi des chaussures, puis une chemise en laine, une brosse à dents, du savon.

Je suis étonné de constater à quelle vitesse on maigrit quand on travaille beaucoup en mangeant peu. En dehors du liquide baptisé "café", on nous donne un morceau de pain et un liquide baptisé "soupe". Le tonneau de soupe contient des légumes et

¹ Ministre de l'intérieur, dont dépendaient les camps.

quelques bouts de viande qui restent au fond pour les prominents. Pour les déportés ordinaires, la soupe ne diffère pas beaucoup du café, sauf qu'elle est plus salée et exacerbe notre soif. J'évalue notre ration quotidienne à la moitié de ce qui est nécessaire à un être humain normal, et au quart de ce qu'il faudrait à des gens fournissant autant d'efforts que nous.

Les vieux numéros me donnent un conseil.

– Tu verras, des SS viennent parfois à l'appel du matin et réclament quelques hommes. C'est moins dangereux de les suivre que d'aller en kommando.

– Des gentils SS ?

– Je t'assure. Ils ont besoin d'accomplir une tâche précise, alors ils ne tuent pas leurs ouvriers. Et même, ils les nourrissent pour leur donner des forces. C'est un bon moyen pour se remplumer un peu.

J'ai compris que les vieux numéros ne racontent pas de blagues, que la vie ne vaut rien à Auschwitz, que les enfants et les vieillards partent bel et bien en fumée. Je guette donc avec impatience l'arrivée de ces SS qui nourrissent leurs esclaves.

L'occasion se présente bientôt. Un officier SS demande des hommes pour un kommando extérieur à Auschwitz. Il effectue un tri par profession. Je me porte aussitôt volontaire comme médecin. Il faut savoir saisir la chance par les cheveux... Le SS choisit un autre médecin pour soigner le kommando. Aucun des membres de ce kommando n'a survécu.

Je comprends pourquoi les policiers allemands de l'avenue Foch ne m'ont pas fusillé. "Tu avoues que tu es juif, mais tu ne veux pas reconnaître que tu es terroriste ? Tu as tort. La punition que nous réservons aux juifs est pire que celle qui attend les terroristes."

Le Revier

Un beau matin, alors que je me suis déjà libéré par le travail dans une douzaine de kommandos différents, le kapo du kommando de la poste me fait signe de le suivre. Il cherche des costauds récemment arrivés pour porter des sacs de courrier de quatre-vingts kilogrammes. Sans doute satisfait de moi à la fin de la journée, il me demande de revenir le lendemain. Je suis enfin affecté à un kommando fixe.

Pour survivre à Auschwitz, il faut posséder certaines qualités, comme la résistance physique et la volonté, peut-être certains défauts, comme la méfiance, et surtout beaucoup de chance. Ma chance, c'est que le kapo de la poste m'a choisi. Une qualité qui m'aide à tenir, c'est ma force musculaire. Les sacs postaux sont affreusement lourds, surtout pour quelqu'un qui ne mange pas à sa faim. Quatre-vingts kilogrammes de lettres et de colis arrivant de tous les coins d'Europe, adressés à des morts... Les postiers, des villageois d'Oswiecim¹, nous donnent parfois un peu de nourriture qu'ils trouvent dans un colis éventré. Nous avons l'impression que chaque bout de biscuit ou de fromage prolonge notre vie de plusieurs jours. Pourtant, ce ne sont pas ces calories miraculeuses qui rendent le kommando de la poste extraordinaire, mais la singulière bonté du kapo et de ses assistants : ils ne nous battent pas !

Je ne reste pas longtemps dans ce paradis. Combien de temps ? Je l'ignore. Faute de montres et de calendriers, nous ne mesurons pas le temps à Auschwitz. Les formules "dans un mois" ou "dans une semaine" n'ont pas de sens. Nous ne connaissons que la journée et la nuit : "Pourvu que je tienne jusqu'à ce soir... Pourvu qu'il n'y ait pas d'appel à minuit... Pourvu que je sois encore en vie demain matin..." En constatant que le soleil se lève presque aussi tôt que nous, que la boue remplace la neige dans le camp, que les cadavres qui traînent ça et là se couvrent de mouches, nous comprenons que le printemps arrive. Vers le mois de mars ou d'avril, un lieutenant SS qui se promène du côté de la poste, histoire de voir si personne ne vole les biens du Reich, remarque mes joues. Elles ne pendent plus jusqu'à mes clavicules, mais elles sont rouges : je souffre d'un sycosis de la barbe, une infection banale de la racine des poils. Les coiffeurs qui rasant gratis une fois par semaine n'ont pas de quoi désinfecter leurs rasoirs. Le SS bondit sur moi.

– Toi, le juif !

– Hundertdreiundsiebzig, zweihundertdreiundachtzig, herr Obersturmführer.

– Tes joues... Tu es malade !

– Jawohl, herr Obersturmführer.

¹ Prononciation : Osvietsim. "Auschwitz" est la version allemande de ce nom.

– Tu vas au *Revier* demain avant d’infecter tes camarades. Tu m’as compris ? Sinon, *fünf und zwanzig* !

– Jawohl, herr Obersturmführer.

Ce brave homme, appréciant ma maîtrise de la langue des seigneurs, daigne m’envoyer au *Revier*, c’est-à-dire à l’infirmerie. À l’époque où le Lager n’était pas encore devenu un sanatorium, les SS soignaient les joues rouges à coups de pistolet. “*Fünf und zwanzig*”, c’est la punition la plus courante – pour un détenu affaibli, une condamnation à mort : vingt-cinq coups de baguette sur le derrière.

Le *Revier* est un block comme les autres, dans lequel les meilleurs médecins d’Europe font ce qu’ils peuvent pour soigner sans médicaments des malades squelettiques. Le Dr Kapuscinski, de Varsovie, m’examine. C’est un homme charmant, qui connaît Paris et parle bien français.

– Ce n’est pas bien grave...

– Je sais. Un sycosis de la barbe... Je suis médecin moi-même.

– À Paris ? Vous avez de la chance. Enfin, non, mais vous voyez ce que je veux dire... Vous y retournerez peut-être un jour. J’ai passé un an moi-même à l’Hôtel-Dieu.

– Mon hôpital d’origine est la Salpêtrière, mais j’ai travaillé à la fondation Curie et à Cochin.

– Écoutez, ça ne partira pas tout seul. Tout ce que j’ai, c’est de la pommade contre les engelures. Ça masquera un peu la rougeur... Il faudrait rester quelques jours au *Revier*.

– C’est trop dangereux. Je préfère prendre le risque de retourner dans mon kommando.

Si j’ai réussi à tenir deux ou trois mois, ce qui représente déjà un bel exploit, c’est que j’ai compris en trois jours, avec l’aide des vieux numéros français, les principaux commandements de survie au camp, parmi lesquels “Tu éviteras le *Revier*” figure en bonne place. Dans les hôpitaux que j’ai connus à Paris, on cherche à prolonger la vie des malades. À Auschwitz, où règne une sorte de logique infernale, contraire à toutes les lois humaines, on envoie les gens au *Revier* pour raccourcir leur vie. Le *Revier* n’est pas devenu un sanatorium ! Le Reich a décidé d’utiliser les esclaves, mais seulement s’ils sont capables de travailler. Les médecins SS ont l’habitude d’inspecter le *Revier* sans prévenir et d’envoyer à la chambre à gaz tous les malades qu’ils ne jugent pas susceptibles de guérir en deux ou trois jours. C’est le terrible processus que l’on appelle “sélection”.

On raconte que la femme du rabbin Hirschler, détenue à Birkenau, est tombée malade. De grandes plaques rouges couvraient tout son corps. C’était sans doute la scarlatine, une maladie qui n’est pas grave mais nécessite quelques semaines d’alitement et de repos. Les SS ont effectué une sélection et l’ont envoyée au gaz. D’une

part, il n'est pas question de garder des esclaves improductifs. D'autre part, les maladies contagieuses les terrifient. Des vieux numéros influents – et pieux – avaient réussi à trouver du travail pour le rabbin et pour sa femme au même endroit : à l'usine de munitions "Union". Leurs kommandos occupaient des bâtiments différents, mais les deux époux s'apercevaient de loin presque tous les jours. Quand Mme Hirschler a cessé de venir, le rabbin a vite compris qu'il ne la reverrait plus. Il est mort de chagrin en moins d'une semaine. J'avais bien aimé sa conférence sur les juifs d'Alsace et j'espérais bavarder un peu avec lui, à l'occasion...

Je retourne à la poste. Pas de chance : le même SS repasse par là. En vérité, c'est un nouveau coup de chance, un prodigieux coup de chance, mais je ne le sais pas. En me voyant, il se met à hurler.

– Toi, le juif, avec les joues rouges, je t'ai bien dit d'aller au Revier ! Si je te revois encore une fois, ça va mal finir.

– Jawohl, herr Obersturmführer.

Ce SS est décidément un cœur tendre. Les vieux numéros nous le disent bien, avec une pointe de nostalgie dans la voix :

– Les SS ne sont plus ce qu'ils étaient.

Le grand Reich a envoyé les meilleurs – c'est-à-dire les plus méchants – se battre contre les Bolcheviks.

Kapuscinski me place dans le service du Dr Spitzer. Quand je dis "service", c'est un bien grand mot pour un groupe de Pritschen à trois étages dans un coin du block. Né en Hongrie, Spitzer a effectué ses études à Prague et à Paris.

– Greif ? Attendez, je vous connais... Nous nous sommes vus quand Viktor le boîteux a donné une fête dans un gymnase près de la rue Mouffetard.

– Je ne me souviens pas de vous, mais j'y étais, en effet. Vous exercez à Paris ?

– Je suis dermatologue avenue de la République. Voyons ces joues... Bon, comme je n'ai pas de pommade antiseptique, la seule chose à faire, c'est d'épiler. Enlever les poils un par un. La pommade contre les engelures servira à calmer la douleur.

Spitzer arrache mes poils avec une pince. Il applique la pommade et pose un bout de papier en guise de pansement.

– C'est long, mais ce n'est pas grave, heureusement. Vous connaissez la blague du médecin dans le ghetto de Varsovie ? Il dit au malade : "Je crains le pire." Et le malade : "Vous voulez dire que je vais guérir ?"

Les SS emploient des détenus comme *Schreiber* ou secrétaires. Peu après mon arrivée au Revier, un jeune Schreiber tchèque, vêtu d'un pyjama propre et bien repassé, vient me voir.

– Tu es Jacques Greif ? Pourrais-tu me donner des nouvelles de Marek Tennenbaum ?

- Des nouvelles de qui ?
- Marek Tennenbaum, qui appartenait au réseau des FTP-MOI.
- Ce nom ne me dit rien du tout.

Prudence... Ce Marek Tennenbaum a été pris et fusillé, mais je ne peux pas le dire à n'importe qui. Le Schreiber revient quelques heures plus tard.

- C'est Hadassa Tennenbaum, la femme de Marek, qui m'envoie...
- Je te dis que je ne connais pas ton Marek Tannenbaum.

À sa visite suivante, le Schreiber décrit l'organisation des FTP-MOI de façon précise.

– Tu étais le médecin des dirigeants. Karol et Emmanuel ont été pris dans une souricière chez toi, mais Roger a eu la chance d'y échapper.

– Bon, ça va. Marek Tennenbaum est mort. Ils l'ont fusillé. Je ne sais pas si tu devrais le dire à sa femme. Elle va se laisser aller et alors ce sera fini pour elle.

– Non, je ne lui dirai pas. Je dirai que tu le connaissais, mais que tu ne sais pas ce qu'il est devenu. Si elle survit, elle l'apprendra après la guerre.

- Tu vois des femmes ? Je croyais qu'elles étaient toutes à Birkenau.
- Elle est au block 10.

Les fenêtres du block 10 sont masquées par des planches. C'est le block des expériences médicales. Les médecins nazis soumettent les femmes à des expériences gynécologiques, dit-on.

Les secrets les mieux gardés d'Auschwitz parviennent tout de même à nos oreilles de manière plus ou moins vague et déformée. C'est après la guerre que nous apprendrons tous les détails. Mes collègues nazis utilisent les déportés comme cobayes, au mépris de toutes les lois de la médecine. Le bon docteur Mengele¹ kidnappe les jumeaux qu'il trouve dans les convois, les assassine d'une piqûre de formol dans le cœur et les dissèque aussitôt. Il espère comprendre comment la nature fabrique des jumeaux, afin de doubler la fécondité des femmes allemandes... Il pratique des greffes osseuses, compare le sang tzigane et le sang juif. Il envoie des articles scientifiques à Berlin². Il aimerait prouver une fois pour toutes que les juifs appartiennent à une race dégénérée. Au Moyen-âge, les juifs pouvaient se défendre des crimes dont on les accusait, et même échapper à la malédiction en se convertissant. Tandis que race dégénérée, c'est scientifique, on n'y échappe pas.

Les médecins SS rêvent de trouver un moyen simple pour stériliser les juifs sans qu'ils s'en aperçoivent. Par exemple, on convoque les juifs au commissariat. Le juif se tient debout devant un comptoir et remplit des papiers. L'employé assis derrière le comptoir règle un émetteur de rayons X en fonction de la taille du juif, abaisse une manette et veille que le juif mette au moins dix minutes à remplir son formulaire.

¹ Médecin-chef d'Auschwitz. Il a réussi à s'enfuir en Amérique du sud après la guerre.

² Où chacun peut encore les consulter aujourd'hui.

Le Dr Mengele et ses assistants bombardent les femmes du block 10 de rayons X ou injectent différentes substances dans leur utérus afin de les rendre stériles. Pour vérifier la réussite de leurs expériences, ils tentent de les féconder par insémination artificielle et attendent. Elles ne travaillent pas dans les carrières, sont bien nourries, et accomplissent diverses tâches administratives pour les médecins et les Schreiber sans jamais sortir du block. C'est ainsi que Hadassa remarque que le docteur Greif, de Paris, est inscrit sur les registres du Revier. Elle me le racontera après la guerre, car elle survivra (et émigrera en Israël).

Quinze jours après mon arrivée, le Dr Fajkiel, un pneumologue polonais, vient voir le Dr Spitzer.

- Vous avez un médecin français parmi vos malades ?
- Oui, le Dr Greif.
- Est-il guéri ?
- À peu près. Il reste encore quelques poils à arracher.
- Bon, donnez-lui une blouse blanche et dites-lui de venir m'aider.

Cette Hadassa a le bras long !

Ce n'est pas du tout régulier, cette histoire. Chaque service compte un médecin et un *Pfleger* (un infirmier). Je sers de second *Pfleger* dans le service de pneumologie, tout en restant inscrit sur la liste des malades. Quand les médecins SS viennent inspecter le Revier pour une sélection, j'enlève ma blouse blanche, je sors du block et je fais semblant de travailler : je déplace des pierres, etc. Les SS sélectionnent pour la chambre à gaz les malades squelettiques, arrivés au bout du rouleau, que l'argot du camp qualifie de "musulmans" ; et aussi les contagieux, ou bien ceux que l'on ne peut soigner faute de médicaments. Ils examinent les malades et n'ont aucune raison de s'intéresser à un détenu bien portant qui ramasse des pierres. Seulement, ils contrôlent aussi la durée du séjour. C'est que le congé maladie de longue durée n'existe pas à Auschwitz : qui ne travaille pas va au gaz. Plus le temps passe, plus je risque d'être découvert.

Heureusement, un gros kommando part dans un camp annexe en emmenant un infirmier. Une place de *Pfleger* se libère donc. Ouf. C'est un travail en or, principalement parce qu'il nous met à l'abri des intempéries en hiver, mais aussi parce que les Allemands respectent les médecins. Nous sommes des privilégiés. J'ai droit à une paillasse entière pour moi tout seul !

En vertu de la logique absurde du camp, les infirmiers n'effectuent aucun acte médical. Notre tâche principale consiste à porter les baquets de soupe. On glisse dans l'anse du baquet un bâton que l'on soulève à deux. Un bon *Pfleger*, c'est celui qui ne renverse pas une goutte de soupe. Je peux donner ici un excellent conseil pour le jour où vous devrez porter un baquet de cent litres de soupe de cette manière : choisissez un partenaire de votre taille !

Nous devons aussi ranger et nettoyer le block. Puisque c'est un block ordinaire, nous obéissons au Blockältester et au Stubendienst comme tout le monde. Un Autrichien rouge et un Allemand vert¹. Un jour, un SS trouve que plusieurs paillasses de mon service dépassent des Pritschen. Il n'y a pas de filles de salle comme dans un hôpital parisien, donc les infirmiers doivent faire les lits. Aussitôt que le SS est parti, le Stubendienst s'approche de moi et me gifle. Je me précipite vers lui pour lui rendre la gifle, mais Spitzer me retient.

– Tu es fou ? Tu ne peux pas toucher à un Allemand ! Autant se jeter sur les barbelés électrifiés.

Comme le Blockältester est rouge, je m'entends bien mieux avec lui. Sachant que j'appartenais à la résistance communiste à Paris, il signale ma présence à André Fandry, un communiste français, qui me propose de me joindre à l'organisation communiste secrète d'Auschwitz. Ce n'est pas une organisation puissante comme celle qui existe par exemple dans le camp de Buchenwald. Comment voulez-vous bâtir un réseau quand les gens disparaissent constamment sans rime ni raison ?

Le Schreiber tchèque, qui écoute la radio chez les SS, nous annonce le débarquement américain en Normandie le jour même, c'est-à-dire le 6 juin 1944. Ces merveilleux Américains ont déjà vaincu les Allemands en 1917. Leur puissance nous paraît infinie. Personne ne se demande pourquoi ils n'ont pas débarqué plus tôt, s'ils sont tellement forts. Nous espérons que la radio va transmettre un flux continu de bonnes nouvelles – du recul de l'armée allemande à sa déroute, du vacillement du Reich à son effondrement. Chaque matin, je regarde si les chars américains n'ont pas envahi le camp pendant mon sommeil. Ils devraient arriver au plus tard dans quinze jours. Ah, je ne vais quand même pas rentrer en France sans un poil sur le caillou... Je cesse d'aller chez le coiffeur. Un sous-officier SS réputé pour sa férocité m'aborde alors que je suis sorti du block pour je ne sais quelle raison.

– Toi, fils de pute, qui es-tu ?

– Hundertdreiundsiebzig, zweihundertdreiundachtzig, herr Oberscharführer.

– As-tu un permis de cheveux ?

– Euh, nein, herr Oberscharführer.

Certains prominents ont le droit de garder leurs cheveux. Apprenant que mes cheveux poussent sans permis, le SS se fâche tout rouge.

– Les poux vont se mettre dans tes cheveux, sale porc, et tout le monde attrapera le typhus. Tu sais ce que tu es en train de faire ? Tu sabotes l'effort de guerre du Reich. Tu ne mérites pas d'être abattu proprement d'un coup de pistolet, mais nous te pendrons publiquement comme un saboteur ou un évadé. Tu m'as compris ?

– Yawohl, herr Oberscharführer.

¹ Rappel : rouge = détenu politique, vert = détenu de droit commun.

Les SS nous convoquent fréquemment sur la place centrale pour assister à la pendaison de nos camarades. Ils pendent des dizaines de pauvres gars sous des prétextes quelconques. Ils observent tout un cérémonial pour faire durer le plaisir, de sorte que nous devons rester au garde-à-vous pendant des heures. Je juge prudent d'aller aussitôt chez le coiffeur.

Maintenant que je passe mes journées dans le Revier, je peux observer les malades. Tout leur corps est couvert de plaies croûteuses semblables à celles qui ornent les genoux des enfants. Comme ils sont constamment battus, elles ne cicatrisent jamais. Elles s'infectent à cause de l'absence d'hygiène et tournent à l'ulcère, au phlegmon, à la fistule. Malgré leur obsession de la propreté, les SS laissent la merde inonder les toilettes et entassent les détenus à trois par couchette, ce qui favorise la contagion. Les complications infectieuses rendent une simple grippe mortelle. Ils se réjouissent de voir la déchéance physique des juifs. Les gars sont si fragiles qu'un petit coup de gummi leur brise les os. Je constate qu'à partir d'un certain degré d'affaiblissement, le système nerveux commence à se dégrader, ce qui se traduit par un état d'apathie, d'asthénie, de fatigue permanente. Alors que les détenus devraient absolument se reposer après avoir travaillé douze heures par jour, on multiplie les appels au milieu de la nuit. L'épuisement exacerbe les souffrances psychologiques – le sentiment de solitude, d'abandon, d'impuissance ; le désespoir de voir les camarades torturés et assassinés. À la fin, ils renoncent à lutter et viennent au Revier pour en finir. Ils sont arrivés au bout de leur vie. Ils vieillissent de manière accélérée. Comme si un mois de Lager valait une année de vie ordinaire. Quand nous examinons les malades, nous avons l'impression qu'ils ont vingt ans de plus que leur âge réel. Tous leurs organes sont affaiblis. Leurs articulations sont coincées comme celles des vieillards. Non seulement leur graisse a fondu depuis longtemps, mais leurs muscles ont disparu. Leur peau, n'étant plus tendue par les muscles, se plisse et se ride. Leur cœur finit par lâcher.

Ils meurent par milliers. Si ce n'est pas l'arrêt du cœur qui les tue, c'est un œdème pulmonaire, une diarrhée brutale, un érysipèle¹, le typhus. Quand nous réussissons à en sauver un, nous nous réjouissons de manière absurde, comme si nous avions remporté une grande victoire.

C'est ainsi qu'un Parisien de vingt-trois ans, Alex Kohn, devient un peu la mascotte de notre service. Il paraît encore plus jeune que son âge. On pourrait croire que la jeunesse représente un avantage au camp. Pas du tout. Je dirais que l'âge idéal, c'est trente-cinq ans. Il faut avoir la peau épaisse, de l'endurance, une certaine expérience des rapports entre les gens. Ce petit Parisien ne tient plus à la vie que par un fil quand il entre dans le service. Il est à peine conscient, il râle comme un agonisant. Pourtant,

¹ Grave infection de la peau.

cela fait seulement dix jours qu'il est arrivé au camp. Après trois jours de wagon à bestiaux, dix jours de coups, de faim, de diarrhée... Un médecin français du bloc vingt-et-un, où se trouve un bloc opératoire de fortune, l'accompagne.

– D'après ce qu'on nous a dit, il était tellement épuisé ce matin qu'il ne pouvait plus se lever. Le SS chargé de l'appel l'a montré à un médecin SS, qui a décrété qu'il souffrait d'une appendicite. Il nous l'a envoyé pour que nous l'opérions.

– Ce n'est pas une appendicite ?

– Tu parles ! Il a quelque chose au poumon. Je lui ai dit : "T'as pas d'appendicite... Faut que je te sorte de là."

Nous appelons Fajkiel, le pneumologue. Il examine le malade.

– On n'entend pas de murmure. C'est mat à la percussion. À mon avis, une pleurésie purulente. Il faut ponctionner.

– Et avec quoi tu vas le ponctionner ?

– J'ai une aiguille à ponction. Je ne garantis pas qu'elle soit absolument stérile, remarquez, mais cela vaut le coup d'essayer. Sinon, il ne passe pas la nuit.

Il revient avec une grosse seringue et une énorme aiguille. En trois ponctions, il retire près d'un litre de pus.

Deux médecins lui ont sauvé la vie : le Français du bloc vingt-et-un, et puis Fajkiel. En une semaine, il est sur pied. Ce serait le moment d'ouvrir une bouteille de champagne ! Nous nous sentons aussi joyeux que si les Américains creusaient un tunnel et débouchaient au milieu du camp en mastiquant leur chewing-gum. Les médecins des autres services viennent voir le rescapé. Même des SS nous félicitent. Nous ne pouvons pas nous résigner à renvoyer le petit gars dans son block. Dans dix jours, il serait musulman. Nous voulons croire à notre miracle. Nous lui proposons de devenir Pfleger clandestin. Je lui explique sa nouvelle fonction.

– Tu feras le ménage, tu nous aideras à porter la soupe.

La première fois qu'il revient de la cuisine, il nous adresse un clin d'œil...

– Eh, Greif, devine ce que j'ai dans ma poche.

– Je sais pas, moi. Ils t'ont donné un bout de pain ?

Il éclate de rire et sort de sa poche un saucisson, un véritable saucisson entier, un saucisson pur porc qui vaut plus que tout l'or du monde.

– Tu l'as piqué ?

– Mais non. J'ai entendu que les cuisiniers parlaient hongrois, alors j'ai discuté le coup avec eux.

– Tu connais le hongrois ?

– Je suis né en Hongrie. Je suis arrivé en France, j'avais trois ans, mais mes parents me parlaient hongrois.

– Dis donc, nous avons bien fait de te garder avec nous !

En juillet, le Schreiber nous dit que la radio a interrompu ses émissions : Hitler vient d'être victime d'un attentat. Pendant quelques heures, tout le monde croit qu'il est mort. Nous ne savons pas si nous devons nous réjouir ou craindre le pire. Les SS sont bien capables de nous accuser d'avoir assassiné leur Führer et de nous massacrer tous. Si un général dépose une bombe sous le fauteuil du dicateur, c'est qu'il est secrètement juif, ou bien téléguidé par les juifs... En fin de compte, Hitler a échappé à l'attentat. Nous sommes presque soulagés !

Le Schreiber raconte une blague.

Deux juifs ont décidé d'assassiner Hitler. Ils fabriquent une grenade et se postent à un carrefour où le Führer doit passer en voiture à midi. Ils attendent, ils attendent. Midi, midi et quart, midi et demi. Aucune voiture à l'horizon. L'un des juifs se tourne vers l'autre :

– Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

Vers la fin du mois d'août, le Schreiber nous apporte une autre fausse bonne nouvelle.

– Ils ont libéré Paris !

Parmi mes camarades français, ceux qui ont laissé à Paris des parents, une épouse, des enfants, pleurent de joie : ces êtres chers ne risquent plus rien ! Je pense à Jacqueline, bien sûr. En même temps, je ne peux pas m'empêcher de tempérer l'enthousiasme général.

– Si c'est comme ça, nous ne sommes pas prêts de voir les Américains. Il y a peut-être deux cent cinquante kilomètres de la Manche à Paris, et ils ont mis deux mois et demi. Faites le calcul : cent kilomètres par mois, trois kilomètres par jour, cent mètres à l'heure. Ils seront ici dans un an !

Je monte en grade : on me donne la place d'un médecin parti avec un kommando. Je ne peux pas souhaiter mieux. Le Revier sauve la vie de ses médecins, à défaut de prolonger celle des malades. Non seulement je n'ai plus à porter le baquet de soupe et à faire les lits, mais je peux espérer manger de temps en temps un légume ou un bout de viande, comme un prominent. Je dors dans une petite pièce séparée avec les autres médecins.

Je me lie d'amitié avec un Pfleger, Charles Gelbhart. C'est un numéro à quatre chiffres, autant dire un véritable aristocrate. Il est arrivé par le premier train, le *Mayflower*¹ des convois français, parti de Compiègne le 28 mars 1942. Gelbhart a "organisé" un violon. Quand les juifs partent dans ces mystérieuses colonies qui se trouvent à l'est de l'Europe, ils emportent leurs violons. Le grand Reich récupère les cheveux des juifs pour fabriquer des chaussons de feutre utilisés dans les sous-marins,

¹ Navire qui a amené les premiers colons anglais en Amérique.

envoie les vêtements chauds et les chaussures aux soldats sur le front russe, mais n'a pas besoin de tous ces violons. Gelbhart m'emmène dans la salle où l'orchestre répète les morceaux qu'il joue pour le retour des kommandos. Il y a un piano droit dans un coin de la pièce et une énorme collection de partitions apportées par les déportés musiciens. Nous jouons des sonates pour piano et violon de Mozart, de Beethoven, de Brahms – et même des sonates de Mendelssohn, pourtant strictement interdites en Allemagne¹.

Gelbhart me parle souvent de sa première année au camp :

– Ils voulaient nous exterminer, mais ils n'avaient pas encore construit les chambres à gaz, alors ils devaient nous tuer autrement. Tu sais, on lit parfois dans le journal que des troupes ont commis un massacre en Éthiopie ou je ne sais où. Ici, ils commettaient des massacres tous les jours. Ils passaient dans le block au milieu de la nuit et ils étranglaient les gars dans leur sommeil. Quand tu te couchais, tu ne savais jamais si tu figurais sur la liste des *morituri*². Pourtant, nous étions tellement fatigués que nous ne pouvions pas nous empêcher de nous endormir... Tu parlais dans un kommando, le kapo et ses assistants tuaient un gars sur quatre à coups de pelle. Pour échapper à cette horreur, tu choisissais un autre kommando le lendemain. Là, ils tuaient un gars sur deux. Quand tu ne mourais pas, tu n'avais pas l'impression de survivre, mais seulement de bénéficier d'un sursis de quelques heures. En fait, je suis mort.

– Comment ça, tu es mort ?

– Je suis une sorte de mort-vivant. Même si les Américains nous délivrent, crois-tu que je pourrai oublier ce que j'ai vu et vécu ? Bon, reprenons l'adagio... Deux morts-vivants jouent Beethoven !

– Ce qui m'étonne, c'est qu'aucun SS ne vienne jamais nous écouter. En Allemagne, même les gens les plus grossiers aiment la musique classique. Ils ont sûrement volé aux juifs des appareils pour enregistrer la musique. Ils feraient un disque : Septième sonate pour piano et violon de Beethoven, jouée par deux morts-vivants dans le plus grand cimetière d'Europe ! Ce serait original³.

– Tu ne connais pas les SS comme je les connais. Ils te demanderaient de jouer le chant de l'oiseau dans *Siegfried*⁴. Tu te tromperais, alors ils te tireraient une balle dans la tête pour t'apprendre.

¹ Mendelssohn était chrétien mais ses ancêtres étaient juifs, donc les nazis considéraient qu'il appartenait à la "race juive".

² Terme latin : Ceux qui vont mourir.

³ Aussi étonnant que cela puisse paraître, il existe un enregistrement de Gelbhart jouant du violon à Auschwitz. Un cinéaste a eu l'idée de suivre le retour de Gelbhart au camp quarante ans après. Dans une séquence très émouvante, il joue du violon au milieu d'un block désert. Le film passe de temps en temps à la télévision.

⁴ Opéra de Richard Wagner.

Souvent, Gelbhart s'arrête de jouer, comme vaincu par des émotions trop fortes.

– Excuse-moi... C'est tellement beau... Ce violon ne vaut rien, le piano sonne comme une casserole, nous ne jouons pas très bien, mais le génie de Beethoven surmonte tout. Nous sommes si petits, si fragiles, et cette musique est si grande et si forte. Je ne le sentais pas de la même manière avant la guerre. Je n'imaginais même pas que la musique pouvait procurer un tel bonheur.

– C'est ça ! Dis tout de suite que tu remercies les nazis de t'avoir fait découvrir ce merveilleux bonheur. Peut-être que Jasha Heifetz¹ et Vladimir Horowitz joueraient de façon beaucoup plus poignante si un homme armé d'un pistolet et chargé de les tuer à la fin du concert se tenait sur scène. On annoncerait : "Le dernier concert de Jasha Heifetz et Vladimir Horowitz !"

– Tu vois, Greif, les hommes sont capables de s'entre-tuer, et aussi de créer toute cette beauté.

– Les hommes ou les Allemands ? Moi, je crois que ce ne sont pas les mêmes hommes, ni les mêmes Allemands, qui assassinent et qui créent des chefs d'œuvre. Beethoven n'aurait jamais pu être nazi. Chacun décide de se conduire bien ou mal.

– Ce qui me touche, peut-être, c'est que la musique de Beethoven entre dans le camp. Ils nous ont enfermés dans ce lieu clos, totalement coupé du monde extérieur, en prétendant que nous ne sommes mêmes pas humains, mais nous avons réussi à nous relier au reste de l'humanité. C'est comme si nous franchissions les barbelés électrifiés...

– Tu connais ce lied de Mahler, *Gedenke sind frei* ²? C'est le chant d'un prisonnier dans sa tour. Son corps est enfermé, mais son esprit reste libre.

– Eh bien, justement, les Allemands arrivent à enfermer aussi notre esprit. Nous ne pensons plus qu'à l'instant présent. Ils ne se contentent pas de nous priver de liberté. Ils nous privent de lecture et de musique. Depuis deux ans et demi, je n'ai pas lu un livre. Ils veulent faire de nous des animaux.

– Eh bien libérons-nous par la musique. *Musik macht frei* ! Reprenons l'adagio...

L'été s'achève. Nous cessons de guetter le bruit des canons et des chars américains. Un matin, une douleur au bas-ventre très étrange me réveille avant l'aube. Ce n'est ni l'intestin, ni les reins, ni l'appendice... Je ne sais pas pourquoi, je pense à Jacqueline. J'interroge le Schreiber tchèque.

– Dis-moi, toi qui sais ces choses-là, quel jour sommes-nous ?

– Le 23 septembre 1944.

Quand je reviendrai en France, j'apprendrai que mon fils Jean-Jacques est né ce jour-là, un peu avant l'aube.

¹ Le violoniste le plus célèbre à cette époque.

² Les pensées sont libres.

Je reconnais un malade.

– Tiens, Georges Bardennes. Ils t’ont déporté, finalement, bien que tu sois seulement à moitié juif.

– À partir du moment où les Ricains ont débarqué en Normandie, les Boches ont paniqué. Ils ne s’occupaient plus de savoir qui était juif, ils déportaient tout le monde.

– Tu as des ennuis de santé ? Qu’est-ce qui ne va pas ?

– Je travaille dans le Bombenkommando. Des avions anglais lâchent des bombes sur l’usine de la Buna. Nous devons désamorcer celles qui n’ont pas explosé. Souvent, elles sautent et ça fait un boucan pas possible, alors j’ai des bourdonnements dans les oreilles.

– C’est moins embêtant que de sauter avec la bombe.

– J’ai vu des tas de copains transformés en chair à pâté. Je me suis dit que deux ou trois jours loin du kommando ne me feraient pas de mal.

Les mois de camp valent des années non seulement pour les détenus, mais aussi pour les médecins. Je suis donc un vétéran du Revier, depuis le temps. Fort de mon expérience et de mon autorité, j’obtiens que Bardennes soit nommé Pfleger.

Vers le mois d’octobre, une délégation de la Croix Rouge vient voir le camp. Les SS imitent le ministre Potemkine ; quand la Grande Catherine visitait ses provinces, il faisait bâtir de faux villages peuplés par des moujiks endimanchés pour la convaincre que la Russie avançait à grands pas vers le progrès. Potemkine avait des serfs à sa disposition, les SS ont des esclaves. Les déportés plantent des fleurs, aménagent un terrain de football et creusent même une piscine. Ils n’ont pas besoin de déguiser les chambres à gaz en cabines de douche, parce que c’est déjà fait. La Croix Rouge voit des déportés dodus, choisis parmi les prominents et les nouveaux arrivants, vêtus de pyjamas neufs et bien repassés, dans un block repeint de frais où les lits n’ont que deux étages.

La piscine n’est pas comblée tout de suite. Il gèle déjà, l’eau est très froide, mais des déportés polonais se baignent le dimanche après-midi, demi-journée de repos des kommandos. Je me déshabille et je plonge. “Regarde le Français qui nage”, disent les Polonais. Je veux sauver l’honneur de la France. Mon pays a capitulé à Munich, a laissé les Allemands croquer la Pologne, s’est effondré en quelques semaines, collabore avec les nazis. Toute l’Europe le méprise – et admire les Etats-Unis et l’Union Soviétique, qui vont nous sortir de là.

Gelbhart n’a pas du tout envie de m’imiter.

– Elle n’est pas trop froide ?

– Comment ça, froide ? Bah, il suffit de ne pas y penser.

Les SS viennent nous voir nager. Il y a même des médecins SS. D'après le Schreiber tchèque qui fréquente nos seigneurs et maîtres, les médecins SS imaginent des expériences.

– Ils pensent que la sélection naturelle a rendu les Polonais plus résistants au froid que les Italiens. On plongerait des Polonais de plus en plus longtemps dans de l'eau de plus en plus froide, afin de mesurer combien de temps ils survivent. Ensuite, on les dissèquerait pour rechercher si la résistance au froid n'aurait pas un rapport avec la taille de la rate. En fin de compte, on trouverait peut-être le moyen d'aider les pauvres pilotes allemands tombés dans l'eau glacée de l'Atlantique à tenir jusqu'à l'arrivée des secours : il suffirait de leur greffer une rate de Polonais.

Ah, si le grand Reich avait duré mille ans, on aurait vu de bien belles choses.

Je joue du piano, je nage dans la piscine, je joue même au bridge – car les déportés emportent encore plus de jeux de cartes que de violons dans les colonies de l'est. C'est-à-dire que je réussis parfois à dérober quelques instants au temps cruel d'Auschwitz, à ce temps amer et poisseux que l'ombre de la mort empêche de s'écouler comme ailleurs. Ce n'est pas le même temps qu'à l'extérieur, ce n'est pas la même mort. À la Salpêtrière ou à Cochin, j'ai vu des gens mourir. Le traitement échoue, la maladie triomphe. Nous nous battions, nous espérions jusqu'au bout sauver le malade. Au Revier, la lutte est perdue d'avance. Le miracle qui nous a permis d'arracher Alex Kohn à la mort ne se reproduit pas souvent. À peine trouvons-nous le moyen de mettre un gars sur la voie de la guérison sans médicaments, en organisant peut-être un oignon riche en vitamine C, que les SS le sélectionnent pour le gaz avec tous les autres.

Je "soigne" un malade français, patron des Magasins Réunis à Paris. Les médecins SS viennent pour la sélection. Ils l'examinent.

– Comme tu es très fatigué, nous allons t'emmener dans un camp de repos à l'est. Le camion viendra te chercher demain matin.

Ils notent son numéro sur leur liste. D'un seul coup, il oublie tout ce qu'on dit sur les sélections.

– Ah, docteur, me dit-il, je pense que cette convalescence me fera du bien. La guerre est bientôt finie. Nous nous reverrons à Paris... Je vous inviterai dans un bon restaurant. Nous ferons un sacré gueuleton !

Le camp de repos se trouve à Birkenau, plutôt à l'ouest qu'à l'est, à deux kilomètres seulement d'Auschwitz. Quand la nuit tombe, on aperçoit les flammes que crachent les hautes cheminées des crématoires.

Le directeur des Magasins Réunis me fait pitié et m'irrite en même temps. Je trouve que son déni de la réalité ressemble à de la lâcheté. Gelbhart le défend.

– Qui peut être sûr et certain qu’il ne se mettra pas à y croire, au mythique camp de repos, le jour venu ? Tu n’as même pas besoin de *décider* d’y croire, cela se fait tout seul. C’est comme si tu étais touché par la grâce. Tu y crois, et c’est tout.

– C’est ça : “Nous nous reverrons à Paris... Un sacré gueuleton...” Moi, j’aimerais mieux des croissants chez Capoulade. Quand même, les juifs sont nombreux dans le camp. Au lieu d’attendre la mort qui leur est promise à tous autant qu’ils sont, au lieu d’accepter les mensonges des salauds et de partir gentiment au gaz, ils pourraient se révolter. Ils mourraient en luttant. Ce serait une mort plus honorable. En Pologne, ils disaient toujours que les juifs étaient incapables de se battre.

– Toi, tu as fait ton service militaire en Pologne. Tu t’es battu dans l’armée française. Tu t’es engagé dans la résistance et tu m’as dit qu’il y avait d’autres juifs dans ton groupe. Tu es la preuve vivante que les juifs sont capables de se battre. Mais ici, comment veux-tu ? C’est trop tard. Je vais te raconter l’histoire du camp des familles. Cela s’est passé à peu près à l’époque où tu es arrivé. Les nazis avaient installé une sorte de ghetto modèle à Theresienstadt¹, en Tchécoslovaquie. Ils le montraient à la Croix Rouge et aux représentants des organisations internationales qui demandaient où étaient les juifs. Il y avait des écoles pour les enfants, un théâtre, un orchestre. Après leur défaite à Stalingrad, ils ont trouvé que cela revenait cher et que cela ne servait plus à rien, puisque la guerre était perdue de toute façon. Alors ils ont emmené tous ces gens à Auschwitz. Ils les ont mis dans un camp séparé, que l’on appelait le camp des familles. Et puis voilà, un beau jour, ils ont décidé de les liquider. Des milliers de personnes. Les communistes ont eu vent du projet par les Schreiber. Ils sont allés voir les Tchèques. C’est rare que les Allemands liquident tant de monde d’un seul coup.

– On dit qu’ils ont gazé des trains entiers de Hongrois.

– C’est différent. Nous ne pouvions pas les prévenir et ils n’avaient pas le temps de préparer une révolte.

– Les Tchèques se sont révoltés ?

– Les communistes ont élaboré un plan d’action : quand les SS viennent chercher les Tchèques, ceux-ci mettent le feu à leurs blocks. Au même moment, le *Sonderkommando*² se révolte. Sous l’effet de cette double secousse, les SS perdent un peu de leur superbe. On devrait arriver à saisir des armes. Les Tchèques et les membres du Sonderkommando sont condamnés à mort de toute façon, mais ainsi ils entraînent quelques uns de leurs bourreaux dans l’au-delà. Les Tchèques n’ont pas voulu.

– Comment ça, pas voulu ? Ils préféraient aller au gaz ?

¹ Le nom tchèque de la ville est Teresin.

² “Kommando spécial” chargé de gazer les déportés, d’arracher aux cadavres leurs dents en or et de les mettre au four. Le Sonderkommando était gazé lui-même tous les trois mois.

– Ils n’étaient pas comme toi. Ils n’avaient pas accompli leur service militaire, ils ne s’étaient jamais battus. Dans leur ghetto, ils avaient tenté d’acheter les SS, de les convaincre, de les amadouer. Ils avaient tendu l’autre joue. Les communistes leur demandaient d’attaquer avec des bâtons des soldats professionnels armés de mitrailleuses. Quand les SS se fâchent, ils tuent n’importe qui d’un seul coup de poing. Ils brisent les membres, ils arrachent les peaux. Ils prennent les bébés par les pieds et leur fracassent le crâne contre le mur. Les Tchèques ont préféré emmener leurs enfants à la mort en leur tenant la main, en leur parlant doucement d’une bonne douche chaude, en évoquant tendrement le paradis. En leur épargnant la révolte, l’incendie, le bruit, la fureur, le sang. Moi, je trouve que c’est une manière honorable de se conduire. Aussi honorable que de mourir les armes à la main. Et d’ailleurs les juifs ne sont pas les seuls à partir au gaz sans se révolter. Il y avait un autre camp des familles, celui des tziganes. Ils l’ont liquidé de la même manière. On convoque les hommes “pour être réinstallés à l’est”. On leur donne une ration de pain et un saucisson pour le voyage, afin d’endormir leur méfiance ; on emmène les femmes et les enfants le lendemain “pour rejoindre le chef de famille”¹.

Ma qualité de médecin me protège dans une certaine mesure. Au lieu de dire “toi, le juif”, ou “fils de pute”, les SS m’appellent “Herr Doktor”. Les Allemands sont élevés dans le respect de l’autorité. Ils respectent leurs parents, leurs professeurs, leur empereur, leur Führer. *Herr Doktor* est une formule bien plus respectueuse que “Monsieur le docteur”. La présence dans le block d’Alex Kohn, revenu par miracle du royaume des morts, rappelle notre pouvoir magique. Comme nous sommes tout de même à Auschwitz, le degré de protection que me vaut ma blouse blanche est très relatif. Pour le Stubendienst allemand, je suis un déporté comme les autres. S’il me tue sous un prétexte quelconque, personne ne protestera. On trouvera un autre médecin, et voilà tout.

Nous tentons de sauver la vie d’un jeune médecin hollandais, Nick Richter. Il est arrivé au Revier en tant que malade, comme moi. Il a moins de trente ans et ressemble à un grand enfant. Il est fragile physiquement et surtout, bien trop sensible. *Si tu pleures, tu meurs*. Nick a étudié la musique, mais son père l’a forcé à devenir médecin. Cela me rappelle un peu ma propre histoire, sauf que c’est Frydka qui m’a détourné de la musique – et que j’aurais pu lui désobéir si je l’avais vraiment voulu. Richter compose un opéra consacré à Lilith, la deuxième femme d’Adam (qui n’est pas mentionnée dans la Bible, mais apparaît dans de nombreuses légendes juives). Il

¹ Le 6 octobre 1944, jour où ils devaient être liquidés, les membres du douzième Sonderkommando, ayant organisé quelques armes et explosifs, se sont révoltés. Ils ont fait sauter la troisième chambre à gaz et les fours crématoires attenants, et endommagé la quatrième. Ils ont tué soixante-dix SS. Sur les 860 membres du kommando, sept étaient absents et n’ont pas participé à la révolte. Tous les autres sont morts, y compris douze évadés qui ont été livrés par des paysans polonais.

nous chante des airs en hollandais, puis traduit les paroles en allemand. Nous pourrions organiser du papier à musique, mais il n'y a aucun moyen de le garder dans le block. Richter se sent capable de composer son opéra entièrement dans sa tête et de le retenir jusqu'à l'arrivée des Américains. Est-ce possible ? Peut-on créer – et surtout, retenir – quoi que ce soit à Auschwitz ? J'ai beaucoup de mal à fabriquer des souvenirs et à les ranger dans ma mémoire. Je revois aussi nettement que je veux les événements de mon enfance ou de mes années à Paris, mais lorsque je tente de reconstituer ce qui s'est passé depuis mon arrivée au camp, je me perds dans un brouillard d'impressions vagues. Quelques épisodes précis : le long voyage en train, la découverte des premiers morts-vivants à la gare, le tatouage de mon numéro, le kommando de la poste, le Revier, émergent d'un long cauchemar dominé par un mélange de sensations douloureuses : la faim, la soif, le froid, l'épuisement, le corps brisé par les coups, la peur. En tout cas, je n'arrive pas du tout à me souvenir du texte ou de la musique de *Lilith*...

Ah, nous sommes prêts à croire que Richter possède assez de force d'âme pour composer un opéra dans sa tête. Nous voulons le croire. Si un juif arrive à créer un chef d'œuvre à Auschwitz, quel camouflet pour les nazis ! Hélas, c'est impossible. Richter est trop faible pour survivre. Il était sans doute maigre en arrivant, car son corps décharné ressemble déjà à celui d'un musulman. Nous cherchons un moyen de le mettre à l'abri des privations. Il faut faire vite. Nous pensons que ce génie mérite d'être sauvé plus que nous, puisqu'il porte en lui un grand opéra qui réjouira l'humanité pendant des siècles. Il ne ferait pas un bon Pfleger – il renverserait la soupe. Nous arrangeons son départ comme médecin dans un camp extérieur où les déportés, dit-on, sont assez bien traités parce qu'ils travaillent dans une usine. Nous sommes contents d'avoir apporté notre modeste contribution à la création de *Lilith*.

Que s'est-il passé ? Peut-être a-t-il irrité quelque prominent. Il se mettait parfois en colère à mauvais escient, à cause de sa sensibilité d'artiste. Il manquait de respect vis-à-vis des gens grossiers et stupides qui se prétendaient ses maîtres. Ils l'ont démis de ses fonctions de médecin et envoyé au travail comme un déporté ordinaire. Il est mort d'épuisement en moins d'une semaine.

J'en veux à Richter de n'avoir pas survécu. Malgré moi, je juge avec sévérité les déportés qui se laissent mourir. J'ai l'impression qu'ils acceptent leur sort comme des veaux que l'on emmène à la boucherie. Leur regard vide m'irrite. J'ai envie de leur crier : "Mais cessez donc de traîner les pieds !" Quand je pense aux Tchèques partant au gaz sans se révolter, je dois serrer les poings pour m'empêcher de me mettre en colère. Les Boches vont sans doute finir par me tuer, mais je ne me laisserai pas faire. Peut-être arriverai-je même à survivre... Ma vigueur n'a pas totalement disparu, j'ai su saisir la chance par les cheveux, si bien qu'une petite flamme d'espoir rougeoit encore au fond de moi. Je suis prêt à me battre comme un véritable hussard.

Il arrive aussi qu'un vague sentiment de honte, de dégoût vis-à-vis de moi-même, m'envahisse en douce. Si les gens sensibles meurent, alors les survivants sont des gens insensibles. Je ne dois pas ma survie à mon courage de hussard, mais à la dureté de mon caractère. L'attitude de supériorité méprisante que je manifeste à l'égard des détenus plus faibles m'aide à rester debout. Il faut être misanthrope pour tenir à Auschwitz.

Au mois de décembre, nous entendons un vague grondement du côté du soleil levant. Je peux à peine décrire ce que je ressens : mon cœur cogne bruyamment dans ma pauvre cage thoracique, mes jambes tremblent, mes yeux veulent sortir de leur orbite, une sueur glacée brûle ma peau...

– Gelbhart, tu entends ?

– Je ne sais pas si je tiendrai le choc... Quand j'étais gosse, j'ai appris des prières, mais j'ai tout oublié.

– Dieu n'existe pas, Gelbhart, mais je te permets d'adresser une prière de remerciement à Staline !

Ce bruit que nous entendons, c'est le tonnerre lointain des canons russes qui roule sur la grande plaine polonaise.

1945. Le premier rescapé

Le 25 décembre 1944, le grand Reich allemand nous offre un *Zulage*, un supplément de nourriture, pour fêter Noël. Notre véritable cadeau de Noël, bien entendu, c'est ce grondement qui enfle chaque jour à l'est du camp.

Dans les premiers jours de 1945, le Schreiber tchèque nous annonce que les autorités semblent préparer l'évacuation du camp. Est-ce possible ? Une certaine confusion règne. Les malades deviennent de plus en plus nombreux, parce que les médecins SS ont cessé de les sélectionner pour le gaz. C'est que (nous l'ignorons) les chambres à gaz ne fonctionnent plus. Les Allemands, espérant effacer toute trace de leurs crimes, les font démolir par nos camarades de Birkenau. Notre intuition de vieux numéros prudents, qui nous a permis de survivre jusque là, perd son efficacité face à une situation inédite. L'euphorie qui nous a submergés quand nous avons entendu les canons russes n'a duré qu'un instant. Une inquiétude diffuse lui a succédé. Après le départ des SS les plus féroces sur le front, des soldats de la Waffen-SS¹ les ont remplacés. Certains vieux réservistes presque humains nous disent une chose inquiétante :

– Attention à moins cinq.

Cela veut dire que les SS, les vrais, peuvent massacrer tout le monde juste avant l'arrivée des Russes, afin de ne pas laisser de témoins. Ils l'ont fait à Belzec et Maidanek, des camps plus petits situés dans des régions que l'armée soviétique a déjà reprises.

Gelbhart est très pessimiste.

– Ils vont tous nous tuer, c'est sûr. Tu as entendu le Waffen-SS ?

– Il y a des dizaines de milliers de déportés dans le camp. S'ils veulent tous les abattre, il y aura du désordre. Nous pourrions peut-être en profiter pour nous cacher ou nous évader. Jusqu'ici, ils reprenaient toujours les évadés parce que les paysans polonais les dénonçaient, mais maintenant que les Russes s'approchent, c'est différent.

– En tout cas, on ne voit pas pourquoi ils nous évacueraient.

Eh bien justement, le mercredi 18 janvier 1945, ils ordonnent l'évacuation. Tous les déportés valides doivent partir à pied vers des camps situés en Allemagne. Ils ont besoin des esclaves pour faire marcher les dernières usines, réparer les routes et les voies ferrées que les bombardements endommagent, prolonger l'agonie du Reich. Les malades qui ne peuvent pas marcher restent au Revier, gardés par trois médecins. Je pousse un ouf ! de soulagement quand ils choisissent d'autres médecins que moi pour

¹ Les SS appartenaient à la police, les Waffen-SS à l'armée. En principe, ils étaient moins féroces.

rester avec les malades. Les malades et les médecins seront exterminés à moins cinq, c'est évident. Gelbhart reprend espoir.

– Nous allons enfin quitter cet enfer ! Nous devons peut-être aller à pied jusqu'en Allemagne, par une température de moins vingt... Il y aura beaucoup de morts, mais nous avons quand même une petite chance de nous en sortir. Il faut tenter le coup.

– Moi, je ne marche pas. Je reste ici.

– Qu'est-ce que tu racontes, Greif ? Tu viens de dire qu'ils liquideront les médecins et les malades à moins cinq.

– Je ne vais pas partir en Allemagne alors que les Russes sont de l'autre côté de la Vistule. Je ne reste pas non plus officiellement comme médecin. Je me cache et j'attends l'armée rouge.

– Les SS vont fouiller le camp pour être certains que personne ne raconte aux Russes ce qui s'y passait. Ou alors, ils ne se donneront pas la peine de fouiller, mais ils feront tout sauter.

– C'est un pari. Tu tentes ta chance sur la route, je tente la mienne au camp.

Je pense que je ne le reverrai plus. Les liens d'amitié que l'on noue à Auschwitz sont fragiles. À peine a-t-on le temps de considérer quelqu'un comme un ami qu'il devient musulman et s'en va au gaz¹.

Alex Kohn et Georges Bardennes décident de rester avec moi.

Le mercredi à neuf heures du soir, les SS ordonnent aux déportés de sortir des blocks et de se rassembler sur la place centrale. Mes deux compagnons et moi, nous observons la foule par la fenêtre du Revier, qui est le block 19. Quand nous voyons que les déportés sont sortis des block voisins, nous nous cachons dans un petit entrepôt qui se trouve au rez-de-chaussée du block 15. Au bout d'une heure, la horde immense et pathétique des hommes en pyjama rayé se met en marche. J'entends bientôt des détonations qui me paraissent faciles à interpréter : les SS abattent les déportés trop faibles pour suivre le gros de la troupe.

Nous passons la nuit en alternant sommeil et tours de garde par tranches de trois heures. Le jeudi matin, nous nous réveillons dans un camp désert. Il ressemble à une ville vidée de ses habitants par une épidémie. Je comprends l'expression "un silence de mort" pour la première fois de ma vie. Les camarades sont partis, mais il me semble que le spectre de leur tristesse est resté derrière eux, imprégnant toutes choses comme un brouillard gris.

On ne voit plus le moindre SS ou kapo entre les blocks, même si des SS continuent d'occuper les miradors. Me glissant le long des murs afin d'éviter une mauvaise aventure, je vais voir ce qui se passe au Revier. Il ne reste que les malades gravement

¹ J'ai mentionné plus haut un film dans lequel on voit Gelbhart revisiter le camp. Il a donc survécu. Il venait parfois chez nous pour jouer des sonates de Beethoven avec mon père.

atteints, qui ne pouvaient vraiment pas marcher. Le Blockältester et le Stubendienst sont revenus, après s'être cachés comme moi. Je juge plus prudent de retourner au block 15.

Comme nous ne pouvons pas compter sur une distribution de soupe, nous décidons d'aller faire un tour du côté de la cuisine.

– Marchez le long des murs, les gars. Il y a encore des SS dans les miradors. Et puis cela nous évite de laisser des traces dans la neige au milieu de l'allée.

La cuisine proprement dite, qui occupe le devant d'un block, est vide. Nous forçons une porte dans le fond de la pièce et nous nous arrêtons sur le seuil, ébahis : des montagnes de boîtes de conserve, de paquets de biscuits, de saucissons et de fromages, s'entassent dans une salle énorme, dont les fenêtres sont condamnées par des planches. Alex Kohn est très ému.

– Les étiquettes sont écrites en hongrois. Ils ont pris cette bouffe à tous ces juifs hongrois qu'ils ont gazés l'année dernière. Il y a de quoi nourrir des milliers de personnes.

– Et nous, pendant ce temps, nous mourions de faim.

– Je suppose qu'ils envoyaient tout ça à leur armée. Ils ont cessé de le faire parce qu'elle reculait trop vite. Attention, les gars, ne mangez pas trop... Il faudra réhabituer votre organisme peu à peu.

Le vendredi 20 janvier, les SS des miradors partent et de vieux soldats de la Wehrmacht¹ les remplacent. Avant de fermer la porte à clef derrière lui, le dernier SS tue d'un coup de pistolet un camarade hollandais qui oubliait de raser les murs. C'est bête, de mourir ainsi à moins cinq. Les vieux soldats regardent les fantômes qui glissent furtivement d'un block à l'autre, les cadavres étalés par terre de tous côtés... Ils paraissent épouvantés et montent au plus vite dans les miradors. Même les soldats de l'armée allemande ignoraient ce qui se passait dans les camps.

En lisant la peur dans les yeux des soldats, je regarde le camp autrement. Je m'aperçois que les camarades restés dans le camp (quelques centaines, qui se sont cachés dans divers blocks) sont voûtés comme des vieillards, qu'ils paraissent lutter contre un vent contraire pour avancer, qu'ils ressemblent à des spectres recouverts d'une vague peau grise. Il faudrait les montrer à des étudiants en anatomie : c'est très instructif d'observer des squelettes qui marchent, avec les os et les articulations bien visibles. Je découvre les cadavres éparpillés, que je ne remarquais plus depuis longtemps. Pour la première fois depuis mon arrivée, ils me semblent humains. Ils espéraient vivre vieux et mourir de mort naturelle. À la place des dépouilles raidies par le froid, à moitié recouvertes par la neige, je vois des personnes assassinées.

¹ L'armée allemande.

Je me souviens que mon père ramassait des cadavres sur les champs de bataille pendant la première guerre mondiale. Quand il trouvait un mort, il ne savait pas s'il était ami ou ennemi.

J'habite dans le block 15, mais je continue de soigner les malades de mon service dans le Revier. Le 23 janvier, un infirmier vient me voir au block 15.

– Il y a deux femmes polonaises qui vous cherchent.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Les barbelés ne sont plus électrifiés. Elles viennent de l'extérieur. Elles veulent emmener un de vos malades. Vous savez, le curé...

– Ah oui, le curé polonais qui aidait les résistants.

J'accompagne l'infirmier au Revier. Tout le monde regarde les deux femmes avec curiosité. Je leur parle en polonais.

– Vous voulez emmener le curé ?

– Oui. Nous sommes ses sœurs.

– Vous savez, il est très malade, il est au dernier stade de la tuberculose. Il ne peut pas marcher. Comment comptez-vous faire ?

– Nous sommes venues de Cracovie. Nous habitons à Ozwiecim chez un cheminot. Nous devrions pouvoir trouver une charrette et un cheval.

– Comment ça, un cheval ? Il y a des milliers d'Allemands qui s'enfuient, et vous espérez trouver un cheval ? Nous pourrions plutôt le porter sur un brancard. Vous vous mettrez toutes les deux devant, et moi derrière.

Les deux sœurs acceptent. Elles me remercient, les larmes aux yeux. Elles portent des superpositions de vieux vêtements gris qui les rendent énormes ; on dirait des femmes enceintes de neuf mois. En les regardant, je découvre que j'ai très froid. Diable, je dois accompagner des dames en ville. Il me faut trouver une tenue plus élégante que mon pyjama rayé. Je les prie de m'attendre. Je casse la porte du magasin d'habillement. Je choisis un bon pantalon de laine, une chemise épaisse, une cravate de soie, une veste de tweed à la dernière mode de Budapest, des chaussures d'hiver et un superbe manteau de cuir entièrement doublé¹. Je trouve aussi un grand trésor : un carnet et un crayon.

Cela ressemble à un rêve d'enfant, ces magasins regorgeant de nourriture et de vêtements, dans lesquels on peut se servir à sa guise. Je ne dois pas perdre le sens de la réalité pour autant : je marque prudemment ma fonction, à l'intention des troupes de toutes nationalités que je risque de rencontrer, en fixant sur mon manteau un brassard de la croix rouge bien visible.

¹ Bien que les SS aient incendié vingt-neuf magasins sur trente-cinq, les Soviétiques ont trouvé à Auschwitz 368 000 costumes masculins, 836 000 manteaux et robes, sept tonnes de cheveux.

C'est ainsi que je sors du camp, le lundi 23 janvier 1945, derrière un curé moribond. Je suis le premier rescapé d'Auschwitz.¹

J'habite chez le cheminot d'Ozwiecim avec les deux sœurs et le curé. J'essaie de prendre quelques notes chaque jour sur mon carnet. J'arrive à remonter jusqu'au jour de l'évacuation, le mercredi 18 janvier. À partir de ce jour-là, le temps a repris sa manière habituelle et régulière de s'écouler du lever du soleil à la tombée de la nuit.

Le vendredi 27 janvier, je vois arriver les premières troupes soviétiques, en colonne par six comme à la parade. Je ressens un amour infini pour ces braves moujiks, ainsi qu'une admiration sincère pour le communisme, la Russie éternelle, le grand Staline. Je me souviens des cosaques qui traversaient Czernovitz en 1914. Les ennemis d'hier nous sortent de l'enfer.

C'est incroyable. J'ai survécu. Pour la première fois depuis un an, je pense : "Je vais vivre." Et en même temps : "Je suis mort. À partir de maintenant, ma vie c'est du rabiot."

¹ Dans "Si c'est un homme", Primo Levi raconte ces mêmes journées de janvier au camp de Monowitz, l'annexe d'Auschwitz où vivaient les esclaves de la grande usine I. G. Farben. Il est malade de la scarlatine. Le 18 janvier, le jour de l'évacuation, il est abandonné à l'infirmerie (il ne dit pas Revier, mais Ka-Be, *Krankenbau* – bâtiment des malades) avec plusieurs centaines d'autres déportés. Ils sont convaincus qu'ils seront liquidés. Le 19 janvier, Primo Levi se lève et explore le camp vide avec ses camarades. Le 20 janvier, ils trouvent un peu de nourriture. Le 21 janvier, ils allument un feu et cuisent une soupe de légumes. Le 22 janvier, ils poussent l'audace jusqu'à explorer le camp des SS, où ils prennent de la vodka, des édredons et des journaux. Dix-huit Français décident de déjeuner dans la salle à manger des seigneurs. Des SS qui passent par là les abattent d'une balle dans la nuque. Le 23 janvier, Primo Levi franchit les barbelés, en compagnie de plusieurs centaines de déportés de Monowitz, pour aller chercher des pommes de terre cachées dans un fossé. Les premiers soldats soviétiques entrent à Monowitz le 27 janvier 1945.

Le trio français

Ayant pris congé des deux sœurs, du curé et du cheminot, je retourne au camp. Les médecins militaires russes qui s'occupent du Revier me paraissent compétents. Puisque ma présence n'est pas absolument nécessaire, je préfère quitter le camp pour de bon. Je propose à Bardennes et Kohn de partir avec moi.

– Nous pourrions aller à Cracovie pour voir ce qui se passe. Je connais la langue, donc nous arriverons à nous débrouiller. Nous trouverons bien un consul ou un attaché militaire français qui pourra nous faire rapatrier.

Le 30 janvier, nous passons sous l'inscription *Arbeit macht frei* pour la dernière fois. Nous parcourons une vingtaine de kilomètres à pied vers le nord-est, pour rejoindre la grand-route qui relie Katowice à Cracovie. Nous mettons une journée entière. Nous avançons à petits pas et devons constamment nous arrêter pour reprendre notre souffle. Georges Bardennes a choisi dans le magasin d'habillement des bottes de cheval toutes neuves qui glissent sur la neige. Il tombe tous les dix mètres.

Les sœurs du curé nous ont parlé d'un couvent situé à Trzebinia et nous ont donné un petit mot de recommandation. Les bonnes sœurs nous hébergent pendant deux jours. Elles défilent devant moi pour me montrer leurs bobos. Je soigne gratis !

Je conseille fermement à mes camarades de refuser les saucisses aux choux que nous offrent nos hôtes.

– Contentez-vous de tremper un morceau de pain dans un bol de lait.

– Nous t'obéissons, toubib !

– N'empêche que je boirais bien une petite lichée de vin de messe.

Le 2 février, nous repartons vers l'est, en direction de Cracovie. Un camion russe, conduit par une femme aussi grosse et aussi grossière qu'un chauffeur masculin, nous prend en auto-stop. Je comprends assez bien la langue russe, qui ressemble à l'ukrainien que j'ai appris dans mon enfance, pour traduire les jurons de notre conductrice à l'usage de mes compagnons.

– Quand nous avons dépassé la charrette, je crois qu'elle a dit : “Que les loups mangent tes couilles, fils bâtard d'un pope vérolé !”

Elle nous dépose au centre de la ville, près de la cathédrale. Nous dormons tout habillés dans des maisons vides, mangeons dans des cantines de la Croix Rouge. La ville vient seulement d'être libérée. Pour trouver une administration, des officiels, un consul de France, il faut aller à Lublin, capitale provisoire de la Pologne¹.

¹ Voir les cartes à la fin du livre.

Nous quittons Cracovie le 5 février. Une femme russe, une véritable géante portant un uniforme de l'armée, règle la circulation à la sortie de la ville.

– Eh, Greif, tu t'imagines cette bonne femme place de l'Opéra !

– Attendez, les gars, je vais lui faire un brin de causette.

Je me faufile dans l'enchevêtrement des véhicules militaires et je demande à la belle soldate où est la route de Lublin. Je parle russe comme je peux ; je lui explique que nous sommes des déportés français que la vaillante armée rouge a libérés du camp d'Auschwitz. Elle réquisitionne un camion pour nous. Nous nous installons sur la plate-forme, en plein vent. Même en nous serrant les uns contre les autres, nous sommes frigorifiés.

Le camion nous mène à Rzochow, la première gare où le trafic ferroviaire est rétabli. Le train met quarante-huit heures pour arriver à Rozwadow, soixante kilomètres plus loin. On nous affirme qu'un train direct allant à Lublin passera bientôt à Rozwadow. Nous l'attendons toute la nuit sur le quai. On ne peut pas entrer dans la gare, qui est en cours de reconstruction. Il fait moins vingt degrés. Nous ne voulons pas nous coucher par terre, de peur de geler et, surtout, de manquer le train. Nous restons debout, comme à l'époque des appels de nuit au Lager. Nous avons l'habitude. Bardennes dort debout d'un sommeil profond et roule ses yeux pendant les phases de rêve.

Le train arrive à l'aube. Une foule vociférante le prend d'assaut. Heureusement, les gens s'écartent de nous, effrayés par ces trois momies qui n'ont que la peau sur les os, si bien que nous pouvons monter et même nous asseoir sans la moindre difficulté.

Toutes sortes de gens parcourent les rues de Lublin : des soldats et officiers soviétiques ; des communistes polonais, qui ont passé la guerre en Russie et tentent de constituer un gouvernement provisoire ; des prisonniers de guerre de diverses nationalités, récemment libérés. Des habitants de Lublin ou des environs échangent toutes sortes d'objets contre de la nourriture, de sorte que la ville ressemble à un vaste marché aux puces. Nous réussissons à trouver un attaché militaire français, le commandant Fouchet¹, devant lequel nous nous présentons le 9 février. Il reconnaît que nous méritons d'être rapatriés, mais ne voit pas trop comment s'y prendre.

– Vous n'allez tout de même pas traverser l'Allemagne. Les Polonais devraient s'occuper de vous, mais ils ne sont pas encore remis de leurs propres malheurs. Les Russes ont d'autres chats à fouetter. Je vais voir ce que je peux faire...

Il nous donne une carte de séjour qui nous permet de coucher dans un lycée transformé en infirmerie de la croix rouge.

Le 10 février, nous allons à la radio polonaise et lançons des messages, à tout hasard, en direction de notre patrie lointaine. *Pouvez-vous dire à Jacqueline Kohn que Jacques est vivant ? Elle habite à Paris, on peut sans doute la joindre en s'adressant*

¹ Il sera ministre du général de Gaulle dans les années soixante.

à Mme Trial, qui tient un hôtel rue Perceval, dans le quatorzième arrondissement. Le directeur de la radio nous prie de raconter notre séjour à Auschwitz. Nous parlons à tour de rôle. Je traduis en polonais le récit de mes camarades. Surprise agréable : nous recevons des honoraires pour notre travail.

Le journal *Głos Ludu* (La Voix du Peuple) me demande d'écrire une série d'articles en polonais sur le camp : "Souvenirs d'un médecin français d'Auschwitz." Ensuite, on nous commande un dossier sur la Commune de Paris. Nous lisons des livres à la bibliothèque et apprenons beaucoup de choses. Nous recevons 1500 zlotys. Nous dépensons la moitié de ce trésor pour manger un *bigos*, une sorte de choucroute polonaise.

J'envoie une lettre à Sambor, sans trop d'espoir.

Une journaliste, Kama, s'occupe de nous. Elle nous emmène au théâtre et au concert. Non seulement je dors mal et mon système digestif a du mal à s'habituer à la liberté, mais mon esprit reste comme engourdi. Quand je regarde Kama et les autres femmes que je rencontre, je n'arrive pas du tout à voir si elles sont jolies ou non. Je confonds les jours, les événements. Je lis sur mon carnet que j'ai entendu en concert le pianiste Wielhorzki et la violoniste Bacewicz, mais je m'en souviens à peine. Kama nous présente des notables de la ville qui nous invitent à dîner. Nous jouons au bridge.

Alex Kohn veut absolument participer à une grande rencontre de boxe franco-polonaise, afin de gagner une prime de 2000 zlotys. Les organisateurs ont prévu quinze jours d'entraînement, pendant lesquels nous sommes nourris à l'œil – Alex comme boxeur, Georges comme manager et moi comme médecin. L'adversaire d'Alex, un soldat polonais en pleine forme, n'ose pas frapper trop fort de peur de le tuer et se contente de le battre aux points. Alex prend sa défaite à la rigolade.

– Quelle dérouillée, mes poteaux ! J'ai de la chance d'avoir gardé mes dents.

Des rumeurs parlent de rapatriement. On établit des listes, dit-on. Le commandant Fouchet, que nous allons voir régulièrement, ne sait rien.

Un jour, j'entends un violon et un violoncelle en passant devant le café La Palette. Ce sont deux officiers français, des prisonniers de guerre libérés, qui jouent un trio de Haydn. J'entre et je les interromps.

– Comment ça ? Vous jouez un trio sans pianiste ?

– Nous n'avons pas de pianiste, mais si vous voulez essayer, nous avons la partition de piano.

Le *trio français* devient la grande attraction du café La Palette. Les clients sont si nombreux qu'ils nous écoutent debout. Certains ont passé la guerre dans un camp de prisonniers, d'autres quelque part en Sibérie. Ils ont soif de musique, de culture, de ce qui élève l'être humain au-dessus de sa condition. La radio vient nous enregistrer. Je

joue aussi en solo la sonate en la majeur de Mozart et la première arabesque de Debussy. Je me demande si Gelbhart est encore vivant. Les applaudissements du public me gênent quand je tente de retrouver la sensation poignante de jouer de la musique à l'ombre de la mort.

Un voyage en mer

Vers la mi-mars, les rumeurs de rapatriement deviennent plus précises. On parle d'un navire anglais qui nous attend à Odessa. Nous commençons à y croire.

Le 23 mars, le commandant Fouchet nous dit qu'un train part le soir même pour Odessa. Nous quittons Lublin vers minuit. Les autres passagers sont presque tous des soldats et officiers en uniforme, français et peut-être anglais.

Il me semble que le train devrait partir vers le sud-est, traverser les Carpates et passer par Lwów. Une sorte de torpeur m'empêche de lire le nom des gares. Au petit matin, je me réveille en sentant que le train s'arrête. Nous sommes à Kowel, à l'est de Lublin. Nous contournons ma province natale par le nord et par l'est. C'est peut-être préférable. J'aurais l'impression de traverser un immense cimetière. Mes parents, ma sœur Rózia et ses deux enfants ont forcément péri dans les chambres à gaz. Mon cœur se serre quand je pense que je ne les reverrai jamais. J'essaie de penser à autre chose, mais mon corps se comporte de manière étrange, comme s'il voulait entretenir ma souffrance : il brûle, il tremble, il transpire...

Nous mettons deux jours et trois nuits pour parcourir les huit cents kilomètres qui séparent Lublin d'Odessa. Des camions nous conduisent de la gare à une caserne, en passant au pied des grands escaliers que l'on voit dans le film *Le cuirassé Potemkine*. On nous rassemble dans la cour de la caserne pour nous expliquer où nous serons logés, quand nous partirons, etc. Je ne sais pas combien de temps je reste debout à écouter des officiers nous donner des instructions en français et en anglais. Je me sens très las. Je suis resté debout des heures et des heures, jour après jour, devant le block, presque nu, sous la neige, dans un vent glacé, bandant toute ma volonté pour tenir encore un peu et survivre, alors que des camarades tombaient pour ne plus se relever... Et maintenant je suis arrivé au bout de mes forces, j'ai épuisé ma volonté, je n'en peux plus. Je ne risque pas la peine de mort si je cesse d'écouter les instructions. Je m'effondre tout doucement, entre mes deux compagnons. Ils me soutiennent, comme nous le faisions à Auschwitz quand nous pensions qu'un gars avait encore un peu de vie en lui.

Je reprends connaissance dans un lit d'hôpital. Une doctoresse s'approche.

- Bonjour, madame. Vous êtes ukrainienne ?
- Vous parlez notre langue !
- Je l'ai apprise à l'école, il y a longtemps. Je suis né à Sambor, sur le Dniestr.
- Vous avez beaucoup de fièvre. Vous devez vous reposer.
- Vous n'avez pas un diagnostic plus précis ? Vous pouvez tout me dire. Je suis médecin.

– C'est sans doute le typhus.

– Le typhus. Diable...

Je dors. Quand je me réveille, il fait nuit. Je me rendors aussitôt. Au milieu de la matinée, la doctoresse revient pour prendre ma température. Je pense au navire anglais qui attend dans le port. Ce n'est pas possible, je ne vais pas laisser les copains rentrer sans moi à cause d'un peu de température. Je secoue le thermomètre en douce. Je le montre à la doctoresse :

– Regardez, je n'ai plus de fièvre !

À moitié convaincue, elle me laisse sortir. En tout cas, elle s'est trompée dans son diagnostic : si j'avais vraiment attrapé le typhus, je n'aurais pas eu la force de secouer le thermomètre.

Je retourne à la caserne, où je trouve Bardennes et Kohn en train de jouer aux cartes. Je me couche, car je tiens à peine sur mes jambes. Le lendemain, nous nous embarquons sur le navire anglais. Je me sens un peu faible, mais ma fièvre est tombée pour de bon.

Le bateau rapatrie des prisonniers de guerre français. Alors que les simples soldats dorment dans des hamacs à fond de cale, nous voyageons en première classe avec les officiers. Ils nous regardent de haut. Les beaux habits que nous avons trouvés au camp flottent sur nos corps décharnés, si bien que nous ressemblons à des épouvantails. Nous ne possédons pas de rasoir et ne sommes pas allés chez le barbier depuis Lublin. À vrai dire, je n'ose pas me regarder dans la glace, mais je vois bien que les visages gris de Bardennes et Kohn ont quelque chose d'effrayant. L'un a perdu presque toutes ses dents, l'autre garde la bouche ouverte comme un idiot. Leurs yeux exorbités paraissent perdus dans une autre dimension. Les officiers se demandent pourquoi on a donné la meilleure cabine à trois clochards.

Bardennes et Kohn se moquent de moi.

– Eh, Greif, tu es officier, toi aussi...

– Tu devrais te présenter au colonel !

– C'est malin... Ils me rappellent les officiers que j'ai connus à Sarrebourg quand j'étais prisonnier de guerre. Ils disaient que tout ça, c'était la faute aux juifs. Que si on leur avait demandé leur avis, la France aurait attaqué tout de suite et gagné la guerre. Remarquez, je ne vois pas pourquoi je n'irais pas leur parler. Nous allons leur expliquer ce que nous sommes et leur raconter le camp, pour éclairer leur lanterne.

Mes deux amis trouvent l'idée excellente. Je ne me présente pas au colonel tout de suite, parce que j'ai du mal à rester éveillé. Je note tout de même sur mon carnet que nous faisons escale à Istanbul le 31 mars. J'ai l'impression d'avoir entendu parler de cette ville dans une vie antérieure. Une phrase tourne dans ma tête... *Ecoute ça, mon vieux : les portes sont entr'ouvertes, et tu aperçois des femmes nues dans la pénombre.* Cette phrase a-t-elle un rapport avec Istanbul ? Qui donc l'a prononcée ?

Nous apercevons des îles grecques, traversons le détroit de Messine, passons près du Stromboli, qui éclaire la nuit comme une immense torche rouge. Je me présente devant le colonel.

– Capitaine Greif, 153^{ème} RIF. Mes camarades et moi avons passé une partie de la guerre dans un camp de concentration nazi. Nous aimerions donner une sorte de conférence pour en parler à nos compatriotes officiers, si cela vous intéresse.

– Mais bien sûr ! Volontiers... Je ne vous cacherais pas que votre présence parmi nous suscite des interrogations. Oui, c'est très bien. Cela passera le temps.

Nous racontons le voyage en wagons à bestiaux, les premiers morts dans le wagon ; l'arrivée à Auschwitz ; la sélection des mères avec leurs enfants, des gens malades et des vieillards, qui allaient directement au gaz ; les kapos qui pouvaient tuer qui ils voulaient ; les musulmans ; la cérémonie de la pendaison des évadés ; la sélection des malades au Revier ; le block 10 où les médecins SS effectuaient des expériences médicales ; le gazage de convois entiers de Hongrois ; la principale pensée qui vous occupait l'esprit, *tenir jusqu'à demain*.

Les officiers nous interrompent constamment. Les questions fusent.

– Pourquoi aurait-on déporté des enfants et des vieillards dans un camp de travail ?

– Comment auraient-ils réussi à gazer des milliers de gens à l'insu du monde entier ?

– Pourquoi auraient-ils éliminé des convois entiers alors qu'ils manquaient d'ouvriers dans les usines d'armement ?

J'espérais rabattre un peu la morgue des officiers en leur montrant à quelles épreuves nous avons résisté, mais j'obtiens l'effet contraire. Ils nous prennent pour de pauvres gars que la guerre a rendus mythomanes, ou bien pour des hâbleurs qui n'ont rien de mieux à faire que d'inventer des histoires à dormir debout.

Alors que nous commençons à peine à revivre, cette expérience nous secoue durement. Bardennes et Kohn broient du noir.

– Tu vois, Greif, si déjà des gens qui entendent des témoins directs n'y croient pas, qu'est-ce que ça donnera avec les autres ?

– Personne ne voudra y croire... Ce n'est pas la peine.

– Bah, vous tirez des conclusions trop hâtives, les gars. Ce sont des officiers, donc des imbéciles ! Au camp, ils n'auraient pas tenu trois semaines.

Je suis inquiet. Je ramène tout au camp. Je n'en sortirai jamais vraiment si je n'arrive pas à le raconter. Pour atténuer ma peine, je dois la partager avec d'autres êtres humains.

Le bout du chemin

Le 5 avril, à onze heures du matin, nous débarquons à Marseille. La musique des Gardiens de la Paix joue des marches militaires pour accueillir dignement les vaillants officiers. Un général prononce un discours.

On nous conduit dans un centre d'accueil. Un jeune lieutenant de la Sécurité Militaire me donne des papiers à remplir. Il m'interroge longuement. Il veut sans doute vérifier que je ne suis pas un étranger rusé, qui prétend avoir été déporté de France afin d'entrer dans l'hexagone sans visa. Il me demande à quel réseau de résistance j'appartenais. Je réponds FTP, mais le jeune homme ne connaît pas ces initiales et je dois préciser : Francs Tireurs Partisans.

Nous prenons le train le 5 avril à onze heures du soir. Les trains ne roulent pas encore aussi bien qu'avant-guerre : nous mettons vingt-quatre heures pour arriver à Paris.

Ignorant où habite Jacqueline, j'ai envoyé un télégramme de Marseille à Tounia Kassar chez Simone Réti, dans l'île Saint-Louis. Quand je descends du train à la gare de Lyon, je scrute la foule qui attend les passagers. Chaque officier est absorbé par un petit groupe qui comprend une épouse aux yeux rouges, des vieux parents, des enfants qui ne se souviennent pas de leur père. Bardennes, Kohn et moi, nous regardons ces retrouvailles larmoyantes avec la plus parfaite indifférence. Voyageurs sans bagages arrivés au bout du chemin, nous n'imaginons aucun avenir. Un quai de gare de plus, semblable à tous les quais de gare... Trois femmes que je ne connais pas s'avancent timidement vers nous. L'une d'elles s'adresse à moi.

– Jacques ?

Deux noms me viennent à l'esprit : Tounia Kassar, Simone Réti. La troisième femme éclate de rire :

– Tu ne me reconnais pas ? Je suis Yanka ! J'habite boulevard Saint-Marcel dans ton appartement. Mme Kassar est passée voir si tu pouvais y revenir. Quand j'ai appris que tu rentrais aujourd'hui, je lui ai proposé de l'accompagner à la gare. Tu sais que tu as un fils magnifique ? Je l'ai vu ! Il a de grands yeux bleus, comme toi.

– Où est Jacqueline ? Où est l'enfant ?

Tounia me répond.

– Elle est partie en Normandie, chez son amie Hélène, pour respirer un peu de bon air avec son bébé. Je lui ai téléphoné dès que j'ai reçu ton télégramme. Elle a repris le studio de la rue Saint-Amand après la libération. Si tu veux bien, nous allons passer à l'hôtel Trial : Wanda Warner possède le double des clés du studio, donc nous pourrions entrer rue Saint-Amand pour attendre Jacqueline.

Bardennes et Kohn partent de leur côté je ne sais où. Nous prenons un autobus pour aller à Montparnasse. J'ai l'impression de traverser des lieux familiers. Remarquant mon trouble, Yanka fait le guide.

– C'est la Salpêtrière. Nous arrivons boulevard Saint-Marcel. Regarde, ton appartement ! Le carrefour des Gobelins, le boulevard de Port-Royal. Dans cette rue à gauche, il y a l'hôpital Cochin...

Des Parisiens se promènent dans les rues. Pourtant il fait nuit. Ils ont peut-être supprimé le couvre-feu. Je vois des gens qui sortent des cafés en riant, des couples qui s'embrassent. Ils n'ont pas l'air de savoir que des millions de personnes... Le gaz... "On ne sort d'ici que par la cheminée", disaient les kapos.

À l'hôtel Trial, nous rencontrons deux autres femmes dont je me souviens vaguement. Elles me disent qu'elles se nomment Wanda Warner et Danka Müller. Comme elles n'ont pas été prévenues, elles sont très étonnées de me voir. Elles nous accompagnent rue Saint-Amand. Je raconte le camp une première fois, et puis Jacqueline et l'enfant arrivent au petit matin, alors je raconte une deuxième fois. Jacqueline est dodue comme un prominent. De grosses larmes roulent sur ses joues. *Si tu pleures, tu meurs...* Par moments, la fièvre d'Odessa me reprend, de sorte que mon esprit se brouille légèrement. Je demande :

– Où est le chien ?

J'ai oublié que j'ai perdu Béton dans le métro. J'interromps mon récit.

– Plus tard... On verra plus tard.

Je ne distingue plus très bien les visages ; j'entends une voix d'homme raconter des choses impossibles qui se sont passées il y a déjà longtemps dans un Lager nommé Auschwitz.

Noël

Yanka, qui “gardait mon appartement pour mon retour”, me le rend. Jacqueline vient s’y installer avec moi. Elle n’habite plus dans une chambre de bonne, mais dans un appartement de sept pièces. Notre bonne habite dans une chambre de bonne ! Je rachète une voiture : une grosse berline 402 Peugeot.

Je croyais avoir divorcé de Frydka en 1942, mais elle a fait appel sous prétexte qu’en 1942, étant juive, elle ne pouvait pas se défendre. Jacqueline est restée mariée avec Bernard Kohn. Ne sachant pas si j’allais revenir, elle voulait donner un père à notre fils. Elle ne peut pas divorcer tout de suite, parce que Bernard Kohn s’est engagé dans l’armée française et se trouve quelque part en Allemagne avec les troupes d’occupation. Dès qu’elle l’avertit de mon retour, il entreprend une procédure en désaveu de paternité pour Jean-Jacques. Il possède un bon alibi : neuf mois avant la naissance de l’enfant, il était dans le camp de concentration d’Aurigny.

Comme notre deuxième fils naît le 25 décembre 1945, nous le nommons Noël. Je déclare que je suis son père ; ainsi, il porte mon nom et non celui de Kohn.

Jacqueline me dit que Marie-Louise a été arrêtée. Elle est morte de sa tuberculose en prison, deux mois avant son procès. Cette nouvelle ne m’émeut pas vraiment, parce que je me souviens à peine d’elle. J’ai beaucoup de mal à renaître à la diversité et à la complexité du monde.

Quelques officiers supérieurs de la Brigade Spéciale ont été condamnés à mort. Leurs subordonnés, c’est-à-dire les policiers qui ont tendu une souricière chez moi, arrêté Jacqueline et commis beaucoup d’autres crimes, ont été décorés de la médaille de la Résistance pour avoir changé de camp quatre jours avant la libération de Paris.

Mes parents, ma sœur Rózia et ses enfants, mon oncle Louis et ma tante Régine ont disparu. Mélanie et Dolek n’ont pas eu le temps de grandir. Je pense que Dolek, qui était doué pour les mathématiques, aurait pu venir à Paris et entrer à l’école Polytechnique. Dolek, c’est le diminutif d’Adolphe. Un prénom que l’on ne donnera plus jamais à un enfant juif... Bernfeld, le mari de Rózia, le médecin paresseux, a échappé à la mort en suivant les troupes soviétiques dans leur retraite en 1941.

Sylvie, la fille de mon oncle Louis, a survécu du côté de Rouen, mais sa sœur Rose est morte en 1940, asphyxiée par le gaz sans même aller jusqu’à Auschwitz : elle s’est endormie alors qu’elle préparait des confitures dans sa chambre d’hôtel et la casserole a débordé.

Mon cousin Max Wald a passé toute la guerre en Angleterre. Je suppose qu'il n'a plus peur de parler anglais. Il travaille pour l'armée américaine en Allemagne. Il pense devenir américain et émigrer aux Etats-Unis.

La cousine Malcia, qui vendait des cigares dans l'auberge Greif, a disparu ainsi que sa fille Cesia. J'ai du mal à me souvenir de Cesia. Je la confonds avec Mélanie. Les fantômes des deux fillettes courent en riant dans les couloirs de ma mémoire.

Postface de l'auteur

Ma mère est morte le 14 juin 1978. Alors qu'elle était déjà malade, je lui avais demandé d'écrire ses mémoires¹. C'est le jour même de son enterrement que mon père m'a donné le cahier bleu dans lequel elle racontait sa vie. Nous déjeunerions en famille, au retour du cimetière.

– Merci, je vais le lire tout de suite. Tu sais, je trouve que tu devrais faire la même chose. Tu as connu l'empire austro-hongrois, la guerre de quatorze. Tu as joué du piano dans les cinémas pour accompagner les films muets. Tu as vécu l'époque du Front Populaire. Tu as été déporté à Auschwitz. Une vraie vie d'enfant du siècle !

– On croirait entendre un ange de la mort, a remarqué mon frère Olivier. Confessez-vous, faites votre bilan, écrivez vos mémoires !

– Non non, il a raison. D'ailleurs, cela fait un moment que j'y pense. J'ai déjà acheté le cahier !

Mon père a survécu plus de vingt ans à ma mère. Il est mort le 20 novembre 1999, à quatre-vingt-quatorze ans. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, il conduisait sa voiture à toute vitesse, comme le hussard fou qu'il était. À quatre-vingt-treize ans, il a vendu son appartement, qui ne lui plaisait plus, et déménagé. Et puis il est parti en vacances sur la Côte d'Azur, parce qu'il voulait revoir la Méditerranée. Le voyage l'a fatigué. Peu après son retour, il est tombé malade et il a été hospitalisé pour la première fois de sa vie. Les médecins ont suggéré une petite opération. Il était très content à l'idée de prendre un risque.

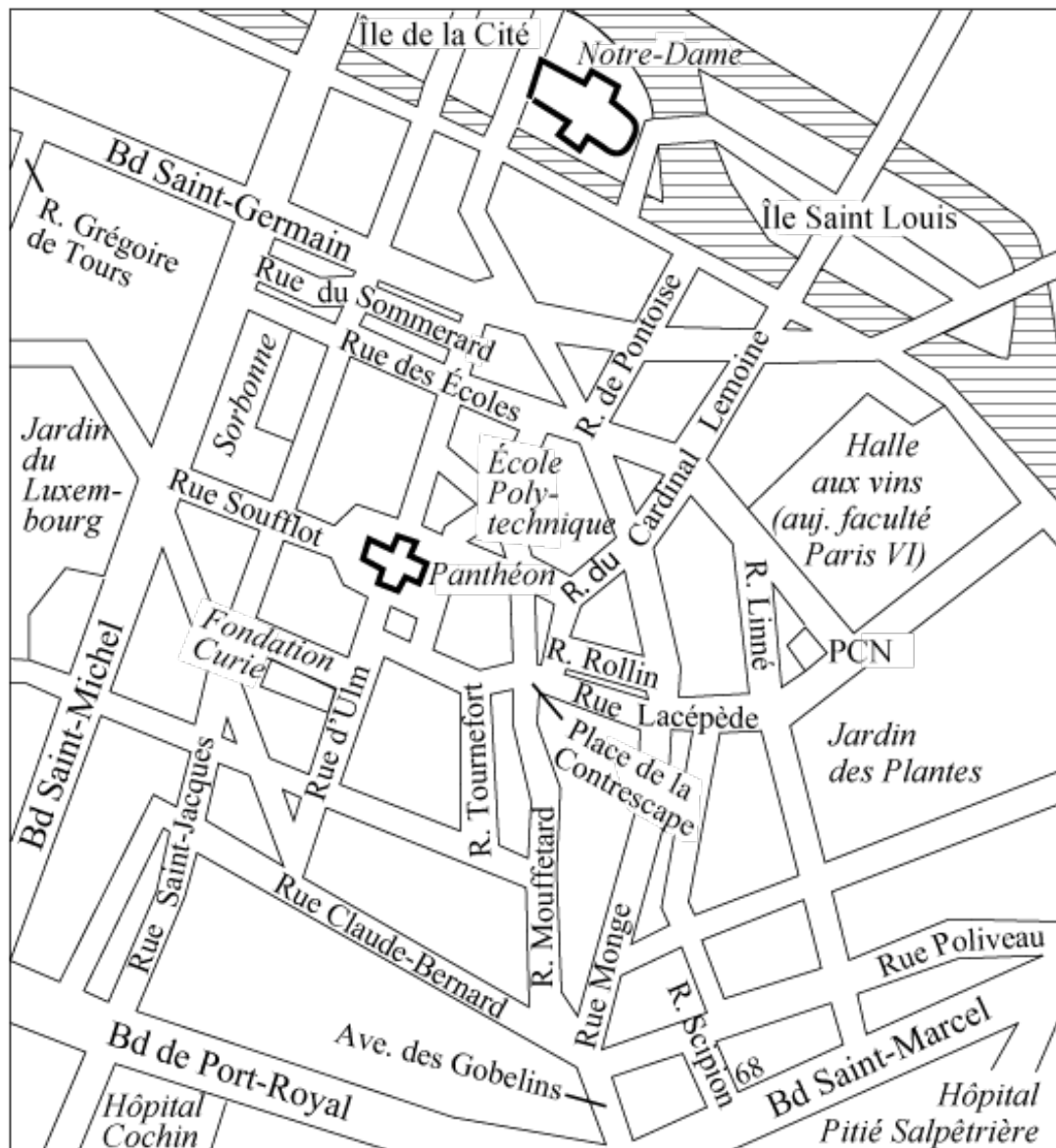
– Soit je guéris, soit je meurs sur le billard. C'est une belle mort. On s'endort, on ne se réveille pas.

Il n'avait pas prévu que le résultat de l'opération se situerait entre ces deux possibilités. Le choc de l'anesthésie générale l'a beaucoup affaibli. Resté alité pendant plusieurs semaines, il a perdu l'usage de ses jambes. Il n'a pas retrouvé une lucidité complète et a décliné peu à peu. Pendant les dernières semaines de sa vie, il s'est mis à parler polonais. Il somnolait. Il rêvait peut-être qu'il conduisait les deux vaches rousses, Cigale et Fourmi, jusqu'aux rives du Dniestr. Quand je disais : "Bonjour, Jacques", il ne réagissait pas, mais quand je disais : "Dzien dobry², Lonek", il entrouvrait les yeux.

¹ Voir "Une nouvelle vie, Malvina", même collection.

² Pron : Djinn dobré.

CINQUIÈME ARRONDISSEMENT
DE PARIS VERS 1938



Le cinquième arrondissement est limité par la Seine,
les boulevards Saint-Marcel, de Port-Royal et Saint-Michel.
Aujourd'hui, l'École Polytechnique se trouve à Palaiseau.

L'EUROPE AVANT 1914



La province polonaise de Galicie
appartient à l'Empire Austro-Hongrois
et la ville de Lwów s'appelle Lemberg.

L'EUROPE VERS 1930



À la fin de la Première Guerre mondiale, la Pologne et d'autres pays naissent de l'éclatement des empires austro-hongrois et russe. Le nom de la capitale de la Galicie s'écrit Lwów, car la lettre "v" n'existe pas en polonais.

L'EUROPE EN 2015



En 1939, l'Union soviétique a annexé les provinces orientales de la Pologne.

Lwów est devenue L'vov. Depuis la disparition de l'URSS,

la Galicie orientale appartient à l'Ukraine.

L'vov et Sambor sont devenues Lviv et Sambir.